

LÉON LE BOUCHER

ARCHIVES
DE LA
GUADELOUPE

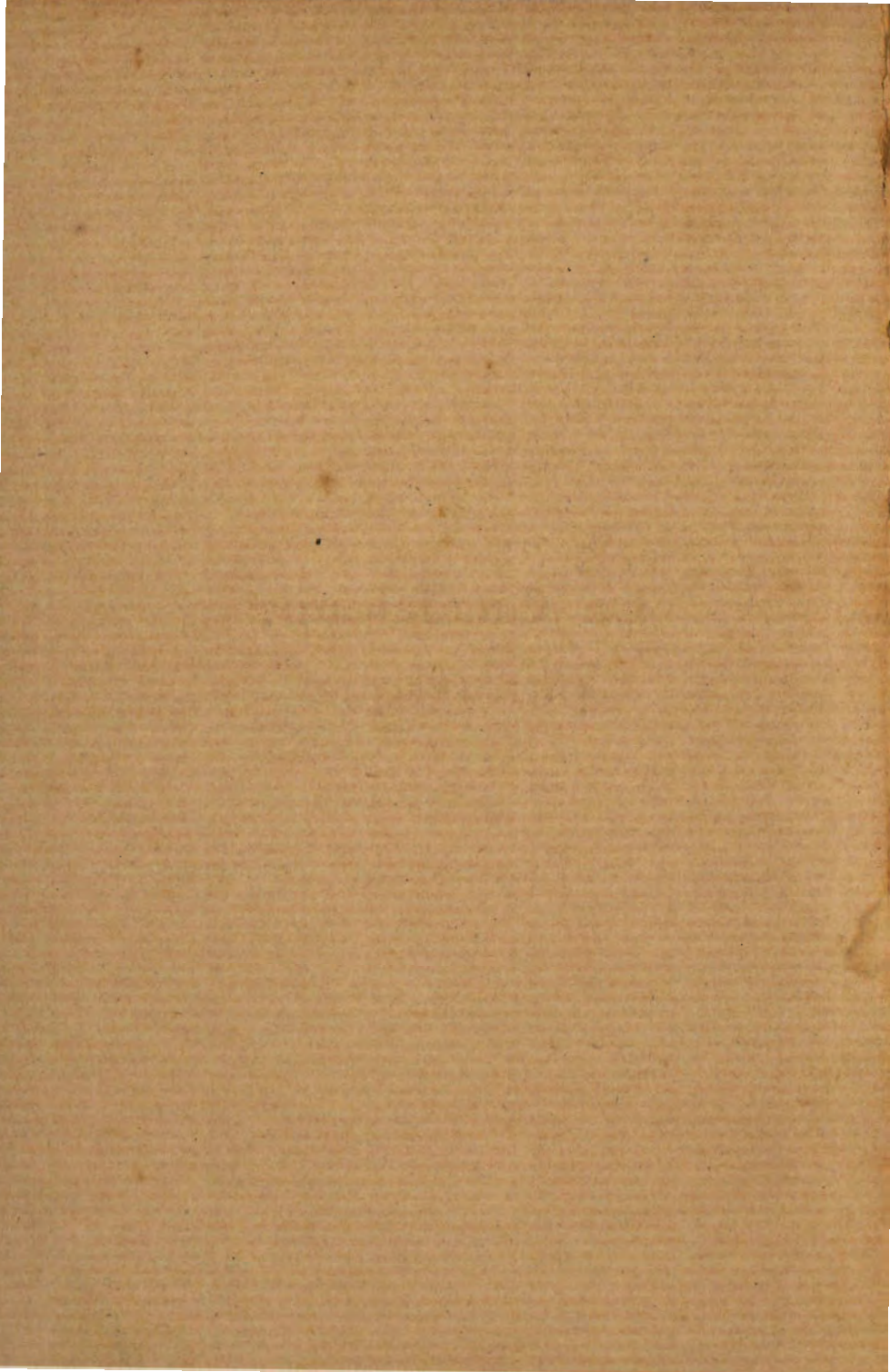
La Guadeloupe pittoresque

LES VOLCANS — LES RIVIÈRES DU SUD
LES ÉTANGS



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
184, Boulevard Saint-Germain, à Paris.

CENTRE DE RECHERCHES CARAÏBES



CENTRE DE RECHERCHES CARAÏBES

La Guadeloupe
pittoresque

1804

IN

Guadeloupe

Patronage



REVUE

DE

GUADALOUPE

550
LEB

ANNÉE DE RECHERCHES CARIBÉES

LÉON LE BOUCHER

La
Guadeloupe
pittoresque

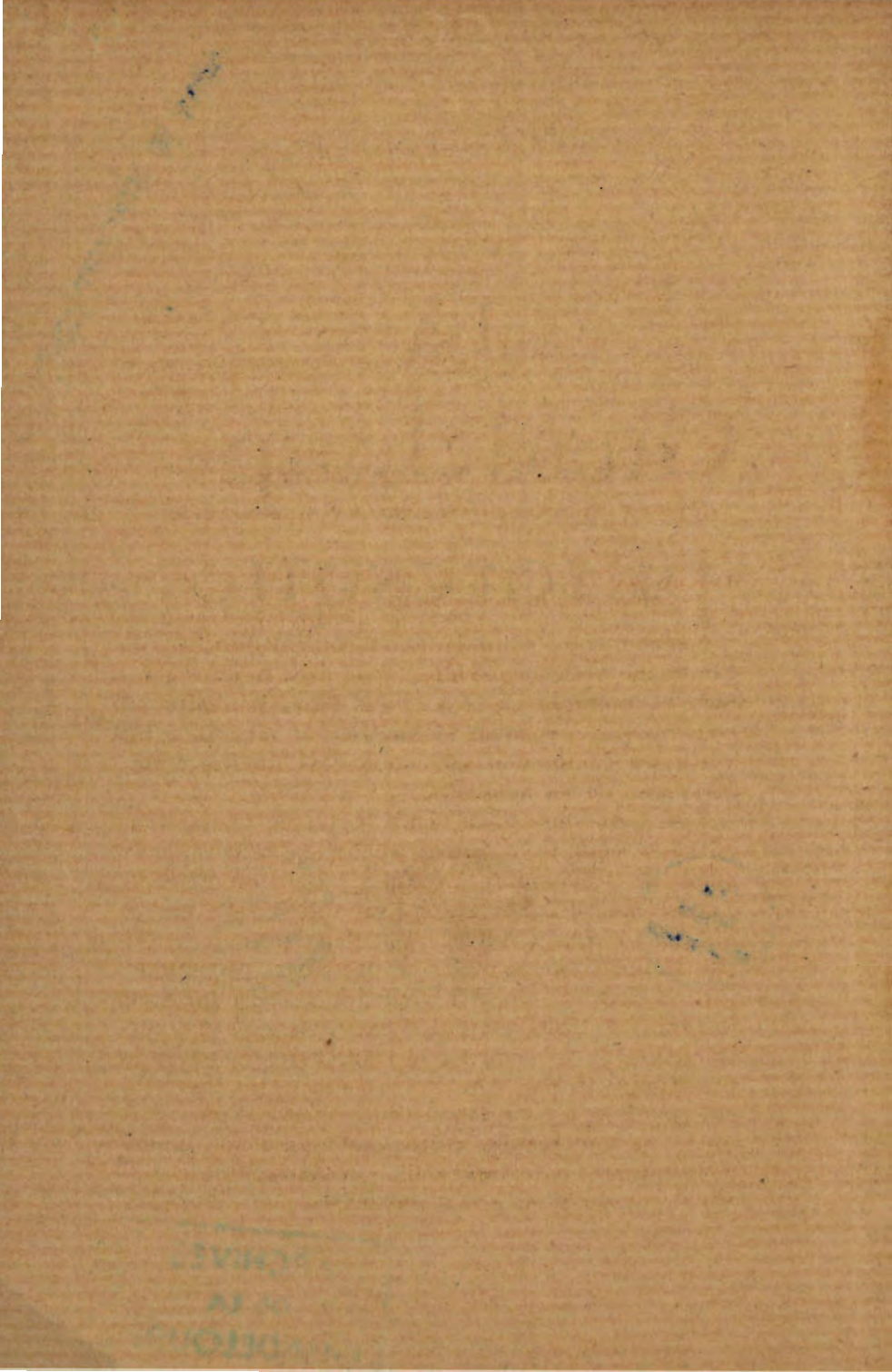
LES VOLCANS — LES RIVIÈRES DU SUD
LES ÉTANGS



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES ET COLONIALES
184, BOULEVARD SAINT-GERMAIN (VI^e)

1931

ARCHIVES
DE LA
GUADELOUPE



Basse-Terre, le 1^{er} novembre 1899.

A MONSIEUR P. FEILLET, GOUVERNEUR
DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET DÉPENDANCES.

Monsieur le Gouverneur,

Pendant votre administration comme directeur de l'intérieur à la Guadeloupe, vous avez montré combien vous aimiez ce pays ; vous l'avez parcouru, et vous vous êtes souvent étonné devant moi qu'il fût aussi peu connu non seulement des touristes étrangers, mais de ses habitants.

Vous avez alors fondé dans la colonie une section du *Club Alpin* et vous avez encouragé le développement de l'institution nouvelle. Malheureusement, comme tant d'autres entreprises utiles, cette œuvre n'a pas survécu à votre départ. Il ne vous en restera pas moins l'honneur d'une initiative patriotique.

C'est dans une pensée analogue à celle qui vous inspirait en 1889, que j'ai entrepris la série d'excursions dont je vous adresse le récit. Faire connaître la Guadeloupe et, par suite, la faire aimer ; y attirer, s'il est possible, les touristes étrangers et ne plus permettre en tout cas que ce pays admirable soit ignoré de ses propres habitants, voilà quel est mon but.

J'ai cru que je ne pouvais mieux faire que de dédier

ce modeste travail au fondateur du *Club Alpin* à la Guadeloupe.

Je suis sûr, monsieur le Gouverneur, que vous le lirez avec intérêt, malgré ses imperfections, et je vous prie d'en accepter l'hommage.

Veillez agréer, monsieur le Gouverneur, l'assurance de mon respectueux dévouement.

L. LE BOUCHER.

Nouméa, le 12 janvier 1900.

Mon cher ami,

Vous êtes bien aimable d'avoir pensé à me dédier vos intéressants récits d'excursions. Je suis heureux de revoir avec vous les magnifiques paysages de cette perle des Antilles qu'est la Guadeloupe.

Si les Français savaient faire connaître les beautés de leurs colonies, ce ne sont pas seulement les colons, mais les touristes du monde entier, qui y afflueraient. Nul pays ne serait plus digne de les attirer que notre belle Guadeloupe, avec ses forêts splendides, ses montagnes aux lignes nobles, l'enchantement de son ciel, et la magnificence de sa végétation.

Je vous félicite de l'avoir compris, d'avoir aidé à la faire connaître, et je suis très touché que vous ayez bien voulu vous souvenir que j'avais essayé, il y a une dizaine d'années, de fonder, dans ce but, une section du *Club Alpin*, à la Basse-Terre.

Merci encore, mon cher ami, et croyez à mes sentiments affectueux et dévoués.

P. FEILLET.



AVANT-PROPOS

En 1891, l'Administration de la Guadeloupe avait bien voulu faire paraître dans le journal officiel de la colonie le récit d'excursions que j'avais faites aux chutes et aux sources du Grand Carbet, celles-ci non connues à cette époque. Ces récits parurent intéresser le public, car je fus sollicité d'y donner une suite.

Obéissant au désir de mes amis, je publiai en 1900 une monographie sur la Soufrière, sur les rivières du Sud et sur les étangs de l'île. L'édition de cet ouvrage est depuis longtemps épuisée.

On a bien voulu me demander récemment de faire paraître une nouvelle édition avec illustrations, destinée à faire figure à l'Exposition intercoloniale de 1931 et surtout à signaler aux touristes de passage à la Guadeloupe les beautés de nos montagnes. C'est ce livre que je présente aujourd'hui au public ; le texte diffère à peine du premier. Les sites ne changeant pas, leur description ne peut guère varier.

Puissé-je, en renouvelant, à trente ans de distance, cet essai littéraire, communiquer à mes compatriotes le goût des excursions et faire aimer par les étrangers cette merveille de la nature si justement appelée « La Gracieuse Ile d'émeraude ».

L. LE BOUCHER.

Paris, février 1931.

MAISON DE RECHERCHES CARABE

LA SOUFRIÈRE

A mon Ami L. LE BOUCHER.

Dans l'air pur du matin, la montagne sereine,
Au-dessus des grands bois dresse son cône altier,
Et la mousse au doux vert qui la couvre en entier
Jette sur ses flancs nus comme un manteau de reine.

Géante dont le front ne se trouble jamais,
Elle sent tressaillir et palpiter en elle
Du volcan endormi l'âme toujours rebelle,
Et sordre de son sein l'eau vive des sommets.

Maternelle et puissante, elle observe et contemple
La terre et l'océan. Le regard suspendu
Sur l'immense horizon à ses pieds étendu,
Elle entend s'élever, comme aux voûtes d'un temple,

Les divines rumeurs de la plaine et des monts.
C'est le chant des oiseaux, le gazouillis des sources,
Le torrent qui bondit, et, dans ses folles courses,
Se jette en écumant dans des gouffres profonds.

C'est le vent qui frémit dans la verte ramure
Des acomas géants aux gothiques arceaux,
Et mêle sa chanson au bruit clair des ruisseaux
Dont l'écho reproduit l'harmonieux murmure...

Mais voici le soleil qui dore les pitons !
 Les toits rouges du Camp émergent de la brume,
 Et la brise en jouant, au cratère qui fume
 Va porter par instants les appels des clairons.

Et l'on voit, poursuivant sa course solitaire
 A travers bois et prés, au feuillage changeant,
 Le Galion dérouler son long ruban d'argent
 Jusqu'à tes forts en ruine, ô vieille Basse-Terre.

.....
 Beautés de mon pays, bois ombrés, vertes plaines,
 Champs dorés, fraîches eaux courant parmi les fleurs,
 Seuls biens dans la détresse où s'assèchent nos pleurs
 Et fondent les soucis dont nos âmes sont pleines.

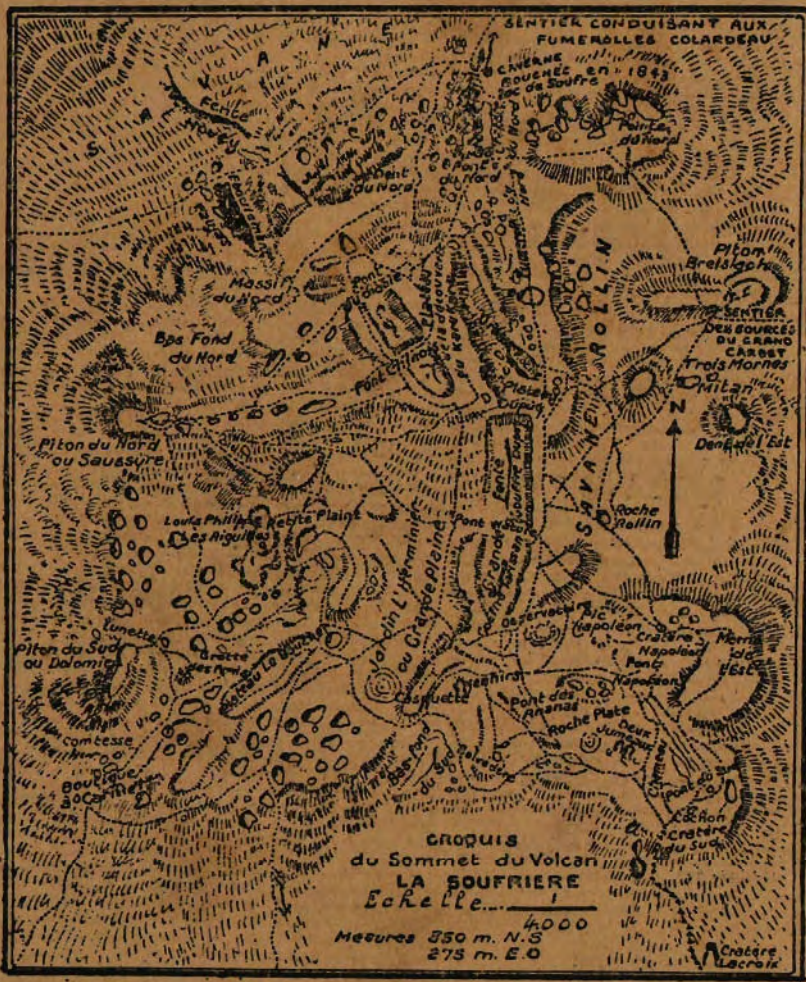
C'est toi, cher Le Boucher, qui nous auras montré
 Le premier, leur grandeur et leur divine grâce !
 Charmés par tes récits, d'autres suivront ta trace
 Et voudront, du mystère un instant pénétré,

Devenir à leur tour les hardis interprètes.
 Mais si, dans la nature ils ont assez de foi
 Pour forcer ses secrets, ils devront, comme toi,
 Avoir, pour les chanter, des âmes de poètes.

Henri COUGOUL.

Camp-Jacob, le 28 février 1900.

LES VOLCANS DE LA GUADELOUPE



croquis
du Sommet du Volcan
LA SOUFRIÈRE
Echelle 1/4000

Meures 350 m. N.S.
273 m. E.O.



SAINT-CLAUDE.

CHEMIN DES BAINS JAUNES.



LA SOUFRIÈRE. PORTES D'ENFER.

LA SOUFRIÈRE /

La *Soufrière* est certainement la plus connue et la plus explorée des montagnes de l'île. C'est celle qui, la première, attire les regards du voyageur au moment où il débarque sur la côte de la Basse-Terre. Dès le rivage, se déroule sous ses yeux un splendide panorama de montagnes dont le cône de la Soufrière apparaît comme le couronnement glorieux. Vers elle aussi, se dirigent tout d'abord les excursionnistes qui ne font que passer à la Guadeloupe et qui n'ont le temps de jeter sur ce pays, si digne pourtant d'une plus longue visite, qu'un rapide coup d'œil. Ils s'en reviennent satisfaits quand le temps les a favorisés, et quand ils n'ont pas pris d'autre bain que celui que réserve aux touristes, pour délasser, comme par enchantement, leurs membres rompus par l'ascension, la tiède piscine des Bains-Jaunes. Certes, ils ont pu, par un ciel clair, jouir, au sommet du volcan, d'un panorama qui, à lui seul, vaudrait le voyage de la France à la Guadeloupe et dont nous aurons l'occasion de parler tout à l'heure. Mais les pauvres gens sont bien loin de compte s'ils s'imaginent connaître la Soufrière, dont les aspects varient à l'infini avec la couleur du temps, avec la saison, avec l'heure du jour, et qui

offre un aliment presque inépuisable à la curiosité d'un véritable amateur des choses de la nature alpestre ! Touristes à la vapeur, fonctionnaires pressés de gagner la Martinique ou la Guyane, aspirants permissionnaires du vaisseau-école, vous tous qui, après trois heures passées en pique-nique sur la Soufrière, pensez avoir le droit d'en faire quelque description savante, écoutez-moi bien ! Je compte aujourd'hui ma trente-cinquième ascension¹ sur le volcan, et j'avoue humblement n'avoir pas encore poussé complètement à fond l'étude qu'on peut en faire.

Il y a tant de manières, en effet, d'aborder et de comprendre la Soufrière... ! La façon la plus habituelle de faire l'ascension consiste à partir de la Basse-Terre ou du Camp-Jacob, la veille du jour où l'on se propose de visiter le volcan. On fait halte aux Bains-Jaunes et on y passe une partie de la nuit... nuit charmante, nuit poétique sous les ramures de la forêt, dans le profond silence de la nature endormie, dans l'attente délicieuse du magique spectacle qu'éclaireront demain, là-haut, sur les sommets, les premiers rayons du soleil. Oui ! comme dans la chanson populaire : « Ça va bien quand il fait beau ! Mais quand il tombe de la pluie, on est trempé jusqu'aux os !... » Et je vous garantis qu'il en tombe, de la pluie, aux Bains-Jaunes. Une fois sur deux, vous aurez la chance de vous faire rincer et de maudire les vandales qui ont détruit la case et l'ajoupa où les voyageurs trouvaient un précieux abri. Emportez donc sans vergogne, pour cette première partie de l'excursion, votre imperméable le moins hydrophile.

Mais, après tout, une nuit, nuit d'ivresse poétique ou nuit de morose humidité, est bien vite achevée. Dans quelques heures doit se lever le radieux soleil.

1. Le 4 octobre 1903 j'ai fait ma 66^e et dernière ascension.

En route ! Notre excursionniste peine et grimpe dans l'obscurité, d'abord le visage fouetté par les branches chargées de pluie, puis, au sortir des bois, s'élevant de roc en roc sur les flancs du monstre. Des heurts, des glissades, des rétablissements : après bien du travail, comme le coche de La Fontaine, il arrive au haut. Attention à la récompense ! La pluie n'a pas cessé de favoriser les agriculteurs, mais de contrarier le touriste. Un petit vent frais s'est mis de la partie. Notre homme grelotte et, comme les adorateurs du soleil, il invoque l'astre du jour, le dispensateur de toute vie et de toute beauté terrestres... Phébus s'est levé certainement, à son ordinaire ; mais on n'en a rien vu. Il pleut moins, c'est vrai, mais partout, autour de soi, traînent d'épaisses vapeurs. Sous une autre forme, le bain continue, et, de toute l'admirable nature qui s'étend à tes pieds, ami, tu n'aperçois à travers l'ouate des brouillards que des silhouettes mornes et indécises. Au lieu de la fête de lumière que tu t'étais promise, tu n'as plus que la déception d'un paysage en grisailles. Allons ! résigne-toi ; ce sera pour un autre jour. Console-toi en cassant la croûte ; tu pourras du moins raconter à tes amis que tu as entendu quelque chose si tu n'as rien vu et que tu as senti gronder sous tes pieds les fonds souterrains ; tu pourras dire, d'un petit air négligent, que tu as fait chauffer ton café à l'ouverture du cratère Napoléon, recette que l'on chercherait en vain dans le recueil de la cuisine bourgeoise.

Décidément, plus d'espoir, le soleil s'est levé depuis longtemps et, si la brume s'éclaire, elle ne se déchirera point de toute la matinée. Il n'y a plus qu'à descendre, mon ami, qu'à sauter le plus vite que tu pourras de roche en roche et qu'à retourner dare-dare aux Bains-Jaunes, où tu oublieras ta déconvenue dans la fluide torpeur du bassin. Libre à toi

de t'y jeter tout habillé ; je te le conseille même, pour ne pas prendre froid dans l'air humide du matin. Quant à l'eau, elle est exquise, chaude à point ; elle enveloppe mollement les membres las, délie les articulations roidies et fait couler dans tout le corps un parfait bien-être. Au bout d'une heure, l'excursionniste malchanceux se persuade qu'il n'a jamais été qu'un heureux baigneur. Reposé, réconforté par une seconde croûte cassée les mains hautes au-dessus de la piscine, le voici en état de descendre gaillardement à la ville ou de regagner son navire.

Je viens de dire quel est habituellement le sort des touristes pressés par l'heure. Mais nous qui sommes du pays, nous avons mieux à faire et nous pouvons éviter de semblables déboires.

Pour ma part, l'expérience m'a rendu sage. Je ne monte plus à la Soufrière sans avoir plusieurs heures à lui consacrer, sans disposer des délais nécessaires pour voir venir la pluie ou le beau temps, sans emporter les provisions indispensables à la journée. Mes voyages de plaisir à travers la montagne sont en même temps des voyages d'étude, et quelle étude plus attachante, plus variée que celle de la Soufrière ? Après l'avoir soixante-six fois parcourue, visitée, sondée dans ses moindres replis, je trouve à chaque ascension nouvelle un charme nouveau, et à ceux qui me disent : « vous devez tout de même en avoir assez », je réponds que la vraie beauté ne lasse jamais ceux qui ont une fois su la comprendre et qui en ont subi le charme.

Il y a bien des manières d'entreprendre une ascension, et celui qui aime véritablement la montagne a l'ambition de les connaître toutes ou, du moins, de les avoir toutes essayées.

En ce qui me concerne, quand je crois avoir exploré tous les passages qui mènent à un sommet, j'en

cherche d'autres encore plus difficiles, plus ardues que ceux dont j'ai déjà triomphé. Ce n'est pas simple coquetterie de touriste ou prétexte de récits émouvants pour ma famille, au retour à la maison, non : c'est recherche de plaisirs inédits, car, bien ignorants ceux qui pensent que la montagne se ressemble toujours à elle-même ! Elle n'est pas femme seulement par ses rigueurs, par ses caprices, par ses séductions ou par ses rudesses ; elle l'est aussi par son imprévu. Vous croyez l'avoir tenue tout entière : c'est elle qui vous tient. Vous vous flattez de la connaître sous tous ses aspects, et voilà qu'elle vous étonne, vous inquiète ou vous charme, vous ménage un plaisir que vous supposiez épuisé et qu'elle renouvelle avec toute la séduction de la nouveauté... On a si souvent comparé la femme à l'onde changeante, qu'il serait bien temps de la mettre en parallèle avec la montagne non moins diverse dans son apparente immobilité. Avis à l'ami Cougoul, le séduisant poète qui a bien voulu me dédier les strophes vibrantes du début de mon récit, puisque le ciel m'a refusé le don divin de traduire sous la couleur de riches images et dans la musique de rimes sonores mes sensations personnelles.

Je n'ai donc pas l'audace de chercher à décrire, comme elle le mériterait, ma chère Soufrière, ou à rappeler, en quelques traits d'une plume mal habile, les divers aspects sous lesquels elle m'a charmé. Je ne puis cependant m'empêcher d'évoquer ici l'une des plus poignantes impressions qu'elle m'ait laissées, en des circonstances dont je m'étais depuis longtemps promis de fixer le souvenir, si elles venaient à se produire au cours de mes visites au volcan.

C'était le 6 octobre 1898. Depuis deux jours le temps était beau, le ciel entièrement libre de nuages. Fidèle à ma règle de ne partir pour la montagne que

le troisième jour au moins d'une période d'embellie, je me mis en route à trois heures de l'après-midi. Confiant en la solidité de l'été de Saint-Michel que nous n'avions pas eu à la fin de septembre et que je croyais enfin établi, je me réjouissais de la pureté de l'atmosphère qui allait favoriser mon voyage dans les hauteurs. Le programme de l'excursion était d'ailleurs fort séduisant : je ne devais pas assister à moins d'un coucher de soleil et d'un lever de lune ; je devais passer toute une nuit sereine dans quelque silencieuse retraite, sous la blanche clarté tombée des étoiles ; puis, le soleil levant devait offrir à mes yeux éblouis la montagne rougissante sous sa première caresse.

Vous allez voir quel fut le succès de mes espérances.

Je partis donc, le 6 octobre, à trois heures de l'après-midi, sous un soleil de feu, dont la chaleur intense me fut particulièrement pénible, pendant le trajet du Camp-Jacob à l'entrée des bois. Je passai là une mauvaise demi-heure ; mais, enfin, je me trouvai bientôt sous le couvert de la forêt.

La montée aux Bains-Jaunes constitue une admirable promenade que connaissent presque tous les habitants de la colonie. Le chemin assez bon qui conduit au bassin d'eau chaude, serpente à travers la forêt dont les abords laissent deviner la richesse d'une végétation luxuriante. Je dis deviner seulement, car il faut quitter la route battue et pénétrer dans la profondeur du bois pour jouir des beautés qu'il recèle. En ce qui me concerne, j'aime peu à suivre le sentier ordinaire des promeneurs ; et, depuis deux ans, j'ai imaginé, pour me rendre aux Bains-Jaunes, une foule de raccourcis qui me permettent de parvenir au but presque en ligne droite. Il est vrai que, dans ce cas, la montée est un *vrai travail en terrain varié* et n'offre pas à la marche les mêmes facilités que le champ

d'Arbaud, mais si tout plaisir se paye, toute peine également trouve salaire. Ici, la récompense est la satisfaction de se trouver perdu au sein de la plus merveilleuse forêt dont les arbres gigantesques atténuent singulièrement la lumière du jour et laissent cheminer le voyageur dans une sorte de verte pénombre. Tout un monde de lianes, de parasites, revêt les principaux piliers de ce temple immense de verdure. Des troncs centenaires, couchés par le temps, achèvent de pourrir sur le sol en attendant de s'effriter définitivement et de retourner à la poussière, fin et recommencement de toute chose terrestre, du géant des forêts comme de l'insecte qui bruit, invisible sous les basses herbes... Et c'est pour les yeux un spectacle surprenant, pour l'imagination, un saisissement presque religieux, lorsque, tout à coup, se dressent, semblables aux piliers cannelés d'une antique cathédrale, les majestueux acomas dont les fûts énormes flamboient avec des lueurs d'incendie dans l'embrasement du soleil à son déclin...

Mais mieux vaut ne pas s'attarder outre mesure sous l'ombre mystérieuse du grand bois. La nuit vient vite en forêt, complète, impénétrable et, dans cette conjoncture, les raccourcis les plus savants risquent de ne plus donner le chemin le plus court. A condition de ne pas se laisser arrêter trop longtemps par la contemplation des trésors de l'intérieur du temple, on peut, en trois quarts d'heure, arriver aux Bains-Jaunes.

Hélas ! cet endroit si pittoresque par lui-même, n'est plus ce qu'il était jadis. Nous sommes loin du temps où de confortables maisons, bâties à flanc de coteau, dans le voisinage de la piscine, offraient aux amateurs de *changement d'air* et de solitude leurs fraîches retraites. Aujourd'hui, plus rien qu'une pierre commémorative rappelant le travail accompli, en 1888,

par l'infanterie de marine. Grâce à la négligence humaine et, ayons le courage de l'écrire, à l'indolence créole, d'une œuvre si éminemment utile, seul reste un souvenir. Partout, — et cela va vite dans nos pays, — la nature a repris ses droits ; les hautes herbes ont tout envahi ; le règne éphémère de l'homme s'est effacé.

Je fuis presque ces lieux, le cœur serré de tristesse et, en moins d'un quart d'heure, j'arrive au *Belvédère*. C'est là qu'à chaque passage j'aime à me livrer à un travail de débroussement afin de dégager, autant que possible, une plate-forme située à 1.060 mètres d'altitude, et d'où la vue embrasse un vaste panorama. Ce devoir accompli, je me repose un instant et je regarde. A mes pieds s'ouvrent les gorges du Galion ; là-haut, sur la gauche, la Soufrière présente son flanc méridional ; près de leur grande sœur, plus humbles mais encore altières, se dressent *l'Échelle* et *la Citerne*. Ce trio de géants domine la vaste vallée qui, à travers les pentes boisées, s'incline et se déroule jusqu'aux Trois-Rivières, jusqu'au littoral de la mer. En face et comme à portée de la main, voici le massif de la *Madeleine*, surmonté par un piton imposant, qui a reçu un nom bien connu à la Guadeloupe, celui de *L'Herminier*, et où j'ai pu parvenir en 1897, grâce à l'obligeance de l'honorable M. Léo Dufau. Puis, sur la droite, s'élèvent, comme un rempart fermant la vallée, la *crête Fougas* et le massif de la *Graine-Verte*, qui laisse, entre leurs contreforts, dériver le cours de la rivière *Grande-Anse*... C'est bien elle, car, dans le lointain, je reconnais son estuaire au sillon argenté, dont l'écume blanchit un moment, avant de se confondre avec elle, la masse verte des eaux marines. Enfin, comme échouées sur la mer tranquille, toutes roses sous l'impalpable poussière dorée d'un soleil couchant, voici, là-bas, les gra-

cieuses collines du groupe des Saintes : joyaux finement ciselés dans l'écrin couleur d'émeraude des grandes eaux ; et, tout là-bas, estompée dans la brume rutilante de l'horizon, une masse, d'un gris violet, s'allonge : la Dominique.

Mais le soleil s'est abaissé derrière le cercle de l'Océan : les brillantes images s'atténuent au premier plan, s'effacent dans le lointain. Une fraîcheur tombe sur mes épaules. Il est temps de m'arracher au spectacle qui m'a retenu, captivé par son charme éternellement nouveau comme l'éternelle beauté ! Je reprends ma marche vers les hauteurs, et j'ai hâte maintenant d'arriver vers ces régions que j'ai pris, peu à peu, l'habitude de considérer comme mon domaine, parce que je m'y trouve presque toujours seul.

En quelques minutes, je parviens à la *Savane Lignièrès*, étendue au pied même de la Soufrière. Le monstre est là, qui semble me défier, m'écraser de son énorme masse. Mais nous sommes de vieux amis : je le salue avant de m'engager sur le sentier accroché à son flanc.

Lecteur, vous pouvez me suivre sans perdre haleine. Je ne suis pas de ceux qui escaladent le cône en une demi-heure. Je vais lentement, par expérience, à moins que vous ne préféreriez croire que seuls les ans sont la cause de ma prudence. A quoi bon se hâter, d'ailleurs, quand on voyage pour satisfaire un plaisir, quand, à chaque arrêt, à chaque regard jeté en arrière, on peut jouir d'un panorama, toujours plus vaste, toujours plus beau à mesure qu'on s'élève !

On a beaucoup discuté sur cette ascension du cône de la Soufrière. Les uns prétendent qu'elle procure une fatigue excessive, et, pour un peu, ils diraient que le jeu n'en vaut pas la chandelle. A ceux-là qui n'ont sans doute abordé notre grande montagne que

par un jour de pluie, je ne me donnerai pas la peine de répondre ; ou, plutôt, je les inviterai à revenir, après avoir consulté leur baromètre et en ménageant sagement leurs jambes. D'autres, — qui se sont peut-être arrêtés aux Bains-Jaunes, — affirment que l'ascension n'est qu'un jeu d'enfant.

La vérité se trouve entre ces deux opinions extrêmes. S'il est exact que l'ascension du cône ne saurait s'effectuer sans fatigue pour quiconque n'est plus habitué à la marche, n'a pas subi un entraînement préalable, il est exact aussi qu'elle n'offre nulle part de dangers ou même de difficultés réelles pour celui qui possède la patience et la prudence indispensables en montagne. D'ailleurs, la nature a bien fait les choses et a ménagé une gradation dans les efforts. La première partie du sentier, la plus longue, est douce et facile : c'est un chemin de dames ; la deuxième devient moins aisée à mesure que la pente s'accroît ; enfin, la troisième, heureusement courte, est réellement dure et présente, notamment, deux passages que l'on ne peut franchir sans escalade. Un peu de peine, surtout vers la fin, ne nuit pas au plaisir, bien au contraire ! Et je ne souhaite pas, pour ma part, l'installation d'un funiculaire à la Soufrière. C'est un luxe auquel la Guadeloupe pourra songer quand elle sera sortie de ses embarras. Un chemin de fer entre la Basse-Terre et la Pointe-à-Pitre me paraîtrait d'une utilité plus immédiate.

Je continue donc à grimper *tranquillement et sans saccade*, comme disent les militaires, et me voici parvenu à la *Boutique à Carmel*, roche située à l'entrée du volcan, au pied du piton du Sud. Ce piton, que l'on appelle aussi piton *Dolomieu*, n'a plus l'aspect sous lequel il apparaît à ceux qui le regardent de la plaine : d'en bas, et, suivant la position du spectateur, il se présentait tantôt sous la forme d'une ai-

guille ou d'une dent, tantôt sous celle d'un pain de sucre ; maintenant, ce n'est plus qu'un énorme rocher dont la base mesure plus de 60 mètres de longueur. Mais, immédiatement, ce rocher frappe la vue par une particularité singulière ; il est entièrement fendu sur la gauche, du haut jusqu'en bas. Cette fissure, dont l'origine remonte, dit-on, au tremblement de terre de 1843, tend à s'élargir.

Signalons encore, en passant, la forme bizarre qu'offre le piton, considéré de profil, du côté du Sud, juste au-dessus de la *Boutique à Carmel*. Ce profil, s'il faut en croire les gens habitués à fréquenter en noblesse, serait exactement celui d'une comtesse... Je croyais que les comtesses n'avaient pas toutes été dotées par la nature d'un type unique et qu'on observait sur leurs gracieux visages toutes les variétés connues de l'appendice nasal. Mais je suis sans doute mal documenté, et je ne puis qu'engager le lecteur à s'adresser sur le chapitre des Nez, au désormais célèbre auteur de *Cyrano de Bergerac*.

Que cette diversion ne nous empêche pas d'arriver à la *Mare au Diable*, située sous les *Portes d'Enfer*. Le lieu n'est pas terrible, bien que sa dénomination soit de nature à provoquer les signes de croix des dévotes ; mais il est pittoresque et mérite bien quelques minutes d'arrêt, d'autant plus que c'est le seul point de la Soufrière où l'on puisse trouver de l'eau, eau glacée et qu'il est prudent de couper avec un peu de rhum ou de café. Une ouverture étroite livre passage entre deux énormes rochers, dont l'un, celui du Nord, semble s'incliner sur son voisin et menace ruines en surplombant le sol tapissé de mousses épaisses sur lequel repose sa base.

Par un sentier peu commode et peu fréquenté, je vais directement au piton du Nord, auquel on a donné aussi le nom de *Saussure*, et je me place sur le ro-

cher qui couronne sa cime juste au moment où s'éteignent les derniers feux du couchant. Ce n'est plus le jour et pourtant ce n'est pas encore la nuit. Pendant quelques minutes, je jouis de cet instant si fugitif mais si merveilleusement beau d'un crépuscule aux Antilles.

Quelques nuages, encore frangés d'une bande de pourpre, traînent à l'horizon de la mer, de la mer violacée, couleur lie de vin, qu'envahissent déjà, par endroits, les ombres grises du soir ; à mes pieds, le littoral baigne encore dans une lumière diffuse, tandis que les gorges boisées, les vallées et les ravines ont perdu leurs colorations diurnes et ne laissent plus que confusément deviner leurs contours indécis, progressivement effacés par le doigt de la nuit qui tombe ; à ma droite, la masse du *Nez-Cassé* se dresse, toute noire ; seule, sa tête emprunte encore quelque reflet au ciel d'un bleu infiniment pâle, d'un bleu mourant ; devant moi, dévalant jusqu'aux plaines de la Basse-Terre et du Baillif, avec toutes les nuances du vert, depuis le vert presque noir des forêts jusqu'au vert d'un blanc métallique des champs de cannes, les croupes boisées se déroulent, s'enflent et s'abaissent ; les toits rouges du Camp-Jacob mettent leur note vive dans l'harmonieux ensemble du paysage...

Et je m'emplis les yeux de cette douce fête de lumière, et je jouis à la hâte de ces minutes trop brèves... Comme par un brusque coup de théâtre, voici la nuit.

Avant qu'elle soit complète, je descends rapidement du piton du Nord, pour gravir bientôt le sommet de la *Découverte* ou *Morne de l'Observation* ; ce sommet est le point culminant de l'île, qui domine à 1484 mètres¹. Là, s'étend un petit plateau de 90 mè-

1. Le nom de « Découverte » a également été donné au Morne situé au nord de la Soufrière auquel Sainte Claire Deville a trouvé

tres de longueur sur 50 de largeur, qui permet de circuler sans danger, mais dont il est prudent de ne pas s'écarter, car toute la partie Nord-Est de la *Découverte* est entaillée d'effrayants précipices dans lesquels toute chute serait sans retour possible à la lumière : c'est au Nord, sur la gauche, l'éboulement *Faujas*, particulièrement traître, que l'œil n'aperçoit qu'au moment où le péril existe déjà sous les pas ; dans la même orientation, mais vers la droite, c'est la *Fente du Nord*, béante juste au-dessus du cratère du même nom. Ce cratère se creuse, lui-même, dans une faille de 50 mètres de profondeur. Dans l'Est, s'ouvrent les grandes fentes du volcan, impressionnantes sous l'obscurité sans cesse plus opaque de la nuit, cavernes d'ombre et de vertige. Avec précaution, je m'approchai de leurs bords et j'éprouvai ce soir-là une impression sinistre. Dans l'Ouest, il y a aussi quelques convulsions du sol, quelques ouvertures sans profondeur et qu'il est facile de traverser sur le *Pont-Chinois*.

Après cette visite à la *Découverte*, je regagne, cette fois par le sentier ordinaire, la *Mare au Diable*, auprès de laquelle je m'installe pour dîner. Faim et soif apaisées, je me rends à la *Grotte des Amis*, où je dépose mon sac et prépare un lit de lycopodes sur lequel je passerai la nuit.

La *Grotte des Amis* se trouve presque à l'entrée du plateau du volcan, en face et à 35 mètres du piton du Sud. Comme logement, elle n'a d'autre mérite que celui de l'hospitalité gratuite, et elle manque absolument de confortable. L'abri qu'elle présente est formé par l'inclinaison d'un gigantesque rocher que quelque tremblement de terre a dû pousser sur la

une altitude de 1.260 mètres. Pour éviter une confusion possible, on a débaptisé le sommet de l'île ; il s'appelle désormais *Kazukéra* qui est le nom Caraïbe de la Guadeloupe.

paroi d'un massif voisin, en ménageant vers la base une sorte de cavité où douze personnes peuvent, à la rigueur et en se sentant les coudes, trouver place. La tradition veut que le premier explorateur de la Soufrière qui coucha dans cette grotte, en 1806, soit le savant Félix L'Herminier, qui a herborisé dans toutes les montagnes de l'île, laissant son nom un peu partout. Il était, paraît-il, lors de son excursion en 1806, accompagné par quatre de ses amis, d'où la dénomination qu'a conservée la grotte.

Je rassemblai donc dans la chambre que mettait gracieusement à ma disposition la nature une grande quantité de lycopodes, plantes qui tapissent tout le plateau du volcan. Sur la couche improvisée, je disposai mon mac-farlan, seul vêtement dont j'eusse pris la précaution de me munir, étant venu avec l'idée d'observer ou de contempler plutôt que de dormir. Après ces préparatifs, j'abandonnai à nouveau mon domicile pour une promenade nocturne, et je gagnai le piton du Sud. Je montai à la *Lunette*, petite plateforme à mi-distance entre la base et le sommet et d'où l'on domine tout le versant au Sud et à l'Ouest. Il est dangereux de chercher à monter plus haut que la *Lunette*. Quelques ascensionnistes s'escriment à gravir la seconde partie du piton pour se mettre à cheval sur le sommet. L'opération est difficile et dénuée d'intérêt, car la vue n'y gagne rien. Je ne l'ai faite qu'une fois, tenant à aller partout à la Soufrière ; mais je ne perdrai pas mon temps à la recommencer.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une fois installé sur la *Lunette*, je ne vis absolument rien du côté de la terre. Partout, l'ombre était complète. Seuls, quelques feux marquaient, çà et là, la position géographique du Camp-Jacob ou de la Basse-Terre. Par contre, en levant les yeux vers le ciel, le spectacle était splendide. Dans l'éther, d'une limpidité, d'une transpa-

rence extraordinaires, les constellations brillèrent, toute la voûte céleste semblait vivre d'une vie intense, et la poussière d'astres palpitait jusqu'à l'infini dans ses profondeurs. Et toutes ces étoiles, toutes ces constellations, tous ces mondes vibrant dans l'espace, ce fleuve lumineux et immense de la Voie lactée parlèrent pour la première fois à ma raison éperdue de la grandeur de l'univers. Pour la première fois, je sentis bien le néant de l'homme, l'insignifiance du microcosme sur lequel il s'agite et, pour la première fois, je compris que le grand Pascal ait pu s'écrier : « Le silence des nuits étoilées m'épouvante ! »... Dieu me pardonne ! Je fus sur le point de prendre en dédain cette Soufrière que, tout à l'heure, je traitais de géante... Mais, oui, géante tout de même en regard de l'humble bipède qui écrit ces lignes !

Jusqu'à onze heures, je restai perdu dans la contemplation du ciel, et cet accès de méditation philosophique faillit me faire perdre de vue l'une des parties de mon programme. A force de sonder le mystère des astres lointains, j'en vins à négliger celui qui tient compagnie à notre pauvre terre et je me souvins juste à temps que j'avais fait l'ascension de la Soufrière pour assister à un lever de lune. C'est du Morne Napoléon que je me proposais de surprendre l'apparition de notre voisine et je m'y dirigeai dans ce but. Mais le ciel me réservait d'autres spectacles et d'autres étonnements. Le temps changea tout à coup. A l'Est, sur l'horizon, de noirs nuages montaient lourdement. Ils s'entassaient sur la Capesterre. L'air était immobile et un silence solennel pesait sur la nature. Et voici qu'un éclair déchira la nue, illuminant les sombres amoncellements de vapeurs saturées d'électricité, puis me plongeant dans une obscurité profonde. C'était l'orage. Il allait envelop-

per la montagne ; il envahissait tout le firmament et déjà s'était éteint le rayonnement des étoiles.

Avant d'arriver au cratère *Napoléon*, je me trouvai enveloppé de nuages. Allais-je enfin assister au spectacle si souvent désiré d'un orage au sommet de la Soufrière ? Je le souhaitais encore, et pourtant, il faut bien l'avouer, un peu de crainte se mêlait à mon espérance. Que de plus braves me pardonnent en se rappelant que j'étais loin de toute habitation, de tout secours possible, à 1.500 mètres d'altitude, solitaire et dans une région où les colères du ciel peuvent être terribles. L'imagination aidant, je mis bientôt les choses au pire et je songeai à un coup de vent... Du moins, puisque je m'étais exposé, il fallait jouir du spectacle dans toute sa beauté ou dans toute son horreur. Le premier moment d'émotion passé, je m'apprêtais à « bien voir », comme un homme qui a payé cher sa place au théâtre et qui veut en avoir pour son argent.

Je courus à la Grotte des Amis prendre mon macfarlan et je me dirigeai vers le plateau de la Découverte. L'orage montait toujours : il était là. Tout à coup, retentit un épouvantable coup de tonnerre et la pluie s'abattit sur la montagne. Avant que j'eusse pu songer à regagner la grotte, je me trouvai sous un déluge d'eau et environné d'éclairs. Aveuglé, je parvins pourtant à aller me mettre à l'abri sous la roche qui domine le plateau et semble être le point culminant de l'île. Une rafale éteignit mon falot. A partir de cet instant, collé contre la muraille rocheuse, immobile, haletant, j'assistai au déchaînement du phénomène... et j'en eus vraiment pour mon argent ! Les éclairs succédaient aux éclairs, les éblouissements à la nuit insondable, tandis que les coups de tonnerre répercutés par les parois de la montagne, grondant au fond des précipices, secouant le sol, se confon-

LA GUADELOUPE PITTORESQUE.

PLANCHE III.



LA SOUFRIÈRE. PITON DU NORD.

CENTRE DE

LA GUADELOUPE PITTORESQUE.

PLANCHE IV.



LA SOUFRIÈRE. PONT CHINOIS.

LA GUADELOUPE PITTORESQUE.

FLANCHE V.



LA SOUFRÈRE. PITON DU SUD.



daient en un unique et terrible roulement. Toute l'artillerie céleste était en batterie. On eût dit le fracas d'une grande bataille... Avais-je peur ? Étais-je seulement captivé par l'horreur et par le sublime imprévu de la situation ? Bien maître de lui, celui qui pourrait s'examiner froidement lui-même et analyser ses impressions en de semblables conjonctures ! Une seule fois pourtant, je me souvins d'avoir cédé à l'instinct de la conservation, d'avoir courbé la tête, de m'être comme prosterné derrière la roche qui me défendait mal de l'orage, tant fut effroyable le retentissement d'un coup de foudre éclatant sans doute dans le voisinage immédiat de mon abri... La curiosité a des bornes, et certains spectacles semblent dépasser la jouissance de l'admiration humaine. La mienne était plus que satisfaite : j'en avais assez ! Mais comment agir ! Impossible de faire sans péril dix pas dans l'obscurité, au milieu de la rafale, maintenant déchaînée dans toute sa violence, à travers cette atmosphère comme phosphorescente. Et puis, je craignais d'abandonner l'abri du rocher que je ne saurais peut-être plus retrouver si je ne pouvais pas non plus parvenir jusqu'à la grotte. Blotti sous ma roche, que je n'appellerai plus désormais que la *Roche du tonnerre*, j'attendis, non sans regretter quelque peu de n'avoir pas encore fait mon testament.

Enfin, une accalmie se produisit, et je tâchai d'en profiter pour regagner la grotte. A tâtons, je m'enfonçai dans la nuit. Je n'oublierai jamais cette marche au milieu des ténèbres ! Échine courbée, yeux démesurément ouverts dans l'ombre, pieds hésitants, mains tendues, je n'avançais qu'avec la plus extrême prudence, avec la plus désespérante lenteur. Pourtant, je m'orientai mal. Au moment où une inclinaison fortement accentuée du sol me faisait croire que je commençais à descendre du plateau dans la direction

des Portes d'Enfer, un éclair me fit voir un abîme à mes pieds : ce ne pouvait être que la Grande Fente, j'avais trop obliqué à gauche : deux pas de plus et je disparaissais sans laisser aucune trace révélatrice de ma chute. Cette fois, j'eus peur, sans doute possible, et, l'espace d'une seconde, le temps que dura l'éclair, j'éprouvai la plus forte émotion qui eut jamais ébranlé mon organisme. Je fus secoué par le frisson de la mort. Heureusement qu'en ces instants d'extrême péril, la bête vient au secours de la raison. Un instinct me rejeta vivement en arrière et je pus espérer faire dans la suite ma trente-sixième ascension de la Soufrière.

En me montrant le danger, le providentiel éclair m'avait aussi permis de prendre un point de repère. Après quelques nouveaux tâtonnements, je parvins à me remettre sur le sentier et, dès lors, je pus regagner les Portes d'Enfer et la Grotte des Amis. J'étais à l'abri, mais il me fut impossible de rallumer ma lanterne et je passai la nuit, dans les ténèbres, étendu sur mon lit de lycopodes, tandis qu'au dehors, le ciel achevait de vider ses réservoirs. A l'aube, l'orage grondait encore dans le lointain, mais il ne pleuvait plus sur la Soufrière. Dès que le jour me permit de distinguer la route à suivre, je pliai bagage et, dégringolant sur les pentes, contrairement aux sages principes de la marche en montagne, je me hâtai vers le Camp-Jacob pour rassurer les miens.

Rien n'est agréable comme le souvenir d'un danger passé. On est à la fois heureux « de ne plus y être et d'y avoir été ». Tout homme est, à ses heures, un peu Tartarin. En songeant à ma culbute manquée au fond de la Grande Fente, j'étais en même temps impressionné et ravi.

En tout cas, je n'oublierai jamais les beautés de l'été de la Saint-Michel de 1898, à la Soufrière.



Le plateau de la Soufrière est très accidenté, ce dont on ne se doute pas quand, de la Basse-Terre, on regarde le volcan. A part le morne de la Découverte, la savane qui s'étend au pied de ce morne vers le Sud et à laquelle on a donné le nom de *Jardin L'Herminier*, et une autre savane située à l'est de la Grande Fente¹, on peut dire que ce plateau n'est que trous, précipices ou amas de rochers. Plusieurs de ces rochers méritent de fixer l'attention par la bizarrerie de leurs formes ; quelques-uns, l'imagination aidant, rappellent des souvenirs historiques, reproduisent la physionomie d'hommes célèbres, font penser à certains animaux et donnent même l'illusion de quelque gracieuse silhouette de femme. Bien entendu, il faut avoir soin de s'orienter, de se placer dans une position convenable et faire preuve d'un peu de bonne volonté. On apercevra, dès lors, Louis XIV, figuré par la partie gauche du piton du Sud (pour contempler les traits du grand roi, il faut prendre position sur la crête qui conduit au piton du Nord) ; dos à dos avec le monarque, ordinairement plus galant, et figurée par la partie du piton qui regarde la Basse-Terre, apparaîtra une fort belle femme ; à l'entrée du plateau de la Découverte, vous pourriez admirer une superbe grenouille, beaucoup plus grande mais aussi vivante que nature ; derrière la Grotte des Amis, en arrivant sur le plateau de la Soufrière, vous êtes accueilli par Dupleix lui-même, dont un rocher dessine très exactement la tête ; ailleurs, en vous dirigeant du Jardin L'Herminier vers le Sud, vous croirez qu'un aveugle va vous demander l'aumône, car voici

1. Sur le croquis que j'ai fait en 1903 du plateau de la Soufrière, j'ai donné à cette savane le nom de Savane Rollin.

bien, là-bas, sur la gauche, sa casquette qui laisse deviner le bonhomme... j'en passe, et des meilleures !...

Nous avons déjà dit que le cône de la Soufrière est fendu en deux, dans la direction Nord-Sud. C'est évidemment par cette fente que le volcan vomissait ses flammes et déversait ses fleuves de laves. Sous l'action du temps, des éboulements ont comblé, en plusieurs endroits, cette vaste ouverture. La partie centrale du phénomène volcanique se trouve à la *Grande Fente* que l'on traverse sur un *Pont-Naturel* ; au nord de ce pont, s'ouvre le *gouffre Dupuy* ; au sud, le *gouffre Tarrissan*. On a beaucoup exagéré la difficulté du passage, et on a, ce me semble, trop vanté l'horreur du gouffre Tarrissan. Il est, certes, assez impressionnant, et ses abîmes sont faits pour provoquer le vertige ; mais le gouffre du *cratère du Sud* me paraît le surpasser en sauvage beauté. Ce dernier est, en tout cas, beaucoup plus profond. Après plusieurs tentatives, je ne suis pas encore parvenu à le sonder. Lors de mon dernier essai, et malgré toutes les précautions possibles, ma ficelle s'est cassée au moment où je venais d'en descendre une longueur de 100 mètres. Quant aux pierres de grosseur sensiblement égale que j'ai jetées dans le gouffre, à plusieurs reprises, elles ont mis quatorze secondes à tomber ; un bruit d'eau parvenait, au bout de ce temps, à mon oreille, ce qui permet de supposer qu'un lac se cache dans ces profondeurs. Mon rêve serait de me faire descendre dans ce précipice, mais je n'ai trouvé encore personne qui consentit à me seconder dans ce projet, d'une réalisation pourtant possible, j'imagine.

Citons encore dans l'énumération des principaux gouffres du volcan, celui des *Portes d'Enfer*, qui échappe habituellement à l'investigation des touristes,

bien qu'il se trouve sur leur passage. C'est cette ouverture que l'on aperçoit à droite de la Mare-au-Diable. Il suffit de pénétrer dans cette grotte, en rampant sur un espace de 2 mètres, pour rencontrer le gouffre. Une pierre jetée de cet endroit mettra plusieurs secondes à faire entendre le bruit terminal de sa chute.

Depuis longtemps, le volcan n'est pas entré en éruption. La première manifestation de cette nature, dont l'histoire ait conservé le souvenir, remonte au 29 septembre 1797 ; elle fut consécutive à plusieurs secousses de tremblement de terre. Les contemporains purent, à ce que l'on raconte, entendre d'épouvantables mugissements, et une pluie fine de cendres se répandit sur les hauteurs du Matouba. En même temps, s'effondrait la cime du piton *Breislach*, appelé aussi *Morne de la Capesterre* et situé en face des fumerolles du Nord (c'est par ce piton que j'ai l'habitude de passer pour me rendre aux dernières sources du Grand Carbet).

Un souvenir historique se rattache à l'éruption de 1797. A la suite de ce phénomène, Victor Hugues envoya une commission explorer le volcan, et je relève parmi ses membres le nom d'un capitaine du génie, qui s'appelait Le Boucher, comme l'auteur de ces lignes. Cette coïncidence me paraît amusante, et je ne dissimule pas ma satisfaction de penser que, dès 1797, les échos de la Soufrière ont pu répéter un nom qu'après mes soixante-six ascensions, elle n'a plus le droit de paraître ignorer... La commission dont faisait partie le Le Boucher en question reconnut que l'éruption avait surtout bouleversé la partie Nord du volcan.

La seconde éruption enregistrée est de date plus récente. C'est le 3 décembre 1836 qu'elle se produisit et elle se manifesta également par une abon-

dante pluie de cendres. Elle eut pour effet d'éteindre toutes les bouches du Nord et de concentrer l'action des feux souterrains du côté de l'Est et du Sud.

M. Ballet, ancien chef du service des domaines, auteur d'une très remarquable histoire de la Guadeloupe, — travail auquel il a consacré quarante ans de son existence, — a décrit les éruptions de la Soufrière avec des détails fort intéressants et son habituelle élégance de style. Je ne puis que renvoyer le lecteur au récit d'un écrivain que je ne saurais avoir la prétention d'égaliser.

Aujourd'hui, la Soufrière est un volcan à peu près éteint. De ses colères anciennes, il ne reste que quelques inoffensives fumerolles qui lancent, suivant les moments, des vapeurs sulfureuses plus ou moins abondantes. La plus considérable se trouve tout à fait dans le Nord. Elle s'est formée pendant l'éruption de 1797 et a été baptisée par M. Ballet : *cratère Peyssonel*, du nom d'un médecin du roi qui, vers 1730, explora la Soufrière et ses parages avec la passion d'un savant. Pour apercevoir cette fumerolle, il faut descendre le flanc nord du cône jusqu'à la naissance des premières végétations, au moment où, tournant à gauche, on se trouve au-dessus du *lac de soufre*, amas de cette matière accumulée dans la cavité d'une fente qu'elle a bouchée. Le nom de lac de soufre peut paraître bien pompeux, mais le spectacle dont l'œil jouit de cet endroit sur la magnifique faille du Nord, est d'une grandiose beauté.

Au moyen d'une corde, je suis descendu dans le lac de soufre avec M. Gaston Perret et M. André Keiffer, deux infatigables excursionnistes, et nous avons pu, de là, pénétrer dans la Grande Faille et parvenir jusqu'au-dessous de la bouche du cratère qui demeure invisible du dehors. C'est là que nous avons joui du plus émouvant spectacle que puisse

sans doute offrir la Soufrière, pourtant si riche en sujets d'admiration ou de surprise. En faisant à tour de rôle la courte échelle, nous réussîmes à nous élever sur l'énorme roc qui, dans le fond, ferme la Grande Faille, et chacun de nous put apercevoir un gouffre au fond duquel s'étendait un second lac de soufre digne de son nom, celui-là, et incomparablement plus intéressant que le premier ! Au-dessus de nos têtes, se dressait à pic la paroi de la Soufrière, masse écrasante, à l'ombre de laquelle régnerait une nuit éternelle si, tout là-haut, par une étroite fissure, d'un coin du ciel, ne descendait une pâle lumière pour éclairer ces profondeurs. Quelle retraite pour un philosophe et quel admirable lieu de recueillement et de réserve pour un poète ! Hélas ! Je ne suis ni l'un ni l'autre, et je dois me contenter de proclamer mon amour grandissant pour la Soufrière chaque fois qu'elle me révèle quelque merveille jusqu'alors insoupçonnée.

On rencontre encore dans le Nord, mais sur le plateau, les quatre fumerolles qui empruntent leur appellation à leur position géographique.

Les fumerolles du Nord sont de formation relativement récente. La plus au Sud, celle que l'on aperçoit la première, au pied d'un énorme rocher, n'était, il y a quatre ans à peine, qu'un tout petit jet de vapeur presque imperceptible. Une autre offre cette particularité remarquable qu'après de fortes pluies, elle envoie une eau bouillante. L'ensemble de ces fumerolles, joint à la beauté du site, mérite d'attirer et d'arrêter un moment l'attention des touristes. Ils trouveront là des traces manifestes du travail auquel a été jadis soumis le volcan, et les entassements de masses rocheuses, l'attitude hasardeuse d'énormes pierres, qui semblent menacer ruines, rappellent assez le souvenir des anciennes convulsions du monstre

qui se calme, mais qui gronde encore aujourd'hui.

Si, en quittant les quatre fumerolles, le voyageur se dirige tout droit vers le Sud, il rencontre, à deux cents mètres environ, le cratère *Napoléon*, le plus connu de tous ceux de la Soufrière. C'est à ce cratère que les amateurs de pique-nique viennent faire chauffer, au bout d'un bâton, le récipient qui contient leur café. Notez qu'il existe à la Soufrière cent autres sources de chaleur propres à un usage aussi prosaïque, mais c'est la tradition ! Hors du cratère *Napoléon*, point de café réchauffé !... Cette bouche, formée pendant l'éruption de 1836, perd d'ailleurs chaque jour de son activité.

Non loin de là, à 110 mètres environ, s'ouvre l'ancien cratère du Sud qui dut être effroyable quand le volcan était en plein travail, mais qui est à peu près éteint depuis de longues années. Ce sommeil est-il définitif ? On peut le supposer, mais il ne faudrait pas en jurer. Parfois, en effet, le volcan semble encore tressaillir et se réveiller de sa torpeur, parfois, c'est par d'autres manifestations que ses grondements souterrains, qu'il rappelle l'existence de son âme de feu. Au commencement de l'année dernière, une poussée générale s'est produite, un regain d'activité s'est fait sentir dans toutes les fumerolles de la Soufrière. On put alors — ce qui ne s'était jamais remarqué jusqu'à cette époque — apercevoir du littoral le cratère du Sud orné d'un beau panache de vapeurs, à l'exemple du cratère *Napoléon* et du cratère du Nord. Cette poussée, générale disons-nous, a eu pour effet de déboucher les fumerolles de l'*Échelle* ou, du moins, d'augmenter leur puissance, car elles devinrent visibles de la Basse-Terre et même de la Pointe-à-Pitre, où on ne les avait jamais aperçues. Nous en parlerons dans la note que nous nous proposons de consacrer à l'*Échelle*.

A part ces restes de vie dont témoignent encore les cratères décrits tout à l'heure, la Soufrière est morte, ou, du moins, elle dort d'un profond sommeil. C'en est fait sans doute des vivifiantes convulsions, des spectacles grandioses que le volcan donnait, il y a quelques centaines d'années. Adieu les flammes, les pluies de cendres ardentes, les coulées de laves en fusion, la magie, mais aussi l'horreur des puissantes colères ! Le monstre s'est apaisé. Aux floraisons de soufre et de feu a succédé la végétation spéciale à ces altitudes. Les mousses abondent sur les flancs de la Soufrière, épais tapis jeté sur la montagne et qui la nuance des couleurs les plus délicates, depuis le vert sombre des mousses anciennes, détremées par l'humidité, jusqu'au vert tendre, argenté, presque blanc, des jeunes mousses, revêtement moelleux, dans lequel s'enfoncent silencieusement les pieds du voyageur, inépuisable mine d'investigation pour la curiosité du botaniste. Ça et là les lycopodes variés s'entremêlent aux fougères... les fougères ! véritables reines des hauteurs sous ces latitudes, avec leur diversité infinie de couleurs, leurs fines dentelures, la poudre d'or ou d'argent délicatement répandue sur leur feuillage comme sur les ailes d'un papillon. Et dans la mousse se cache la violette sauvage... flore rustique et simple des plateaux élevés, vierge pudique de la montagne, plus séduisante à mes yeux que la richesse apprêtée de nos jardins !

Mais hélas ! la Soufrière, même à celui qui, comme moi, aime à l'interroger sans cesse, ne livre pas tous ses secrets, et plus d'une de ses beautés nous demeure mystérieuse. L'une d'elles, la plus attirante peut-être, nous est maintenant dérobée pour toujours. Depuis le tremblement de terre de 1843, la caverne de Spallanzani s'est jalousement fermée à l'homme et n'a plus pour lui que la valeur d'une curiosité historique.

Cette caverne porte le nom d'un célèbre géologue italien, mais elle aurait dû plutôt garder celui de Peyssonel, qui l'a découverte et qui l'explora le premier. Son ouverture, comblée en 1843, se trouvait à 1.337 mètres d'altitude, au-dessous du lac de soufre. Elle se composait de trois grottes : la première, tapissée de tous côtés de jolis cristaux, ne mesurait que 50 mètres de profondeur ; elle donnait accès dans la seconde qui, s'il faut en croire des descriptions enthousiastes, présentait à la lueur des flambeaux un aspect magique, tout étincelante des feux reflétés par ses stalactites aux formes étrangement variées. La première était fraîche ; dans la seconde, qui mesurait plus de 250 mètres de profondeur, on respirait une chaude atmosphère. Enfin, la troisième grotte, défendue contre l'audace humaine par les dangers de son accès, par les souffles délétères qui montaient de ses profondeurs, par le mystère angoissant de ses ténèbres, dans lesquelles s'éteignaient bientôt les flambeaux, par les bruits effrayants d'eaux sonores coulant dans ses abîmes, demeurait presque inconnue.

Depuis longtemps, je caresse le projet de pénétrer, malgré l'obstacle opposé par la nature, dans la caverne de Spallanzani ; depuis longtemps, je recherche l'emplacement exact de son ancienne ouverture. Une fois ce lieu sûrement déterminé, il ne serait peut-être pas impossible de retrouver et d'agrandir quelque fissure qui permît la descente dans ce merveilleux souterrain. Mais, seul, je perds presque l'espoir de passer du rêve à l'exécution. Et qui voudra m'aider dans cette tâche qui exigerait quelques hommes résolus et de bonne volonté ? Je ne constate pas sans mélancolie que, jusqu'à présent, mon appel n'a pas rencontré d'échos...

Telle est la Soufrière. La description que je viens de faire et dont, à chaque ascension nouvelle, j'avais

noté quelque trait, n'a pas été modifiée par le tremblement de terre, pourtant si violent et si funeste, du 29 avril 1897. La Soufrière semble n'avoir rien ressenti de cette dernière convulsion du sol de notre île, et je ne crois pas qu'une seule roche y ait été déplacée ou seulement ébranlée. Aussi négatifs ne sont pas toujours les effets des tremblements de terre sur ce volcan, car celui de 1843, on s'en souvient, a bouché la caverne de Spallanzani et découronné le piton du Sud de la moitié de sa hauteur.



On me demande souvent le chemin qu'il faut prendre pour explorer la Soufrière dans le moins de temps possible. Voici l'itinéraire que je conseille aux excursionnistes qui ne disposent pas de longs loisirs. (Voir le croquis que j'ai fait du plateau du volcan. Tous les sentiers y sont marqués ; on ne risque pas de se perdre.)

Une fois parvenu aux Portes d'Enfer, où il peut arriver, sans se presser, après trois heures de marche en partant du Camp-Jacob, le touriste se rendra sur le plateau de la Découverte, où il cherchera à faire coïncider son arrivée avec l'heure du lever du soleil, si le ciel est assez pur pour laisser espérer ce magnifique spectacle. De la Découverte, s'il est favorisé par le temps, il verra se dérouler à ses pieds un panorama qui le récompensera largement de ses peines et qui, à égale altitude, ne le cède à aucun autre au monde en beauté. L'île s'étendra sous ses yeux, avec tout son système orographique, comme une immense carte en relief : aux parties montagneuses de la Basse-Terre s'ajouteront les terres plates de la Grande-Terre et la Pointe-à-Pitre apparaîtra couchée au bord de sa rade splendide, véritable perle des Antilles, enchâssée dans

l'écrin vert des champs de cannes ; et, plus loin encore, de l'azur des flots, surgiront, comme de blanches déesses de la mer, la Désirade et Marie-Galante.

Après avoir savouré l'exquise harmonie de ce paysage, l'un des plus complets que je connaisse par l'alliance des beautés de la mer, de la plaine et de la montagne, notre voyageur se rendra au piton du Nord par le *Pont Chinois*, que l'on confond à tort avec le *Pont du Diable*. Là, l'attend un autre spectacle qui n'est pas indigne du premier et qui complétera l'idée qu'il a pu déjà se faire de notre système de montagnes. De là, en effet, il verra se dresser les croupes élevées de la partie Nord : le *Nez cassé*, le *Morne Amic* qui laisse deviner le tracé de la vallée arrosée par la rivière Noire dont on entend les eaux gronder dans le lointain ; le *Morne Trouvé* ou *Carmichaël*, qui donne naissance à cette rivière ; enfin, aux derniers plans, le grandiose massif du *Sans Toucher* et la sombre masse du *Matélie*... tout cet ensemble formant un paysage accompli de montagnes, où toutes les beautés, rochers tumultueux, vallées profondes, épaisses forêts, eaux vives, se rencontrent comme pour varier à l'infini le plaisir des yeux ; sans parler du charme inquiétant que prête encore à ce panorama le voisinage du volcan et du sublime prestige de l'Océan, dont les flots forment tout autour de l'île une blanche ceinture d'écume.

Revenu sur le plateau par le même chemin ou en contournant la fente du Pont Chinois, s'il préfère éviter ce passage, le touriste ira, par le Nord, au Lac de Soufre, en traversant le Pont du Nord, si les fumerolles ne sont pas trop abondantes ou en se frayant un passage facile à travers les rochers qui surplombent ces fumerolles.

Puis il gagnera le cratère Napoléon, non par la savane du piton Breislach, qui n'offre qu'un chemin

malaisé et sans intérêt, mais en rasant les fentes du Nord et les escarpements de la Grande Fente. Il montera sur le piton *Grand Napoléon*, qui domine le cratère et, de ce point élevé, il jouira d'une vue splendide sur le plateau. A ses pieds, c'est d'abord, derrière la Grande Fente, le Jardin L'Herminier, avec le riche nuancement de ses tapis de mousses et de verdure ; puis, dans le fond, à droite, le piton du Nord, à la base duquel s'accroupit une autre *grenouille* moins belle que celle dont j'ai déjà parlé ; au milieu, le *massif des Aiguilles* avec le profil de Louis-Philippe et, derrière enfin, sur la gauche, le sommet du piton du Sud, un peu écrasé par la grandeur des premiers plans.

Du cratère Napoléon, notre voyageur se rendra au cratère du Sud, mais il marchera avec précaution, car le sol cache des trahisons et il est particulièrement dangereux à l'endroit où il surplombe le gouffre. Au cratère du Sud, nouvel enchantement pour la vue. On domine directement l'Échelle, dont les fumerolles montent, pour ainsi dire, au pied de l'observateur. Derrière l'Échelle, s'arrondissent les croupes de la Citerne, où s'évase un ancien cratère dont la forme première semble n'avoir subi aucune atteinte. Au-dessus de la Citerne, se dresse le massif de la Madeleine et, sur la droite, se développe, se déroule jusqu'à la mer, avec ses ondulations harmonieuses, ses plis de terrains boisés, le panorama déjà tant admiré au Belvédère, mais enrichi de la si fine silhouette du Houëlmont et du spectacle de la Basse-Terre.

Du cratère du Sud, l'explorateur pourrait se rendre assez directement aux Portes d'Enfer par la Dent du Sud, la Casquette et Dupleix, mais il doit repasser par le cratère Napoléon s'il veut traverser la Grande Fente par le Pont Naturel. Cette partie de l'excursion

à la Soufrière est classique, pour ainsi dire obligatoire. Malgré sa réputation, le Pont Naturel n'offre aucun danger. Je n'y ai jamais, pour ma part, éprouvé d'autre émotion que celle de la présence des charmantes dames qui voulurent bien, en 1897, y organiser avec un moi un quadrille!... Nos créoles n'ont pas seulement la grâce : elles sont intrépides, et rien ne leur paraît plus simple que de danser sur un volcan.

Au retour, avant de descendre le cône, le touriste n'oubliera pas de jeter un coup d'œil à la Lunette du piton du Sud et de frapper, en face, à la porte de la Grotte des Amis.

Voilà le programme que je lui propose ; il n'est pas trop chargé, il peut s'accomplir en trois bonnes heures en tenant compte des arrêts aux bons endroits, et il donne une idée déjà assez complète de la Soufrière. Le reste de la descente est connu de tout le monde.

A partir des Bains-Jaunes, le chemin que l'on suit pour monter à la Soufrière n'est ouvert que depuis 1885. J'ai dit, dans un précédent récit, publié en 1894, que ce chemin avait été pratiqué par M. Rollin, à l'occasion de la visite du volcan par le comte et la comtesse de Bardy. Avant 1885, on se rendait à la Soufrière par le morne Goyavier et l'on arrivait à la *Ravine à déjeuner* ou *Ravine L'Herminier* qui va se jeter dans le canal Le Pelletier ; on traversait ensuite la *savane à mulets*, où je ne sache pas pourtant que mulet ait jamais posé le sabot, et l'on parvenait à la *roche à Cortez*, située juste au-dessous du piton du Sud. On remontait alors dans l'Est jusqu'au point de rencontre du sentier actuel. Celui-ci, entre autres avantages, présente celui de permettre la visite des sources du Galion.

Poussé par la curiosité que m'inspire encore tout

ce qui touche à notre volcan, j'ai souvent parcouru, et dans tous les sens, les flancs du cône de la Soufrière. Mais ce n'est pas là une promenade que je puisse recommander sans un scrupule de conscience. Toujours très fatigante, cette exploration est souvent dangereuse. De vrais précipices se dissimulent, en effet, sous le tapis de mousses, et il m'est, un jour, arrivé de tomber dans un énorme trou dont je ne sais comment j'aurais pu sortir si je m'étais, cette fois-là, trouvé seul. J'en fus tiré, au moyen d'une corde, par mon neveu que je conduisais alors aux dernières sources du Grand Carbet.



Avant de quitter la Soufrière, qu'il me soit permis, à titre de renseignements, de faire part au lecteur de quelques observations recueillies au cours de mes diverses explorations.

J'ai souvent observé la température au sommet du volcan. Or, on peut admettre, contrairement à ce que l'on croit d'ordinaire, que cette température ne dépasse pas, en moyenne, 18° à l'ombre et ne descend pas au-dessous de 7°. Mais, j'ai, d'autre part, relevé des températures faites pour surprendre bien davantage. Grâce à l'obligeance de mon excellent ami Ducoux, pharmacien de l'hôpital militaire du Camp-Jacob, j'ai pu laisser un thermomètre à minima pendant plusieurs mois au sommet de la Soufrière et dans un endroit bien exposé au rayonnement nocturne.

Voici les températures relevées :

Le 8 octobre 1896 : — 1°.

Le 27 décembre 1896 : + 6°.

Le 2 janvier 1897 : + 4°.

Le 15 mars 1897 : + 3°.

Le 6 avril 1897 : + 1°.

Ainsi, quand le temps est bien serein, quand le ciel est bien pur, la température peut, au sommet de la Soufrière et probablement entre deux et quatre heures du matin, descendre au-dessous de zéro... Ce n'est plus la peine d'être aux Antilles et l'on frissonne rien qu'en songeant à de pareilles fantaisies du thermomètre.

Dans le même ordre d'idées, on m'a souvent demandé quelles sont les meilleures époques pour faire, dans les meilleures conditions probables, une ascension à la Soufrière. Autrement dit : quand a-t-on le plus de chances de pouvoir, du sommet, contempler tout le reste de l'île ? Ai-je bien le droit de donner un conseil après l'aventure qui m'est arrivée à moi-même et que j'ai racontée dans ce même récit, en confessant mes idées sur l'été de la Saint-Michel ?... A peine si j'ose donner une indication. Le mieux est d'avouer tout de suite qu'il n'existe pas de règle permettant d'annoncer le temps qu'il fera à la Soufrière, du jour au lendemain.

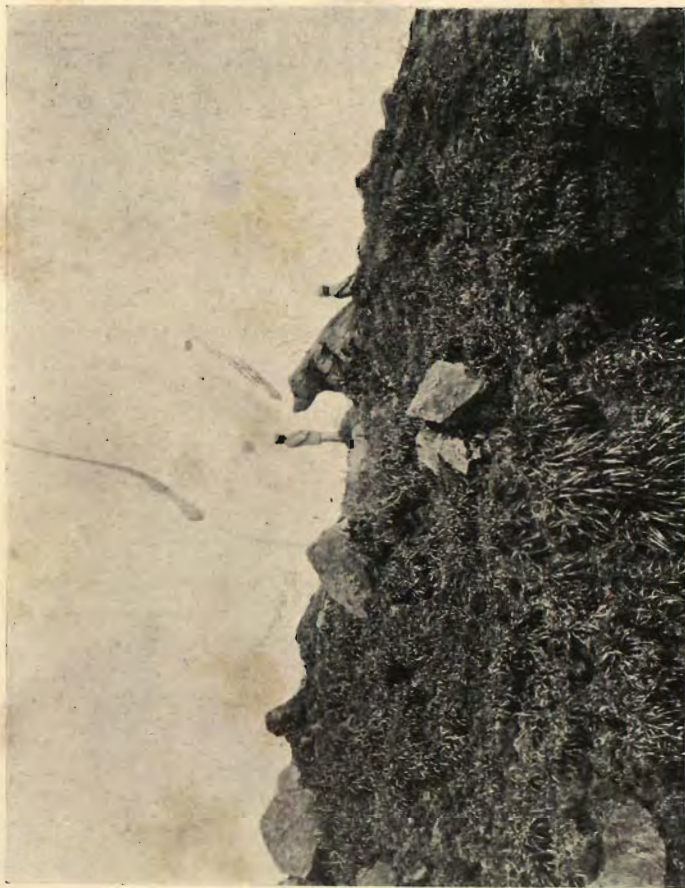
Le service de l'artillerie, qui relève le temps et qui fait des observations depuis plus de quinze ans à ma connaissance, n'a jamais pu me donner une indication précise.

Voici pourtant les époques qui passent pour assurer les plus longues périodes de beau temps à la Soufrière. En janvier, on rencontre quelquefois plusieurs jours sans nuages ; en mars, on est assuré de tomber sur une série de beaux temps ; en avril, même quasi-certitude : le tout est d'avoir du nez et de tomber juste ! En septembre, se produit généralement la même éventualité ; et, bien que plus rarement, on trouve quelques jours favorables en décembre.

Les périodes de beau fixe sont courtes en janvier et en décembre : elles ne dépassent guère une durée de quatre jours ; celles de mars et de septembre, qui

LA GUADELOUPE PITTORESQUE.

PLANCHE VII.



LA SOUFRÈRE. LA GRENOUILLE.



LA SOUFRIÈRE. GRANDE FAILLE DU NORD.

offrent un ciel plus constamment pur, se prolongent davantage : elles peuvent durer de huit à quinze jours. Parfois même, pendant ces deux mois, mais, exceptionnellement et à la faveur d'une extrême sécheresse semblable à celle qui s'est produite l'année dernière et cette année, la montagne reste découverte une trentaine de jours.

Pendant les mois autres que ceux que j'ai énumérés plus haut, il y a bien parfois des temps d'une pureté remarquable dans les hauteurs de la Soufrière, mais cet état favorable de l'atmosphère ne s'annonce pas et dure peu.

Je ne suis pas plus savant que le service météorologique dont je parlais tout à l'heure, et j'aurais peut-être mieux fait de me montrer aussi réservé que lui dans mes pronostics. Prenez donc pour ce qu'il vaut et, si vous le voulez, à titre de simple curiosité, le relevé que j'ai fait, l'année dernière, des jours pendant lesquels la Soufrière s'est, à tour de rôle, montrée ou dérobée à nos regards : elle a été, pendant 27 jours, nettement découverte au cours de la journée ; pendant 103 jours, découverte par intervalles ; pendant 235 jours, couverte¹.

C'est le cas de dire, comme dans la chanson : « Que les beaux jours sont courts », à la Soufrière, et même qu'ils sont rares !

Tâchez de profiter des beaux jours et laissez les enragés risquer l'ascension sans trop s'inquiéter du temps, sûrs de trouver toujours, quand même, plaisir et profit à la Soufrière.

1. Voici le même renseignement pour l'année 1899 : nettement découverte pendant 35 jours ; découverte par intervalles pendant 134 jours ; complètement couverte pendant 196 jours.

L'ÉCHELLE

L'Échelle est moins célèbre que la *Soufrière*.

C'est pourtant un volcan d'un rare intérêt et qui a dû, au temps de sa jeunesse, faire parler de lui. Il présente encore tous les signes de son ancienne puissance.

Situé dans le voisinage immédiat et au sud de la *Soufrière*, il communique avec elle par un col où prend naissance la *Matylis*, affluent du *Galion*. Moins élevé que le volcan principal de l'île, cette montagne ne compte que 1.367 mètres d'altitude. Son cône affectait la forme d'un pain de sucre de 250 mètres de hauteur et d'une régularité parfaite. Son sommet était, comme celui de la citerne, creusé en entonnoir, évasement dont la partie située à l'Ouest s'est effondrée, en une époque très reculée, pour former une pittoresque vallée, aux pentes extrêmement roides et où se trouvent les sources de la *Ty*, autre affluent du *Galion*. *L'Échelle* se divise donc, du côté de l'Ouest, en deux parties distinctes, dont l'une, celle du Nord, a pris le nom du *morne Mitan*.

Partout ailleurs, le volcan se présente sous les traits d'un ancêtre bien conservé, et il a gardé une grande pureté de lignes en dépit des siècles qui pèsent sur sa tête. Sa forme générale est celle d'un pain de sucre

très élançé. Ses flancs sont abrupts, d'un accès difficile, et, surtout dans l'Est, profondément ravinés par les eaux pluviales.

Il ne faut pas aborder ce volcan sans quelques précautions, et il convient d'en avoir, au préalable, étudié le caractère. Or, l'Échelle est fertile en surprises et en trahisons. A cause de la rapidité de ses pentes, les éboulements y sont à craindre et le souvenir de cataclysmes anciens doit rendre le touriste circonspect, car de nouvelles désagrégations de rochers sont encore possibles. Déjà, fort anciennement d'ailleurs, toute une partie du flanc de l'Échelle qui regarde la Capesterre s'est effondrée sur la rive droite du Grand Carbet et, tout récemment au contraire, au milieu de ces antiques ruines, un nouvel éboulement formidable vient de se produire. Dans la nuit du 16 au 17 octobre 1897, toute une portion de la montagne, sur une longueur de plus de deux kilomètres, s'est détachée pour glisser jusque dans le lit du Carbet. A la suite de cette invasion de roches, le cours de la rivière a été suspendu pendant quelques heures et, plusieurs jours durant, elle a roulé des eaux jaunâtres. La catastrophe fut une des plus effrayantes qui se soit depuis longtemps présentée dans nos montagnes, et l'on aperçoit distinctement de la Capesterre la large plaie béante au flanc du volcan.

Dans mon récit de 1893, qu'on lira plus loin, j'ai parlé d'un autre éboulement de l'Échelle dont j'ai relevé la trace en allant aux sources du Carbet. Ce phénomène ne remontait qu'à 1889. Si je n'ai pas insisté, jusqu'à ce jour, sur la fréquence des éboulements dans cette région, c'est que je craignais d'inquiéter ma famille et de ne plus pouvoir librement retourner dans les bois. J'avoue encore, puisque je suis en train de faire ma confession, que, pendant la période assez longue de recherches que j'ai faites à la

découverte des sources du Carbet, j'entendis un soir, vers trois heures, un roulement sourd, assez semblable à celui du tonnerre dans le lointain. Subitement, le bruit s'accrut, se rapprocha, et, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, devint formidable. Il me sembla que j'étais au centre d'un violent déplacement d'air. Le sol trembla sous mes pieds. Frappé de stupeur par ce phénomène imprévu, j'attendis sans bouger. Bientôt un brouillard m'enveloppa. Les yeux grands ouverts dans l'attente de quelque spectacle terrifiant, la respiration haletante, je vécus ainsi quelques secondes qui me parurent aussi longues qu'une heure. Enfin l'écho me renvoya un bruit auquel je devinai la vérité : un éboulement venait de se produire, et l'avalanche de matières rocheuses s'effondrait dans la vallée. J'avais eu le bonheur de me trouver assez loin de son passage, de n'en subir que les effets accessoires, et j'avoue que je ne m'attardai pas ce jour-là à rechercher le point de départ et le point de chute, trop heureux de n'avoir pas participé à cette nouvelle glissade. Qu'on juge par là de la violence et du caractère véritablement effrayant de ces éboulements, puisque celui dont je viens de parler qui m'avait ainsi comme médusé à distance, ne saurait passer pour l'un des plus importants. Je n'ai pu, en effet, de la Capesterre, apercevoir sur les flancs de la montagne les traces de son passage.

Ces quelques exemples et ce souvenir personnel me donnent le droit de dire aux touristes : méfiez-vous de l'Échelle ! C'est un volcan moins patient que la Soufrière, et il n'aime pas beaucoup que l'homme vienne troubler sa solitude.

Depuis très longtemps, l'Échelle possédait des fumerolles qui n'émettaient que de faibles jets de vapeur. On en remarquait plusieurs dans la vallée de la Ty

et une sur le sommet du morne Mitan, qui s'aperçoit parfois de la Basse-Terre. En 1892, j'ai relevé deux autres fumerolles sur le flanc Nord, non loin de l'éboulement de 1889. Je parle de ces dernières dans mon récit de la découverte des sources du Carbet, et je disais, à cette époque, qu'elles indiquaient sans doute une communication entre le système volcanique de la Soufrière et celui de l'Échelle.

J'ai eu, depuis, la preuve de cette hypothèse.

Au commencement de l'année dernière, sous la forte poussée volcanique dont j'ai rappelé le souvenir dans le précédent chapitre, poussée qui augmenta tellement le débit des fumerolles de la Soufrière qu'on put, pour la première fois, apercevoir de la Basse-Terre le cratère du Sud fumant, les deux fumerolles du flanc Nord de l'Échelle se transformèrent en de véritables cratères, visibles non seulement du versant de la Basse-Terre, mais encore du versant opposé et même de la Pointe-à-Pitre.

Ce fut un événement considérable qui émut la population. On crut à la formation d'un nouveau volcan ; on prédit de nouveaux tremblements de terre ; c'était évidemment exagéré.

Je suis persuadé cependant qu'un travail volcanique s'accomplit dans cette région. La forte recrudescence d'activité qui s'est manifestée l'année dernière a fait surtout sentir ses effets de ce côté de l'Échelle, et là où je n'avais vu, en 1892, que des fumerolles de peu d'importance, on peut admirer aujourd'hui deux bouches de vapeurs bien plus considérables, l'une et l'autre, que le cratère Napoléon, et qui lancent à de grandes hauteurs des masses de vapeurs d'un volume plus considérable aussi que celles qui sortent de ce cratère.

Tout autour des bouches, distantes de 7 mètres l'une de l'autre, se remarquent une infinité de petites

fumerolles qui couvrent une superficie d'un demi-hectare environ et qui ont complètement brûlé la végétation, presque exclusivement composée, dans cet endroit, d'ananas sauvages. On éprouve, en marchant sur ces broméliacées, une chaleur qui devient bientôt insupportable aux porteurs allant nu-pieds.

En haut des bouches, s'est formée une crevasse de 10 mètres de longueur, où les vapeurs sulfureuses, luttant avec les eaux pluviales, constituent de petits geysers dont la vue est assez intéressante. La nature de cette crevasse ne me dit rien qui vaille. Elle pourrait bien, sous l'action des pluies, s'élargir encore et provoquer, avant longtemps, un éboulement comme ceux dont la montagne de l'Échelle paraît vouloir devenir coutumière.

Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que ce regain d'activité du volcan présente aucun caractère inquiétant pour les habitants de l'île ; ce sera sans doute une période de vigueur passagère, et le volcan rentrera bientôt dans son sommeil. Je crois même pouvoir annoncer qu'un apaisement s'est produit déjà, et j'ai constaté, lors de ma dernière visite à l'Échelle, que les vapeurs de ses fumerolles diminuent d'intensité.

Il y a donc loin de la situation actuelle à la formation d'un nouveau volcan... Je ne veux pas dire que je le regrette, mais le spectacle eût été intéressant tout de même.

Février 1899.

LES RIVIÈRES DE LA GUADELOUPE

RIVIÈRES DU SUD

LE GALION

A tout Seigneur, tout honneur !

Le Galion termine son cours près du chef-lieu de l'île. A ce titre, il mérite de fixer tout d'abord l'attention et d'être cité en tête des rivières du sud de la Guadeloupe. A cause aussi de ce voisinage, j'ai pu pousser l'exploration du Galion plus loin que pour les autres cours d'eau et en faire l'objet d'un plus complet examen.

Peut-on donner au Galion le nom de rivière ? Ce serait peut-être ambitieux, car il présente plutôt les caractères d'un torrent : lit irrégulier et encombré de rochers, impétuosité et débit considérable pendant la saison des pluies, très faible quantité d'eau pendant la période de sécheresse.

Tel est d'ailleurs le caractère de presque toutes les rivières de la Guadeloupe, auxquelles s'applique bien plus justement l'appellation de « torrent ».

Les sources du Galion sont aujourd'hui connues de tout le monde, grâce au chemin construit en 1885

pour donner accès à la Soufrière. Ces sources sont à 170 pas du sentier qui conduit au cône du volcan, et il est de tradition que la visite de la Soufrière entraîne la visite des sources.

Celles-ci méritent d'ailleurs un temps d'arrêt. Elles sont curieuses et par leur situation et par elles-mêmes.

Elles sortent toutes du pied du cône de la Soufrière, dans le Sud, à 1.115 mètres d'altitude. Elles prennent naissance au bas d'une pente boisée et apparaissent à la lumière du jour au milieu d'un véritable chaos de rochers, qui donnent au site un aspect sauvage. Aussitôt que les eaux se sont répandues à la surface, elles modifient la nature du sol et de la végétation environnante. Les colorations vertes des pentes qui surmontent l'éboulement de rochers font place à des teintes jaunâtres. Sables, roches, herbes et plantes semblent comme imprégnés des vapeurs sulfureuses qui se dégagent des eaux et sous l'influence desquelles les riches et vivantes couleurs de la végétation tropicale se sont, pour ainsi dire, fanées. Les siguines elles-mêmes, ces admirables plantes dont les larges feuilles brillent, dans l'humidité froide des rivières de la Guadeloupe, d'un vert si intense et s'épanouissent avec une si extraordinaire puissance, paraissent comme frappées d'anémie quand elles poussent trop près des sources du Galion. Leur éclat s'est éteint et, de leurs racines brûlées par la tiédeur des eaux sulfureuses, ne monte plus la sève vivifiante ; ce ne sont plus les beaux arbustes vernissés qui caractérisent la végétation des fonds pleins d'ombre de nos rivières ; ce sont des plantes qui souffrent et qui s'étiolent dans des conditions anormales d'existence. Belles encore, pourtant, avec leurs larges feuilles jaunissantes et cette physionomie un peu étrange que leur prête la coloration inusitée de leur feuillage !

Entre les hauts rochers arides et brûlés, nuancés eux-mêmes, comme tout l'ensemble du paysage, par les vapeurs sulfureuses, l'eau du Galion sort de ses sources en filets d'un jaune clair.

Dans ma notice de 1893 sur le Grand Carbet, reproduite plus loin, j'ai parlé de la température des sources du Galion ; il convient aujourd'hui de placer ici le tableau des observations que j'ai faites sur cette température¹ :

La température de chaque source, comme on le voit, varie beaucoup : pour la 1^{re} source, par exemple, le thermomètre donnait, en 1889, 43° ; il en accusait 67 en 1890. La 12^e observation, faite tout récemment dans le but de comparer les températures actuelles avec celles des années précédentes et ajoutée au dernier moment à ce tableau pour donner un travail complet, montre qu'une modification profonde s'est opérée dans les sources du Galion. Les premières sources ont légèrement diminué de chaleur ; par contre, les dernières ont augmenté considérablement, au point de présenter une différence de 29° avec les températures relevées en 1893. C'est un véritable bouleversement dans les sources qu'il était intéressant de constater.

Sainte-Claire Deville qui a enregistré beaucoup d'observations dans ses courses à travers nos montagnes, releva, le 15 octobre 1841, cinq sources du Galion avec les températures suivantes : 30°, 37°, 38°, 37°, 30°. Ainsi qu'on le voit, d'après le tableau que j'ai fait, la température des sources a sensiblement augmenté depuis cette époque. Le nombre des sources s'est également accru. Sainte-Claire Deville

1. Malgré son ancienneté, j'ai pensé qu'il serait utile de reproduire dans cette édition le tableau ci-après, à cause de l'intérêt qu'il pourra présenter pour ceux qui voudront se livrer à une étude comparative des sources du Galion

leur a donné une largeur de 120 mètres : je n'en ai trouvé que 80.

En compagnie de deux amis, M. Ducoux, pharmacien des troupes coloniales, et M. Gaston Perret, tous deux excursionnistes déterminés, j'ai descendu le Gallion, depuis ses sources jusqu'au « pont des Marsouins » et j'ai relevé avec exactitude l'importance respective et la direction de ces sources.

Dans leur ensemble, elles forment trois cours d'eau très encaissés qui creusent leur lit entre de hautes falaises. La branche la plus méridionale se termine par une *coulisse* très longue et très raide, qui ne permet pas l'accès de sa dernière partie ; aussi, est-ce de loin, du sommet de la falaise qui la surplombe, que nous avons dû nous contenter de l'admirer, M. Guy de la Motte et moi... Qu'il me soit permis d'adresser, en passant, un affectueux souvenir à M. de la Motte, enseigne de vaisseau, qui a bien voulu quitter parfois le bord du bâtiment amiral *Dubourdieu*, pour m'accompagner dans mes explorations, et qui s'est montré aussi hardi excursionniste que fervent admirateur de nos grands bois de la Guadeloupe. Cet officier a beaucoup voyagé, et voyagé en homme passionné pour les spectacles de la nature ; eh bien ! c'était plaisir de voir avec quel enthousiasme, quelle fraîcheur d'impressions, quelle préférence marquée, il contemplant nos cascades, nos forêts et nos montagnes ! Pour ma part, j'étais ravi de me trouver ainsi confirmé dans l'opinion que peu de pays offrent aux yeux tant de merveilles naturelles que notre île, tant de riches spectacles étalés sur un plus petit espace. La Guadeloupe n'est pas grande, et c'est pourquoi les touristes de profession, les *globe trotters*, la dédaignent peut-être ; et, pourtant, c'est bien là de la *grande nature*. Tous ceux qui se donnent la peine de pénétrer dans l'intérieur du massif montagneux se

déclarent captivés par la beauté des sites, et M. de la Motte n'est pas le seul marin, le seul voyageur dont j'ai pu surprendre ici les signes d'une admiration d'autant plus sincère qu'un peu de scepticisme, bientôt vaincu, avait d'abord accueilli les promesses d'un spectacle aussi imprévu que charmeur... J'ai gardé de nos courses à travers les bois, en compagnie de M. de la Motte, un très cher souvenir qu'il me pardonnera d'avoir aussi cherché à fixer en donnant son nom à la gigantesque *coulisse* du Galion, que nous sommes, je crois, les premiers à avoir aperçue en 1898. Puissent les hasards de la navigation ramener bientôt sur les côtes de la Guadeloupe l'homme d'une si rare distinction et l'audacieux compagnon sous les traits duquel m'est trop peu de temps apparu l'enseigne du *Dubourdieu* !...

Les trois branches formées par les sources du Galion se réunissent un peu au-dessus d'une petite cascade de cinq mètres de hauteur et que nous avons appelée *Pomme d'arrosoir*, à cause de sa forme particulière. Une centaine de pas plus loin, le Galion, désormais constitué, reçoit son premier affluent.

Cet affluent, ordinairement, mais à tort, selon moi, confondu avec les sources du Galion, sort du col de l'Échelle. Formé par deux sources, l'une chaude et très sulfureuse, l'autre froide et moins chargée de soufre, il reçoit lui-même les eaux pluviales des deux flancs de la Soufrière et du morne Mitan de l'Échelle. C'est, pendant la saison des pluies, un terrible torrent.

En 1889, j'ai remonté seul cet affluent dont j'ai décrit les obstacles dangereux dans mon récit de la découverte des sources du Carbet. Depuis, il me fallut franchir ces obstacles au moyen d'une corde ; mais j'ai pu les éviter en traçant, l'année dernière, sur la falaise qui surplombe la rive gauche de la ravine,

un sentier grâce auquel le passage est devenu relativement facile¹.

A une distance de trois cents pas environ, avant de se perdre dans le Galion, cet affluent précipite ses eaux en une cascade que M. Lizé, chef du service de l'artillerie au Camp-Jacob, a appelée *Matylis*, de deux noms qui lui sont chers et que je propose de donner aussi à l'affluent lui-même.

La cascade est moins remarquable par le volume de ses eaux, peu considérable en temps ordinaire, que par la beauté de ses parois rocheuses, d'un rouge intense, striées dans le sens de la largeur, recouvertes seulement d'une terre d'un jaune clair dont les couches parallèles tranchent par leurs nuances sur la coloration uniformément rougeâtre de la roche vive ; terre extrêmement friable et qui se désagrège à chaque instant, au moindre contact extérieur.

Le reste du passage forme un cadre superbe à cette cascade.

Une végétation intense revêt les pentes abruptes des deux falaises, au milieu d'un fouillis inextricable de lianes et de fougères ; et, sur les grands rochers écroulés au pied de la chute d'eau, on jouit de la délicieuse fraîcheur entretenue dans l'atmosphère par l'impalpable poussière d'eau de la cascade ; tandis que, tamisée par les feuillages, la lumière du ciel parvient adoucie jusqu'au fond de la gorge plongée comme en une sorte de pénombre verte.

Nous avons, MM. de la Motte, Ducoux et moi, très exactement mesuré, à la ficelle, la cascade de la *Matylis*. Elle a quarante-quatre mètres. C'est une des rares chutes d'eau de cette espèce, à la Guadeloupe, dont le touriste puisse approcher jusqu'au bord sans

1. Il y a même mieux que ce passage aujourd'hui. Les marches *Colardeau* permettent de se rendre aisément des sources du Galion aux fumerolles de l'Échelle en remontant la rive droite de la *Matylis*.

courir de danger, à la condition toutefois de n'être pas sujet au vertige.

Du sommet de la Matylis, le spectacle est saisissant. Tandis qu'à ses pieds, dans les profondeurs, l'observateur peut suivre de l'œil le cours du Galion fuyant à travers les rochers, dans une gorge encaissée, sous de véritables voûtes de verdure, il aperçoit dans le lointain tout le massif de la Graine-Verte qui domine la vallée de Gourbeyre ; puis, au delà de cette masse, la chaîne couverte de sombres forêts du Vieux-Fort, et, enfin, sur le cercle de l'horizon, la mer bleuisante... Mais pourquoi chercher à décrire avec des mots les paysages plus charmés les uns que les autres ? Mieux vaut aller là-bas, admirer et rêver !

Presque partout revêtue de formes splendides, la nature n'est, nulle part, semblable à elle-même, dans notre île, pour quiconque la sait contempler. Mais qui saura la chanter à la hauteur de ses mérites ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu jusqu'à nous, Loti, vous qui avez promené en tant de lieux votre tristesse dont le secret n'est peut-être que la mélancolie d'un cœur amoureux de la beauté du monde et inconsciemment désespéré de ne la pouvoir embrasser et contenir tout entière ?

Quittons la cascade de la Matylis et continuons à descendre le cours de la ravine : nous avons encore bien du chemin à parcourir ; nous ne pouvons gagner la partie inférieure de la cascade qu'en prenant la rive droite de l'affluent et en nous laissant glisser, au moyen d'une corde, à travers les entrelacements formés par les fougères-lianes, appelées vulgairement « calumets ». Ces lianes sont l'obstacle le plus difficile que puissent rencontrer les touristes à la Guadeloupe. Malheur à qui le trouve sur sa route ! Le calumet pousse en masses si touffues qu'il forme de véri-



LA SOUFRIÈRE. CRATÈRE NAPOLÉON.

LA GUADELOUPE PITTORESQUE.

PLANCHE X.



LES FUMEROLES DE L'ÉCHELLE.

tables matelassures dans lesquelles le sabre d'abatis s'enfonce sans parvenir à mordre.

Presque aussitôt après sa chute, la Matylis entre dans une gorge encaissée où elle n'apparaît plus qu'à l'état de mince filet d'eau. Cette gorge est des plus pittoresques, et elle donne bien l'idée de la fuite de quelque nymphe des eaux à travers les profondeurs vertes des bois. Tantôt, la rivière apparaît toute blanche d'écume, au sortir de quelque trou béant ; elle se joue un moment dans un rayon de soleil, elle étincelle ; tantôt, elle disparaît : elle a comme fondu dans l'épaisseur des végétations ; tantôt, elle s'enfonce dans le sol par je ne sais quelle fissure souterraine, là où un énorme rocher, en barrant tout le thalweg, lui a fermé la route ; tantôt, elle semble surgir à nouveau de quelque secrète retraite. C'est le caprice même, avec la séduction d'une coquette qui se livre et se dérobe tour à tour.

Pour aller rendre visite à la Matylis, je ne vous conseille pas de prendre par les sources du Galion. Le chemin est trop long et trop pénible. Vous ferez mieux, en prenant les Bains-Jaunes pour point de départ, de gagner d'abord le Belvédère. Là, vous trouverez sur la gauche un sentier que nous avons ouvert et qui vous conduira à la cascade en une demi-heure. Vous arriverez au Galion une centaine de pas en aval de son confluent avec la Matylis.

A partir de ce point, la descente du lit du Galion devient assez facile, bien qu'il reste toujours profondément encaissé. Seuls, trois obstacles se présentent, dont le dernier nécessite l'emploi de la corde, et quarante minutes suffisent pour parvenir à la « grande cascade du Galion ». C'est certainement la plus belle qui existe dans cette rivière.

Elle est formée de plusieurs étages, qui ne s'aperçoivent pas de prime abord, mais dont j'ai pu consta-

ter l'existence en me faisant descendre, solidement attaché à une corde, jusque dans le bassin qui s'étend au pied du premier étage. Ce jour-là, je me suis livré à un exercice que je recommande aux gens avides d'émotions. Se sentir balancé au bout d'une corde, dans le brouillard d'eau et d'écume d'une cascade dont on ne peut apercevoir le pied ; se dire que la moindre faute de ceux qui, là-haut, filent votre corps comme le poids d'une sonde, va peut-être précipiter dans l'abîme ; redouter, à chaque frottement, une cassure de la corde, avoir la tête lourde d'un commencement de vertige, les oreilles pleines d'étranges bruissements ; sentir enfin toute la longueur du temps multipliée au centuple, dans une minute brève, par la rapidité et l'intensité des sensations nouvelles : voilà la petite fête intime que je me suis donnée et qui sort de la banalité des divertissements ordinaires. Pourtant, je dois avouer que si j'ai éprouvé un frisson tout physique, je n'ai pas la prétention de me poser en héros ni de marcher sur les brisées du Grand Tartarin. Je ne suis plus un novice en matière d'excursion. Je ne m'embarque jamais sans biscuit et je ne confie ma guenille qu'à des cordes dont la solidité a été éprouvée. Ajoutez, dans la circonstance, la vigueur des biceps de mon ami Ducoux et du jeune Keiffer qui me « filaient », et vous comprendrez que je n'avais aucune idée de suicide... Je me fis tranquillement remonter au sommet, après avoir constaté l'existence d'un second étage au-dessous duquel la longueur de ma corde ne me permettait pas de descendre et après lequel il n'y avait plus que l'abîme.

La grande cascade se déverse entre deux falaises absolument à pic. Pour parvenir au pied de la chute d'eau, il faut prendre la rive droite, un peu en arrière de la cascade, là où la pente est à peu près praticable,

en s'accrochant aux mangles. On se hisse ainsi jusqu'à une crête assez large pour former un beau plateau. Il faut alors s'éloigner un peu du Galion et n'en suivre à nouveau la rive qu'à cinq cents pas plus loin. Lorsqu'on retombe dans le lit du torrent, on aperçoit dans le lointain la masse écumante de la cascade. Le coup d'œil est magique.

C'est d'abord le sommet de la chute d'eau qui apparaît dans les hauteurs, à travers un rideau de verdure, puis, ce rideau de plantes et de feuillage, de lianes, de mangles et de fougères, s'épaissit à tel point qu'il dissimule un moment le large ruban argenté de la cascade... Imaginez quelque chevelure immense de géant dont vous verriez se dérouler les premières ondulations et qui se déroberait tout à coup aux regards, enserrée par l'étreinte de deux mains fermées... Mais voici qu'elle sort à nouveau de sa prison et déroule encore ses anneaux... Voici le flot de la cascade qui s'échappe de la voûte verdoyante et qui étincelle sous le soleil, pour se perdre encore une fois parmi les végétations luxuriantes avant de couler définitivement au grand jour et d'aller se perdre, s'apaiser et s'étendre dans le bassin qui le reçoit comme en une vasque immense, creusée dans un évasement des deux rives du torrent... Que ceux qui doutent de la beauté et de la puissance des eaux de nos montagnes de la Guadeloupe aillent contempler ce spectacle !

Si l'on contourne le bassin de la cascade en remontant vers la gauche, on arrive au confluent du Galion et de l'un de ses petits tributaires dont je revendique la découverte et que j'ai nommé « la Ty ». J'en reparlerai tout à l'heure. C'est de ce point qu'on aperçoit le mieux l'ensemble de la chute majestueuse dont je viens d'esquisser le tableau, avec sa grande cascade, sa longue coulisse et son large bas-

sin. Je signale spécialement à l'admiration des touristes la coulisse qui s'allonge sur un espace de plus de 100 mètres et dans laquelle roulent toutes les eaux du Galion.

C'est du confluent de la Ty que l'œil embrasse le mieux aussi la hauteur de la grande cascade s'écroulant d'étage en étage avant de déverser dans le bassin la masse imposante de ses eaux qui s'échappent enfin par la coulisse.

J'ai compté six étages et évalué à 40 mètres au moins la hauteur d'où se précipite la grande cascade.

Là-haut, à l'endroit où elle commence sa course à l'abîme, la montagne apparaît comme coupée à pic, et l'on dirait que c'est d'une fissure que s'élance le Galion, entre deux falaises dont les crêtes semblent se rapprocher, se toucher presque par un effet de la perspective, et qui mesurent, l'une et l'autre, 100 mètres au moins d'élévation. Celle de gauche est revêtue d'une épaisse forêt et cache son ossature de rochers sous la richesse de la plus folle végétation tropicale ; celle de droite se dresse, plus abrupte, plus aride aussi, dénudée même par larges places où ne laissent percer entre les fentes de ses murailles que les plantes parasites, vivaces fougères, siguines aux prenantes racines qui poussent et se nourrissent par on ne sait quel miracle de nature dans l'interstice des rochers.

Voilà en quel lieu et dans quel cadre splendide j'ai l'habitude de m'arrêter pour déjeuner quand j'entreprends la grande excursion du Galion. L'eau, sulfureuse au-dessus de la cascade, s'est oxygénée dans sa chute et elle est devenue potable.

Mais si la cascade est le seul but du voyage, il existe un chemin plus direct que celui que je viens de décrire. C'est le sentier que nous avons tracé à

partir de l'ancien champ de tir, aux Bains-Jaunes. Quiconque possède un peu la pratique des bois, pourrait aujourd'hui se rendre assez facilement par ce sentier à la grande cascade, s'il parvient toutefois à franchir sans encombre un bouquet de mangliers qui embarrassera son chemin et qui s'étend sur un fond vaseux où la marche devient difficile. Cet obstacle vaincu, un peu d'attention suffit à trouver la direction : j'ai, en effet, marqué la route à suivre au moyen d'encoches faites au coutelas sur les arbres. J'en use ainsi chaque fois que j'ouvre une piste nouvelle, aussi bien pour la retrouver moi-même, à l'occasion, que pour permettre à d'autres de s'orienter plus aisément à travers les bois.

La trace dont je parle maintenant a été admirablement suivie par MM. de la Motte et Ducoux, et un touriste habile peut à présent se rendre, en deux heures et demie, du Camp-Jacob à la Grande Cascade. Il rencontrera sur sa route et devra traverser, à partir du champ de tir, six petites ravines, à la dernière desquelles j'ai donné mon nom ; on verra pourquoi tout à l'heure.

Arrachons-nous, si vous le voulez bien, au spectacle grandiose de la cascade pour descendre le lit de la rivière jusqu'au *Bassin-Bleu* d'où il nous sera facile de regagner le Camp-Jacob... Cependant, avant d'abandonner ces parages où l'on voudrait pouvoir longtemps s'oublier, allons encore admirer de loin, — car elle est trop encaissée et trop bien défendue par la grande végétation pour permettre facilement son approche, — une autre cascade.

Remontons l'affluent que j'ai appelé *la Ty*.

Nous passerons d'abord sous un énorme palétuvier de montagne qui, par un caprice de la nature, est tombé en travers du cours d'eau, mais non pour mourir. De son tronc couché sont montées d'innombra-

bles tiges et de nombreuses racines descendent vers le lit de la ravine.

Avançons encore au milieu de l'inextricable réseau de lianes et de parasites qui nous entourent et, au bout de deux cents pas environ, nous découvrirons la chute d'eau, perdue elle-même au sein de la plus épaisse végétation et comme se frayant un passage à travers un rempart de verdure... Ici, je vous dispense de me suivre, car si j'ai tenu à pousser jusqu'à la cascade de la Ty, je ne suis point parvenu au but sans les plus pénibles efforts. Faites comme M. Georges Bourjac qui m'accompagnait ce jour-là et qui, s'étant arrêté à distance, s'occupa de photographier le paysage pendant que je m'escrimais après les énormes blocs de rochers entre lesquels la Ty se fraye son cours. Après bien du travail, des glissades, des rétablissements, je me hissai enfin sur la dernière roche, celle-là même sur laquelle le torrent se précipite.

Ainsi que je l'ai dit déjà, cette cascade est profondément encaissée, et c'est au milieu d'un dédale extraordinaire de végétations luxuriantes, presque impénétrable aux rayons du soleil, qu'elle s'abîme dans une gorge où règne éternellement une atmosphère sursaturée d'humidité.

Je renonce à décrire la prodigalité de la nature tropicale en cet endroit et à énumérer les richesses végétales que l'on rencontre en descendant le long du cours d'eau. C'est l'un des sites les plus étonnants que je connaisse, par la variété, par l'imprévu des spectacles, par l'impression d'écrasement qu'éprouve l'homme aux prises avec une nature qui dépasse ses forces.

La première fois que nous descendîmes le cours du torrent jusqu'à sa cascade, M. Ducoux et moi, ce fut pour nous un long émerveillement. Mais nous

pûmes ainsi nous rendre compte, à l'aspect de cette première partie de la Ty, à la vue des obstacles qui se dressaient sous nos pas de toutes parts, pourquoi cette admirable rivière était inconnue. Pourtant elle est au moins aussi importante que la Matylis.

Elle coule dans le ravin formé par la vallée qui s'allonge entre le Morne-Mitan et l'Échelle, et dans laquelle se déversent toutes les eaux des flancs de ces deux montagnes, à l'Ouest. L'une de ses sources se rencontre sur le trajet qui conduit des sources du Galion à la Citerne.

C'est tout ce que l'on savait de la Ty, avant l'expédition que nous fîmes, M. Ducoux et moi, pour reconnaître et tenter d'en descendre le cours. Jusqu'alors, les difficultés que j'ai signalées tout à l'heure avaient arrêté les excursionnistes, et j'avoue qu'il faut payer assez cher le plaisir de pénétrer dans cette région nouvelle.

La descente dure une heure et demie. Pourtant, la distance parcourue n'est pas grande, 800 mètres à peine, et l'altitude, qui était de 1.160 mètres à la source, tombe à 945. Tout ce que la nature guadeloupéenne peut offrir de difficultés à vaincre au touriste se rencontre en effet sur ce faible parcours. Mais le paradis ne se gagne pas à ne rien faire, et c'est précisément dans un paradis terrestre que nous finissons par entrer.

Toutes les séductions se trouvent réunies sur le petit plateau où nous ont conduits nos efforts.

Voici, sur la gauche, la *ravine de la Citerne* qui, après avoir séparé cette montagne de l'Échelle, vient grossir les eaux de la Ty. Sur la droite, à 100 mètres plus loin, coule une autre ravine, également tributaire de la Ty : elle descend d'un contrefort de l'Échelle ; son eau est délicieuse de fraîcheur et de limpidité. Mon ami Ducoux, justement frappé de la

transparence de cette exquise ravine, la dénomme *Ravine Claire*.

C'est au confluent de la Ty et des deux ruisseaux qui la grossissent que je voudrais pouvoir passer la meilleure part de mes loisirs. Aucun site ne m'apparaît plus enchanteur en toute l'île, et, nulle part, je n'ai éprouvé une sensation de paix plus profonde. J'ai retrouvé là, selon l'expression du grand poète :

Tout ce que la nature a de beautés divines,
Qui flottent sur les monts, les bois et les ravines.

Aussi souvent que je l'ai pu, je suis retourné dans ce coin d'ombre, de fraîcheur, de solitude et de rêve... Solitude ! Est-ce assez dire ? Pourquoi n'y a-t-il pas un mot qui permette d'exprimer la joie de se trouver seul au sein de la nature ; seul, mais non point isolé ; seul de son espèce, mais pourtant en compagnie, entouré de milliers d'êtres silencieux et déserts, pénétré comme d'un surcroît de vie par le contact avec toutes ces existences de la terre, existences de plantes, d'arbres, d'insectes, d'eaux chantantes, de souffles aériens bruissant dans le feuillage, de rayons lumineux qui vibrent... Tout a l'air immobile au premier abord ; tout semble mort ou plongé dans une somnolence profonde... Tout vit cependant et d'une vie intense ; et c'est un charme d'une rare puissance que de sentir autour de soi s'agiter confusément l'activité universelle, que de percevoir, en prêtant l'oreille, mille voix distinctes dont l'harmonie forme la plus incomparable musique ; que de s'engourdir et comme se fondre dans le *grand tout* qui vous absorbe, vous pénètre, abolit presque votre conscience d'homme, en un bien-être, une joie de vivre que l'on voudrait durables, éternellement !... J'exprime bien mal les sensations éprouvées dans la

retraite que je me suis ménagée, au milieu de ce petit *Paradou* de la Ty ; on ne m'accusera pas du moins d'être égoïste et de me réserver à moi seul la jouissance des adorables endroits découverts au hasard de mes promenades.

Au-dessus de la ravine Claire, pénétrez avec moi dans la minuscule clairière que j'ai pratiquée au milieu des végétations ; c'est comme un pavillon de verdure ; la fenêtre est étroite, mais voyez sur quel spectacle elle est ouverte ! Là-bas, les Saintes ; une muraille blanche sur la mer bleue, muraille abrupte, pan de montagne coupé à angle droit, dont seule l'extrémité inférieure s'infléchit, s'avance sur les eaux comme l'éperon de quelque gigantesque navire : c'est la « Terre-de-Bas ».

A droite, le massif du Vieux-Fort, l'une des masses montagneuses les plus puissantes, les plus vigoureuses de toute l'île, mais l'une des plus parfaites, des plus harmonieuses, des plus douces au regard, par l'exquise symphonie des lignes, des tons, des couleurs, des nuances. C'est un paysage absolument musical, si je puis ainsi dire, et devant lequel tout le sens esthétique demeure charmé. Je n'ai vu, nulle part, pareil ensemble de force et de mollesse dans les attitudes, depuis la robuste enlevée des montagnes du Vieux-Fort dans le ciel clair, jusqu'à la descente insensible de ses dernières pentes qui vont comme mourir dans la mer.

J'ai passé bien des heures dans la retraite de la Ty. Pourquoi est-il si difficile d'y arriver et pourquoi si rude ensuite la route pour en sortir ? car, aussitôt après ce passage, la Ty devient plus que jamais capricieuse et d'accès périlleux ; ce ne sont qu'éboulements de roches, enchevêtrements de lianes, chutes d'eau ou cascades ; il faut même quitter le lit de la rivière et cheminer tant bien que mal sur le plateau,

à travers une végétation qui semble le rendez-vous de toute la flore des hauteurs.

Ça et là, les mangliers, inclinés sur le bord du ravin, tordent leurs piliers dans l'ombre d'une voûte de feuillages que le soleil n'a jamais éclairée que de pâles rayons, verts comme les feuillages mêmes. Partout, l'air est embaumé et se répand en parfums comme une cassolette : parfums des aroïdées qui fleurissent sur les hauteurs ; parfums de l'hillie qui étale sur les troncs moussus la tache blanche de sa large corolle ; parfums du symphore, ou graine bleue des montagnes, aux fleurs blanches aussi, subtilement odorantes, parfums de l'ochnacée, grand arbuste où, parmi de longues feuilles, éclate la note vive des fleurs jaunes, des fleurs d'or... Que d'autres encore, dont j'ignore les noms, plantes ou floraisons rares, qui seraient d'un prix inestimable en Europe, qui embaument l'atmosphère de senteurs innommées, qui charment les yeux par leurs formes ou leurs couleurs imprévues, et que je suis, moi leur fervent admirateur, obligé de hacher, de fouler sans pitié, pour me frayer passage !

Heureusement, ce massacre ne dure pas toujours ! Après une heure de marche sur le talus, on peut enfin redescendre dans le lit de la Ty, creusé comme une fissure au flanc de la montagne, si profondément encaissé, si couvert de végétations, que le jour y pénètre à peine et que l'eau coule assombrie, presque noire, moirée de teintes crépusculaires.

Nous voici arrivés au-dessus de la cascade ; mais nous n'y jouirons pas d'un spectacle égal en beauté à celui que nous avait offert la chute de la Matylis. Partout les bois sont trop touffus ; ils laissent deviner plutôt qu'apercevoir, et, malgré leur propre beauté, leur aspect ne saurait empêcher qu'on regrette le panorama qui se déroule là-bas, sous les ramures, et

qui s'étalerait sous les regards, d'une altitude de 840 mètres.

La cascade tombe entre des parois rocheuses si abruptes qu'il faut absolument renoncer à descendre, soit sur la droite, soit sur la gauche. Le seul passage possible se trouve sur la rive gauche de la Ty, presque à l'endroit où je suis descendu et que j'ai indiqué déjà ; on parvient ainsi sur le plateau d'en face, qui donne lui-même un accès facile au Galion, précisément à son confluent avec la Ty.

Pendant une demi-heure environ, la descente de la rivière reste facile, et l'on parvient à un affluent de droite qui forme une cascade, infranchissable sans le secours de la corde que l'on doit même filer sur un espace de plus de 20 mètres. On trouve ensuite, pour rendre la descente plus aisée, un tronc d'arbre que quelque énorme débordement a dû apporter là et sur lequel on glisse à califourchon.

L'ensemble de l'obstacle présenté par la cascade ne laisse pas que d'offrir d'assez sérieuses difficultés.

En un autre passage de ce récit, j'ai dit que mon nom avait été donné à la ravine dans laquelle on rencontre la cascade dont je parle ici.

J'avais conduit quelques-uns de mes amis en cet endroit sauvage, et j'essayai, sous leurs yeux, de franchir la cascade, mais je n'avais point de corde. Après quelques mètres heureusement descendus, je sentis tout à coup que je perdais pied et que je glissais dans l'abîme. Une touffe d'herbe, instinctivement saisie et qui se trouva assez résistante, m'arrêta dans ma chute. Sans ce secours providentiel, j'étais mort ou je n'arrivais au fond que fort endommagé.

Immédiatement, inspirés par cet incident qui aurait pu tourner au tragique, mes amis baptisèrent cette cascade du nom de « Saut Le Boucher », faisant

spirituellement allusion à celui dont j'avais failli leur donner le spectacle ou, si l'on préfère, à ma sotte imprudence !

A partir de cette cascade, et pendant un quart d'heure de marche environ, le Galion ne cesse pas de couler entre deux énormes falaises ; puis, son lit s'élargit en un joli bassin dont la profondeur oblige à faire un détour sur la rive gauche. Mieux vaut d'ailleurs ne pas s'attarder sur cette rive marécageuse où l'on risque de s'embourber et reprendre, le plus tôt possible, le lit de la rivière. Dès qu'on a pu y rentrer et au bout d'une centaine de pas, on rencontre, sur la droite, un petit affluent : c'est le ravin qui recueille toutes les eaux du bouquet de mangles situé au pied du morne du champ de tir ; ces eaux, d'origine marécageuse, sont déjà devenues belles en cet endroit, ayant eu le temps de se purifier sur un parcours d'un kilomètre environ.

J'ai donné à cette ravine le nom de « Ravine Ducoux », heureux de pouvoir faire cette politesse à l'excellent ami qui a été aussi l'un de mes plus fidèles compagnons de voyages.

Quelques mètres au-dessous de la ravine Ducoux finissent les grandes falaises. Le Galion s'est donné de l'air ; il coule plus à l'aise ; graduellement, ses rives s'abaissent ; il entre dans la région des grands bois fréquentés par les chasseurs. L'aspect de la nature change à son tour ; ce n'est déjà plus celui des hauteurs. Mais lequel faut-il le plus admirer ? Pour s'être modifiée, la physionomie de la rivière en devient-elle moins séduisante ? Là-haut, le Galion était un torrent, serpentant à travers les hautes végétations ou bondissant sur les roches, au fond d'une gorge formée par les grandes falaises aux murailles presque toujours perpendiculaires ; gorge boisée, pleine d'ombre et de mystère, d'une beauté sévère, d'un charme

triste ; plus bas maintenant, la rivière coule à travers la grande forêt, mélancolique elle aussi, mais avec un caractère nouveau de sincérité et de douceur ; maintenant, en longeant ses bords, nous respirons plus à l'aise ; la voûte de verdure qui se referme parfois au-dessus de nos têtes est plus haute, moins écrasante : l'air y circule ; les jeux de la lumière deviennent plus vifs et plus variés à travers les feuillages ; des pans de ciel apparaissent plus larges ; nous sortons peu à peu des régions de l'ombre verte, de l'atmosphère chaudement humide ; c'est la haute forêt qui succède aux fouillis de végétations entassées dans les gorges et dans les ravines.

Bientôt, nous coupons le passage des chasseurs qui, de Saint-Claude, vont, par les hauteurs, à la recherche des ramiers qu'abritent les bois de la Grand'Anse. En effet, une faible distance sépare en cet endroit les deux rivières, cinq cents pas à peine. On pourrait, sans grands travaux et sans grandes difficultés, détourner le cours de la Grand'Anse et le jeter dans le Galion : mélange qui n'aurait pas de bien évidente utilité, je le reconnais, mais qui pourrait tenter la fantaisie de quelque Américain à la recherche de distractions neuves.

Le Galion dessine, dans cette région, deux coudes assez prononcés.

Nous admirons, au passage, un arbre immense, tombé en travers du lit de la rivière et jeté, d'un bord à l'autre, comme un pont ; puis, quelques mètres plus bas, nous arrivons à « la Parabole ». Les eaux du Galion s'amassent d'abord et coulent à pleins bords dans une petite coulisse dont l'extrémité inférieure s'évase en forme de bassin ; ce bassin, fort beau, est assez profond pour que ses eaux prennent une coloration franchement bleue ; c'est de là que sort le Galion pour se précipiter bientôt, d'une hau-

teur de 12 mètres, en une seule masse, d'un seul jet, par une sorte de rigole creusée dans le roc ; en tombant, le torrent forme une magnifique parabole dont le coup d'œil ne le cède en rien aux spectacles offerts par les cataractes que j'ai précédemment décrites.

Et pourtant, — fait presque incroyable, — *la Parabole* est, pour ainsi dire, inconnue. Elle ne se trouve pas sur un passage et les chasseurs, très routiniers à la Guadeloupe, ne se dérangent pas volontiers des sentiers dont ils ont pris l'habitude. Or, celui qu'ils suivent à l'ordinaire est tracé à trois cents pas au-dessus de la cascade. Et voilà pourquoi tous les chasseurs que j'ai interrogés au sujet de la Parabole m'ont déclaré ne la point connaître.

Nous sommes encore, en cet endroit, à une altitude de 670 mètres. Jusque là et depuis sa source, le Galion a couru très régulièrement du Nord au Sud ; tout à coup, il va changer de direction et s'orienter vers le Sud-Ouest, d'une façon à peu près constante jusqu'à son embouchure.

A partir du point où la direction se modifie et après une marche de vingt minutes, nous arrivons à un site très curieux que nous avons appelé *le couloir*.

Dans un sol très friable, le Galion s'est creusé un lit profondément encaissé et, sur un espace de cent quarante-cinq pas exactement mesurés, il file dans un couloir très étroit, aux parois droites et lisses, nettement polies par les eaux. L'encaissement, la végétation épaisse qui tapisse les falaises abruptes, tout contribue à entretenir dans ce couloir une demi-obscurité qui ajoute encore au caractère un peu sinistre du paysage.

Depuis quelque temps, un bloc énorme de rocher s'est détaché de la falaise de droite et a presque obstrué le cours de la rivière ; sur la paroi de la falaise ap-

paraît le large trou laissé par la chute de la roche, comme une blessure béante.

On raconte que le docteur Félix L'Herminier et son ami Coussin Blanc, alors greffier de la Cour d'appel, ont remonté le cours du Galion avec l'intention de parvenir aux sources et qu'ils furent arrêtés par une falaise qui se dressait en travers du lit du torrent ; la présence de celui-ci ne se révélait plus que par diverses infiltrations de ses eaux, sous le pied de la falaise. Ils durent borner là leur exploration.

Je ne serais pas étonné, après un minutieux examen des lieux, que l'obstacle contre lequel se sont buttés les deux voyageurs ne se dressât jadis justement à l'endroit où existe aujourd'hui *le couloir*. A la longue, le Galion a dû ronger la falaise constituée par des terres friables et former le couloir par lequel il s'échappe actuellement.

Notons, avant de quitter le couloir, un phénomène d'éclairage assez intéressant. Entre deux et quatre heures de l'après-midi, son entrée semble gardée par un lamentin... le dernier des lamentins à la Guadeloupe ! Cet animal est assez exactement figuré par la roche que l'on aperçoit, sur la gauche, dans la photographie que j'ai prise de ce couloir. La tête et les pattes, notamment, apparaissent d'une manière très frappante. Comme dans la chanson, regrettons qu'il soit « en pierre, en pierre » et que nous ne le puissions ni prendre, ni manger.

Car, s'il faut en croire le père Labat, historien aussi instruit que digne de foi, le lamentin avait une chair exquise. Assez semblable à la vache marine, ce très estimable amphibie recherchait l'embouchure des rivières où il venait s'abreuver d'eau douce. Rien d'étonnant par suite que notre lamentin soit venu échouer dans le Galion ! Déjà, du temps du père Labat, cet animal était devenu très rare sur nos ri-

vages et, sans doute, nous ne le reverrons jamais.

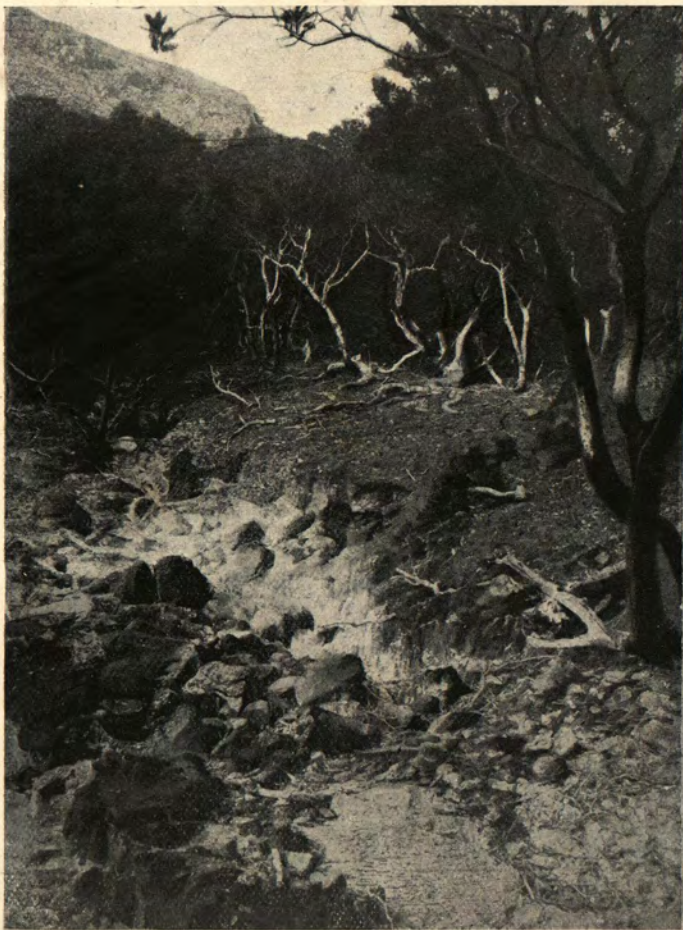
Mais laissons là le passé et revenons à notre voyage. Dix minutes de marche facile nous amènent, par le lit même de la rivière, au confluent de la *ravine de M^{me} Toussaint*.

Cette ravine qui descend des hauteurs du grand plateau du Gommier limite dans l'Ouest la fameuse réserve de chasse dite *des icaques de M^{me} Toussaint* et est bornée, d'autre part, par la ravine Ducoux et le Galion. C'était jadis le rendez-vous des ramiers ; mais aujourd'hui, ces oiseaux se sont retirés devant les chasseurs devenus trop nombreux dans ces parages. Ils se tiennent plutôt maintenant dans les hauteurs de la Capesterre, sous les bois de la *Grande-Chasse* et de *Sébastopol* dont j'aurai l'occasion de parler à propos du Grand Carbet.

Le confluent de la ravine de Madame Toussaint et du Galion se trouve à une altitude de 630 mètres. A partir de cet endroit, le lit de la rivière devient à nouveau encaissé. Sur la rive droite, un peu au delà du confluent, nous nous étonnons de remarquer un petit suintement sulfureux, le premier d'une série de phénomènes du même genre que nous aurons à constater en continuant la descente et qui affirment bien la qualité sulfureuse des eaux du torrent.

Vingt minutes plus tard, nous voici à la *Ravine Chaude*. Pourquoi cette dénomination ? Elle n'est pas justifiée, car les eaux de la ravine sont froides. Je suppose qu'on a dû l'appeler ainsi sous l'empire de cette conviction qu'elle provenait des Bains-Jaunes, tandis qu'en réalité elle prend sa source dans les hauteurs du Gommier, non loin des lieux où naît la ravine de M^{me} Toussaint.

L'erreur commise à propos de la Ravine Chaude ne sera pas d'ailleurs la seule que nous ayons à signaler. On est généralement peu ou mal renseigné,



SOURCES DU GALION.



LA MATYLIS.

à la Guadeloupe, sur la véritable direction des cours d'eau dans les hauteurs et l'on ignore surtout leur point d'origine. Cette indifférence géographique s'explique, je pense, par le caractère même des gens qui parcourent nos bois. Ce sont des chasseurs à l'exclusion de presque tous autres ; et les chasseurs ne s'inquiètent guère que des circonstances favorables à l'existence du gibier qu'ils poursuivent. Ils ne connaissent du cours des rivières que les parties qu'ils ont intérêt à traverser pour se rendre à tel ou tel bouquet d'arbres plus particulièrement riches en graines et où, par suite, aiment à se poser les grives et les ramiers. Hors la chasse, rien n'est sacré pour un chasseur. Peu lui importe d'où vient l'eau dans laquelle il a éteint sa soif, pourvu que cette eau soit limpide ; il ne s'avisera pas de remonter jusqu'aux sources.

Le confluent de la Ravine Chaude et du Galion mérite bien un détour et j'en recommande la visite aux excursionnistes de passage à la Guadeloupe.

Elle peut se faire en même temps que celle du *Bassin-Bleu* qui s'étend à peine à 200 mètres de la cascade ou plutôt de la grande coulisse formée au moment de sa chute dans le Galion.

C'est un site d'un réel intérêt pittoresque. De grands rochers entourent le bassin aux ondes fraîches et transparentes ; ils s'amoncellent entre le pied de la cascade et le bassin, dressant sur le coin du Galion des obstacles contre lesquels ses eaux se brisent en s'écumant et en remplissant toute la gorge de monotones rumeurs ; à droite et à gauche, s'étagent les assises boisées des falaises ; au fond du paysage, en un cadre de sombre verdure, blanchit la chute d'eau ; partout, règne cette atmosphère chaudement humide, cette pénombre verte dont j'ai souvent parlé ; partout, sur les falaises, à l'abri des ar-

bres énormes, dans l'intervalle des rochers, la force d'une végétation tropicale éclate : d'énormes fougères dressent, avec une vigueur pourtant pleine de grâce, leurs tiges sveltes et leurs brindilles toutes dentelées d'un si fin feuillage ; les *langues à bœuf* s'épanouissent, richement décoratives, avec leurs feuilles opulentes, leur poétique beauté qui les rendrait dignes d'un nom moins vulgaire ; partout les belles siguines, filles aimées de nos torrents. Au bruissement éternel des eaux, aux sonorités du vent qui passe, là-haut, à travers les frissonnantes ramures, se mêle le chant plaintif des oiseaux. Tout est grandiose, mais tout est harmonie dans ce paysage, l'un des plus complets que je connaisse dans les rivières de la Guadeloupe, l'un aussi des plus curieux et des plus variés. Entre la Ravine Chaude et le Bassin-Bleu, dans l'ensemble majestueux du site fait pour charmer la rêverie d'un poète se trouvent, en effet, mille détails qui tentent la curiosité d'un excursionniste. Sur les deux falaises se révèlent les traces de nombreux filets d'eau qui, pendant la saison pluvieuse, tombent en forme de cascates dont quelques-unes atteignent 15 à 20 mètres dans le lit du Galion. Le torrent lui-même, avant de se reposer un moment dans le calme évasement du Bassin-Bleu, remplit un autre bassin où se déversent ses eaux par trois chutes du plus remarquable effet.

Mais, si j'ai payé à l'ensemble du site que je viens de décrire un juste tribut d'admiration, je dois avouer cependant que, pris isolément, le Bassin-Bleu me paraît jouir d'une réputation quelque peu surfaite. Il est si célèbre à la Guadeloupe que celui qui va le visiter s'attend au spectacle d'une véritable merveille. Or, s'il est très beau par l'ensemble des circonstances pittoresques, par la coloration des eaux, par la richesse des forêts qui revêtent les falaises, il

me paraît pourtant inférieur à plusieurs bassins que j'ai rencontrés en descendant le cours du Galion depuis sa grande cascade et dont je n'ai point tenté la description par suite de monotonie, faute de termes assez variés pour exprimer toutes les nuances, tous les degrés de mon admiration... Puisse cette timide réserve inciter les touristes à contrôler mes appréciations et à s'engager toujours plus avant, loin des sentiers battus, à la recherche des merveilles naturelles dont ma plume, hélas ! ne peut leur donner que la plus pâle des descriptions et ne faire revivre à leurs yeux qu'une image décolorée.

Du Bassin-Bleu, situé à une altitude de 560 mètres, il est facile de regagner le Camp-Jacob en une heure et quart, par un sentier qui serpente à travers la forêt, après avoir, non loin du torrent, coupé un délicieux bois de pommes roses. Ce bois est tout ce qui reste, malheureusement, d'une ancienne habitation dont les ruines attristent les yeux et serrent le cœur à la pensée de tant d'autres ruines éparses, de tant d'autres vestiges de propriétés abandonnées dans les hauteurs de l'île... Ils ont dû vivre d'une existence que je me prends souvent à envier, ceux qui ont cultivé cette terre fertile, à l'ombre de ces arbres magnifiques, dans le voisinage de ces eaux claires et murmurantes des torrents. Quel cadre pour le travail ? Quelles jouissances pour l'homme vivant en une étroite et journalière communion avec une pareille nature !... Mais, un jour, les bras ont manqué, l'argent a fait défaut ; il a fallu partir et les traces du rapide séjour de *l'habitant*, de l'activité humaine, n'apparaissent plus que comme une ironie au sein du calme mystérieux de la forêt. Nous passons et la nature demeure, cette *nature impassible* qui, selon la forte expression de notre grand poète, *a bientôt tout repris !*

Mais nous ne suivrons pas le sentier des pommes roses et nous continuerons à descendre le cours du Galion, puisque nous avons entrepris de le parcourir depuis ses sources jusqu'à son embouchure.

En sortant du Bassin-Bleu, la rivière coule très encaissée, surplombée par d'abruptes falaises, dont la plus ardue se remarque à gauche, véritable muraille sur un espace de deux cents pas. Puis le Galion s'échappe de cette gorge profonde pour serpenter sur un magnifique plateau, après avoir contourné le pied du morne *Bois Blanc*. Il reçoit, sur la gauche, un affluent qui a lui-même ramassé toutes les eaux du plateau situé entre le *Bois Blanc* et la *Graine verte* de Gourbeyre.

Après avoir quelque temps coulé à ciel ouvert, la rivière redevient encaissée jusqu'au point où l'on rencontre le gué de *Mouzine*, à 540 mètres d'altitude. Ce gué, choisi à cause de la douceur des pentes de la rive, sur l'un et l'autre bord, permet de se rendre de Saint-Claude dans le fond du plateau du Palmiste, par une route qui a été assez bien entretenue jusqu'en 1894, mais que les cavaliers ont abandonnée depuis, à cause des obstacles formés par la chute de quelques gros arbres du côté du Palmiste.

On trouve, après le gué, successivement trois ravines sur la rive droite et deux ravines sèches sur la rive gauche. On sait que ces ravines sèches ne sont que des plis de terrains par lesquels les eaux pluviales s'écoulent à la rivière.

Les deux premières ravines de droite ne portent aucun nom. Je n'ai aucune raison de les baptiser puisqu'elles coulent depuis longtemps en des lieux connus de tout le monde ; mais je regrette la négligence qui a laissé sans nom des cours d'eau passant à travers des propriétés privées.

La troisième ravine de droite est formée par l'étang

Lasalle. L'eau de cette ravine est délicieuse. On trouve en amont et en aval de l'endroit où elle se jette dans le Galion deux suintements sulfureux, sans grande importance, mais que je signale à titre de curiosité.

Ce n'est qu'après une heure et demie de marche en quittant le gué de Mouzine que nous arrivons au passage dit de *Charvet* ou *Écuyer* qui conduit de Saint-Claude par *Bagatelle*, au milieu du plateau du Palmiste, en suivant un chemin moins commode encore que celui de Mouzine.

Quelques mètres après ce passage, nous rencontrons sur la gauche deux petites ravines sèches, voisines l'une de l'autre qui, pendant la saison des pluies, apportent au Galion les eaux du plateau du Palmiste ; ce sont le *Canal Clarisse* qui vient de l'étang *Valeau* et la source *Croquet*. Ces ravines alimentent seules le plateau du Palmiste d'une eau qui n'est malheureusement pas toujours abondante et dont l'insuffisance s'oppose à ce que le plateau devienne le meilleur changement d'air de la colonie.

Une demi-heure de marche nous sépare maintenant de la prise d'eau de Gourbeyre ; mais nous ne pouvons y parvenir sans quitter le lit de la rivière, à cause de l'obstacle formé par un bassin très encaissé, au pied d'une cascade. Il y a là un passage difficile, dangereux même. J'ai vu, certain jour, le chien du lieutenant Baudot refuser de suivre son maître et rebrousser chemin malgré tous nos appels, plutôt que de franchir le pas où nous venions nous-mêmes de nous engager. La malheureuse bête, égarée dans les bois, mit deux jours à rentrer au Camp-Jacob.

Après ce difficile passage, nous arrivons à la pointe d'un coude immense que fait vers le Nord le Galion, refoulé par un énorme contrefort du plateau du Palmiste. C'est ce coude que l'on aperçoit parfaitement du sommet de la Soufrière, quand on contemple le

versant de la Basse-Terre. Il rompt d'une façon très nette la régularité, en direction, du cours de la rivière.

La prise d'eau de Gourbeyre est un beau travail qui remonte au commencement du siècle. Il barre complètement le Galion dont les eaux vont, au moyen d'un canal de 1.038 mètres de longueur, alimenter le moulin de l'habitation *Grand Camp* et fournir l'eau à Gourbeyre par une conduite que ce bourg doit à son ancien maire, M. Hippolyte Clayssen.

L'excursion au bassin et à la conduite d'eau est intéressante autant par les manifestations anciennes et récentes du travail humain que par la beauté du site.

Une centaine de pas après le coude du Galion, a lieu la rencontre de cette rivière avec celle du *Gommier*, son principal affluent, sur la rive droite.

Le *Gommier* est formé des eaux du ravin à la Vache que l'on traverse en quittant les Bains-Jaunes pour monter à la Soufrière, et des eaux du bassin des Bains-Jaunes qui se réunissent non loin de l'endroit qui porte ce nom.

J'ai descendu le cours du *Gommier* jusqu'au pont situé près de l'habitation Bagatelle. Il présente plusieurs sujets d'observations intéressantes.

C'est ainsi que, vers le milieu de son parcours, après avoir traversé une portion de terre marécageuse, ce torrent disparaît complètement dans le sol, sur un espace d'une trentaine de pas. On le voit ensuite sourdre en plusieurs endroits, puis disparaître à nouveau sous un amas d'énormes rochers à travers lesquels on l'entend couler, enfin, se reformer à la sortie de sa voûte rocheuse. Il reçoit alors, sur la droite, une ravine très importante qui descend des bois des Bains-Jaunes et va, ainsi grossi, desservir l'habitation Deville de Perrière... Encore une belle

propriété qui retourne à l'état de nature et marche à sa ruine totale, comme tant d'autres ! Elle a été abandonnée depuis plusieurs années, les herbes l'ont envahie, et l'on n'y retrouve plus, à côté de magnifiques allées de pommes roses et d'orangers, que les restes d'un parterre de rosiers.

En un quart d'heure nous franchissons la distance qui sépare le confluent du Gommier et du Galion du *pont des Marsouins*.

Ce pont a été établi en 1888 par l'infanterie de marine et il a fort avantageusement remplacé le gué qui existait autrefois sous le nom de *grand passage* ou de *passage Madame*.

Le *pont des Marsouins* mérite la réputation dont il jouit à la Guadeloupe. Il est hardiment jeté sur la rivière ; son tablier élevé domine les plus fortes crues, et ses solides piliers de pierre défient la violence des eaux du torrent pendant la saison de l'hivernage. A ces avantages matériels et pratiques s'en joignent d'autres non moins précieux pour le touriste qui jouit, du haut du pont, d'une vue admirable. En amont, s'étend sous ses yeux un magnifique bassin où rien ne l'empêchera de descendre tout à l'heure pour prendre un bain dans des eaux limpides, d'une fraîcheur exquise, à l'ombre des bois qui s'étagent presque à pic sur la falaise de gauche, en pente douce sur la falaise de droite ; en aval, de beaux rochers se groupent au milieu de la rivière ; partout, sur les hauteurs environnantes, foisonne la riche végétation qui caractérise toute la région de Saint-Claude ; aux deux extrémités du pont, s'ouvre la route par laquelle a été reliée cette région à celle de Gourbeyre, route stratégique qui est en même temps un lieu charmant de promenade sous les grands arbres ; enfin, la proximité du Camp-Jacob et le voisinage relatif du chef-lieu font du *pont des Marsouins* un but d'excursion facile

que je recommande volontiers aux touristes de passage. Ce n'est pas là sans doute la plus belle partie du cours du Galion, mais le passage a de la grandeur et il est empreint d'un caractère de mélancolie douce qui me l'a rendu particulièrement cher.

Nous voici arrivés presque au terme du voyage, car à quel récit intéressant le cours du Galion peut-il donner lieu ? Dès lors, en effet, la rivière ne traverse plus que des propriétés privées, un domaine connu de tous les habitants. Notons cependant au passage le fameux pont qui, en 1773, a été jeté sur la route de Gourbeyre. Il s'élance d'une seule arche et constitue un travail vraiment remarquable par sa hardiesse. Mais il est surtout demeuré célèbre dans le pays par l'élévation de la note à payer. C'est ce que nous raconte M. Ballet, dans son histoire : « de la construction de ce pont, écrit-il, sont émanées les fortunes les plus brillantes. Lorsqu'on présenta l'état des dépenses au roi, Sa Majesté demanda s'il était pavé d'écus de six livres ! »

Au-dessus du pont, sur la droite, s'élève le fort Richepanse, actuellement démantelé, démodé, mais qui a une assez glorieuse histoire... « Tout mauvais qu'il soit, écrit le père Labat, il a soutenu un siège de trente-cinq jours que les Anglais y firent en 1691... » Sa visite éveille en outre plus d'un souvenir patriotique et plusieurs tombes portent là les noms de quelques hommes qui sont morts pour la Guadeloupe et dont le pays conserve pieusement la mémoire. Trois colonels et deux directeurs de l'artillerie dorment là leur dernier sommeil ; là aussi, Richepanse et l'amiral Gourbeyre sont entrés dans le repos.

Sur le tombeau de Richepanse, on lit cette inscription : « Mort à 32 ans. Mais combien n'a-t-il pas vécu pour la gloire et pour la patrie ! » Sur la tombe de

Gourbeyre a été gravée cette inscription étrange, au premier abord, par sa simplicité, belle par son laco- nisme même, pour qui connaît l'histoire de la Gua- deloupe : « Gourbeyre, 8 février. » Le 8 février, c'est la date du grand tremblement de terre qui, en 1843, bouleversa la Pointe-à-Pitre ; et, dans ces circonstan- ces tragiques, Gourbeyre se conduisit en héros. Un nom, une date... quel plus bel éloge pour honorer la mémoire d'un mort ? Les faits seuls ne savent pas mentir et un bel acte vaut mieux qu'un beau dis- cours.

Du parapet qui surplombe la falaise, le touriste qui visite le fort Richepanse jouit d'un panorama splen- dide. A ses pieds, la gorge profonde dans laquelle roule le Galion et d'où monte la voix du torrent ; en face, de l'autre côté de la rivière, de hautes falaises qui dressent leurs escarpements ; par places apparaît la roche nue, grise ou rouge, toujours de teinte som- bre ; ailleurs, c'est un revêtement de plantes parasites qui descend, comme par lambeaux, jusqu'au lit de la rivière : longues racines échevelées, fortes lianes pendantes ; plus loin, derrière les falaises, se dessine la silhouette toujours fine du Houëlmont, et se profile en vives arêtes le robuste massif du Vieux-Fort ; là- bas s'ouvre la trouée de Gourbeyre, au-dessus de la- quelle ondulent les cimes boisées du plateau du Pal- miste ; enfin, à l'arrière-plan, comme fond de cette toile vivante, de ce décor réel qui semble à certaines heures du soir un décor de rêve, la tête du volcan se dresse, dominatrice, avec sa couronne formée de nuages... Allez contempler ce spectacle ! il est aux portes de la ville et il pourrait être le prix d'un long voyage. Mais allez-y surtout vers le déclin du jour, à l'heure où le soleil couchant s'apprête à disparaître, derrière l'horizon de la mer, dans une apothéose san- glante, tandis que ses rayons attardés baignent encore

dans une poussière lumineuse le paysage des montagnes, poussière impalpable, nuancée de tons délicats variés à l'infini, avec une douceur de caresse, avec un enveloppement tendre de toute l'île qui se dispose au sommeil.

Nous voici arrivés à la mer, aux embouchures du Galion. Notre voyage est achevé. Il ne nous reste plus, pour être complet, qu'à résumer les informations géographiques que nous avons recueillies sur le torrent.

Son cours s'étend sur une distance de 11 kilomètres environ. Il coule d'abord du Nord au Sud, puis fait route dans le Sud-Ouest après avoir décrit un grand coude dans le Nord, dans le voisinage de la ravine du Gommier.

Il reçoit dix-sept affluents sur la rive droite, dont les six principaux sont, dans l'ordre d'importance : le Gommier, la Ravine Chaude, la ravine Le Boucher, la ravine Ducoux, la ravine de M^{me} Toussaint, la ravine Lassalle.

Il reçoit, sur la gauche, neuf affluents, dont les trois principaux sont la Matylis, la Ty et la ravine Bois Blanc.

Les caraïbes appelaient le Galion *Oroualégou*. En 1640, il se nomme *rivière des galets*. Son nom actuel lui a été donné par le seigneur Houël.

C'est, en effet, dans cette rivière que les Galions d'Espagne venaient faire de l'eau, circonstance qui inspire au père Labat la réflexion que les Espagnols auraient pu mieux choisir, car les eaux du Galion étaient *sulfureuses et vitriolées*.

Aujourd'hui encore, ces eaux ne doivent pas être classées parmi les meilleures de la Guadeloupe, et elles sont plutôt médiocres. Entièrement sulfureuses dans les hauteurs, elles reçoivent, encore assez bas dans leur cours, des infiltrations chargées de soufre,

et les apports d'eau très mauvaise du Gommier viennent en outre augmenter l'impureté du Galion... On se demande comment on a pu choisir le Gommier, non loin de son confluent avec le Galion, pour alimenter, au moyen d'un canal, le fort Richepanse, la caserne de la Basse-Terre, l'artillerie, l'hôpital, etc. L'eau du Gommier est peut-être, après celle de la rivière Noire, la plus mauvaise de la colonie, tant à cause de sa provenance des Bains-Jaunes que par le fait des impuretés qu'elle ramasse dans son cours.

Mars 1899

LA RAVINE L'ESPÉRANCE

La *Ravine l'Espérance* est l'un des deux cours d'eau qui traversent la ville de la Basse-Terre.

Elle ne mérite pas le nom de rivière. Formée par les eaux si pures et si bonnes qui sortent du mont Goyavier et que l'on boit aux Bains-Jaunes et d'une prise d'eau faite dans la rivière du Gommier, un peu avant son confluent avec le Galion, elle présente un mélange d'eau pure, d'un goût délicieux, et d'eau impure, anti-hygiénique.

Malgré son peu d'importance, la Ravine l'Espérance a tenté ma curiosité et j'en ai descendu le cours, depuis les Bains-Jaunes où elle n'est encore qu'un simple ruisseau.

A l'origine, cette descente n'est pas facile ; un vrai marécage entrave la marche, dans lequel on patauge désagréablement.

Mais bientôt, à 300 mètres environ, le cours de la ravine s'est déjà grossi d'un autre ruisseau que l'on

rencontre à gauche du chemin qui conduit du Camp-Jacob aux Bains-Jaunes. Cet affluent n'est qu'un filet d'eau, mais d'eau limpide, excellente et glacée qui tente presque toujours les touristes ; je parle de ceux qui n'ont pas la sagesse d'attendre le moment de la halte aux Bains-Jaunes, à 6 minutes de distance, et qui succombent à la tentation en rencontrant la première eau potable depuis le départ.

Au bout d'un quart d'heure, la descente de la ravine devient plus facile, presque agréable malgré la fatigue, à cause du plaisir offert aux yeux par la belle forêt des Bains-Jaunes sous les grands arbres de laquelle on s'est dès lors engagé. Cette forêt garde en effet le nom des Bains-Jaunes, bien qu'à l'endroit dont je parle, on soit déjà à une certaine distance de ce site si justement réputé.

A un kilomètre environ du point de départ, la ravine cesse de couler en pente douce ; elle devient si étroitement encaissée que, sur un parcours d'une centaine de mètres, elle file en coulisse, cascasant de rochers en rochers, gracieuse, coquette et gaiement murmurante. Puis, sur la droite, elle reçoit un affluent qui est le collecteur de toutes les eaux de la partie Nord des Bains-Jaunes.

Si, à partir de ce confluent, vous comptez 75 pas, vous arrivez au passage du chemin bien connu par lequel les chasseurs vont tirer dans les bois du Gommier et jusque dans ceux du Galion. Je recommande cette excursion aux amateurs de belle forêt. Ils marcheront constamment sous le couvert des bois les plus magnifiques. La course est un peu longue pour ceux qui veulent la faire complète ; mais elle n'offre aucune difficulté et n'apparaît plus à ceux qui ont l'habitude de la marche que comme une simple promenade.

En partant du Camp-Jacob, le touriste pourra pren-

dre soit le chemin des Bains-Jaunes, soit le chemin du Parnasse.

Dans le premier cas, il rencontrera sur la droite, au 2^e kilomètre, le sentier dans lequel il devra s'engager, et qui le conduira en un quart d'heure au passage de la ravine.

Mais avant de poursuivre, il se sera quelques instants arrêté à l'intersection de la route et du sentier, pour admirer le plus beau groupe d'acomas qui existe dans la région.

J'ai déjà parlé, dans mes précédents récits, de ces arbres qui sont la gloire de notre île et que la Martinique nous envie. Je les ai comparés à des piliers de cathédrale : ils en ont la grâce élancée et robuste, la majesté religieuse et l'artistique élégance. Entre les larges côtes de leurs troncs superbement droits et altiers, un homme pourrait aisément trouver abri ; et ces troncs énormes sont d'une coloration unique qui rappelle les rougeurs de l'érable mais je ne sais quelle nuance que je ne puis nommer parce que je ne l'ai vue ailleurs nulle part... L'acoma, véritable chef-d'œuvre de notre flore guadeloupéenne ; celui de tous nos arbres qui s'impose le mieux à notre imagination, qui réalise le plus parfaitement l'idée que nous pouvons nous faire de la beauté dans le monde végétal ; celui qu'on n'oublie plus quand on l'a une fois aperçu dans la pourpre d'un soleil couchant, couleur d'or et couleur de sang, et qu'on revoit toujours avec un étonnement nouveau, mêlé d'une impression nouvelle de respect pour cette création d'élite de la grande nature !

Si le touriste choisit, au contraire, le chemin du Parnasse, il passera par *Colardeau*, ainsi que s'expriment les chasseurs par habitude qu'ils ont de désigner toujours, sous le nom de son ancien propriétaire, l'habitation *l'Espérance*, située à côté du Par-

nasse et qui a pour possesseur actuel M. Georges Clayssen, le sympathique conseiller à la Cour d'appel. Celui-ci accorde volontiers l'autorisation de passer par la magnifique allée de cocotiers et de galbas qui s'allonge derrière sa maison et qui n'a pas moins de 300 mètres de longueur.

Profitez de son obligeance pour faire cette belle promenade et, remontant la ravine, vous arriverez au passage que je signalais plus haut.

De ce passage, dirigez-vous toujours vers l'Est, à travers la forêt ; traversez la rivière du Gommier, puis la Ravine Chaude et la Ravine de M^{me} Toussaint ; vous parviendrez ainsi au Galion, en un lieu situé à trois cents pas au-dessus de la cascade La Parabole. Puis vous traverserez le cours d'eau ; vous monterez sur le plateau de la grande Anse ; vous rejoindrez le chemin du lac de l'As de Pique et vous reviendrez au Camp-Jacob par le gué de Mouzine.

Vous aurez ainsi fait une promenade d'une douzaine de kilomètres, et si vous m'accusez ensuite de vous avoir incité à d'inutiles fatigues, c'est que votre cas est désespéré et que vous demeurerez, toute votre vie, insensible aux charmes de la grande forêt.

Elle nous a, quant à nous, entraîné loin de notre sujet véritable. Il est temps de revenir à la ravine de l'Espérance.

A cent cinquante pas du passage dont je viens d'indiquer la situation, nous arrivons dans une savane bordée de pommiers roses qui nous donne accès dans le domaine de M. Clayssen. Continuant à descendre le cours de la ravine, nous ne tardons pas à nous heurter à une barrière. Cela veut dire qu'on ne passe pas ! Mais nous passons quand même, sans crainte d'une magistrature que nous savons aimable, et nous voici sur les terres de M. Clayssen ; bientôt après, nous parvenons au haut de la belle allée de cocotiers

et de galbas dont la vue seule vaut la promenade.

A partir de ce point, le cours de la ravine l'Espérance n'offre plus à mes yeux qu'un mince intérêt. Chacun a ses préférences ou ses manies ! Dès qu'une rivière cesse de courir à travers des lieux inconnus ou sauvages et s'avise d'arroser un pays civilisé, elle devient pour moi quantité négligeable !

Disons seulement qu'après avoir desservi l'habitation Clayssen ou Colardeau, la ravine traverse le Parnasse, propriété de M. de Retz, l'usinier de Marie-Galante. Elle coupe le chemin de *Bagatelle*, près des habitations Mampetit et Montgaillard, alimente tout le quartier de *Choisy*, puis arrose la savane de *Galard* où elle reçoit le canal du *Gommier*.

Ainsi grossie, la Ravine l'Espérance sert de moteur aux moulins des habitations *l'Espérance*, appartenant à M. Beleurgey, et *Desmarais*, appartenant à M. Cabre, puis elle entre à la Basse-Terre... La jolie ravine devient un infect dépotoir... Car est-ce bien toujours toi, gracieuse ravine qui roulais là-haut tes eaux claires, tes eaux chantantes ; qui fuyais, toute frissonnante de fraîcheur, à travers les rochers ; qui te glissais sous les ombres vertes de la grande forêt, limpide et virginalement pure ? Est-ce bien toi ?... Est-ce toi, ce ruisseau pestilentiel, embarrassé d'ordures, de détritrus aussi horribles à voir que détestables à sentir, qui se traîne, comme honteux de lui-même, dans la rue de l'Arsenal ?...

« Non, non ! ce n'est plus toi, ce n'est plus ton visage ; »
C'est un puant égout que craint le voisinage !

Hélas ! ce n'est pas seulement dans l'étude de l'histoire qu'il convient de remonter aux sources. Si vous voulez voir une rivière, allez la prendre le plus haut et le plus loin possible ; n'attendez pas qu'elle ait

quitté le domaine de la Nature pour entrer dans celui de l'homme ; n'attendez pas surtout qu'elle ait traversé la Basse-Terre.

Notre pauvre ravine doit bien regretter la paix des grands bois, à en juger par la manière dont on la traite au chef-lieu. Grâce à un système de canalisation des plus compliqués, ses eaux alimentent toute la partie Est de la ville. L'une des branches de cette canalisation part de *Versailles*, traverse le Champ d'Arbaud et dessert tout le quartier embaumé du Galisé ; une autre arrose la gendarmerie, la geôle et le gouvernement ; une troisième doit fournir la caserne et l'hôpital ; une quatrième, l'arsenal et l'imprimerie ; une cinquième est prisonnière au fort Richepanse... Je néglige, à dessein, une multitude de petites ramifications qui font de ce système de canaux un véritable dédale.

Jamais rivière ne fut plus tourmentée, plus morcelée, employée à des usages plus divers... Souhaitons-lui d'arriver enfin à la mer où elle trouvera peut-être le moyen de se laver de ses souillures et de se reposer de ses désagréables travaux.

Ce ne sera pas sans avoir encore passé sous un assez vilain pont qui a vu couler beaucoup d'eau sale, puisqu'il date de 1789.

Nous nous souvenons d'avoir assisté à la célébration du centenaire de ce véritable monument, le 5 mai 1889, sous le gouvernement de M. Le Boucher, mon homonyme. Jamais il n'avait entendu autant de discours !

En regardant bien, on peut voir, sous le pont, une plaque qui date de 1789 et qui rappelle qu'il a été construit « sous l'administration de M. le baron de Cluny, gouverneur de la Guadeloupe. »

Nous résumerons l'étude géographique de la *ravine de l'Espérance* par les indications suivantes :



LA GRANDE CASCADE DU GALION.



LA PARABOLE.

Cette ravine coule sur un parcours de près de huit kilomètres, alors que la carte officielle de la Guadeloupe en accuse trois à peine ; sa direction est assez régulièrement celle du Nord-Est au Sud-Ouest ; enfin elle n'a qu'un seul affluent qu'elle reçoit sur sa droite, dans les bois des Bains-Jaunes.

Avril 1899.

LA RIVIÈRE AUX HERBES

La *Rivière aux Herbes*, comme la ravine l'Espérance, coule à travers la Basse-Terre et divise la ville en deux parties sensiblement égales : le quartier du Mont-Carmel, d'une part, et le quartier Saint-François, de l'autre.

Elle est certainement plus importante que la ravine de l'Espérance. Qu'il me soit pourtant permis de la trouver moins intéressante.

La ravine, toute modeste qu'elle soit en tant que cours d'eau, a, du moins, pour elle ses nobles et lointaines origines : elle descend des grandes hauteurs de l'île ; elle offre, sur une partie de son parcours, à travers les forêts, des sites gracieux ou pittoresques qui méritent un regard du touriste.

La Rivière aux Herbes part de plus bas ; aucun mystère n'entoure sa naissance. Elle tire ses origines d'un champ de bananiers, en plein pays civilisé, et, sans avoir perdu un seul instant à muser dans les bois, elle devient aussitôt une personne utile et pratique ; elle va d'habitation en habitation et fait tourner des moulins...

Je vous avais bien dit que j'avais la manie d'en vouloir aux rivières dont il ne faut pas aller chercher

la source au milieu des difficultés de la forêt et de la montagne ! Ce mauvais sentiment me rend injuste pour le lieu d'origine de la Rivière aux Herbes, qui, pour se trouver en plaine, n'est pourtant ni banal ni vulgaire.

La Rivière aux Herbes sort d'un assez beau fouillis de verdure, et l'on peut même dire que la végétation qui entoure sa source est l'une des plus variées, l'une des plus épaisses que l'on puisse voir dans cette région des tropiques. Le bouquet de bananiers planté au bord de cette source, n'est pas seul à embellir le site et c'est dans un accès de méchante humeur évidemment que je l'ai seul signalé tout à l'heure.

L'eau sort de la terre comme si elle coulait d'un robinet et remplit aussitôt un agréable bassin, parfaitement ombragé, dont l'onde fraîche et parfaitement limpide offre aux propriétaires voisins le plus exquis des bains naturels.

La Rivière aux Herbes naît à 495 mètres d'altitude, au pied du morne « Houël » qui dresse son massif au-dessus de la rive droite, et sur la limite des propriétés Lauriat et de Montgaillard. Après un parcours de 500 mètres dans un lit assez encaissé, elle entre dans la savane des « Cinq fontaines », ainsi nommée parce qu'on y rencontre cinq sources dont la présence est surtout révélée par les belles feuilles des « mardères » qui croissent sur leurs bords. Une de ces sources vient grossir, sur la droite, la Rivière-aux-Herbes ; les autres se réunissent dans un canal qui se remarque à gauche du chemin conduisant au bâtiment principal de l'habitation de M. Cabre et dont les eaux font mouvoir le moulin de cette propriété.

Avant de passer sous le pont de la route de Choisy, la rivière reçoit une autre source qui sourd, sur la gauche cette fois, à 475 mètres d'altitude, et dont l'eau doit contenir une quantité notable de fer, si l'on

en juge par les dépôts à éclats métalliques qui existent sur ses bords.

Après le passage du pont, la Rivière-aux-Herbes s'encaisse légèrement ; elle traverse la propriété de M. Amédée Cabre, puis celle de son fils Louis et entre dans le vallon de Bellefond où elle s'augmente, sur la droite, de son principal affluent « la ravine aux Avocats », grossie elle-même du canal des Cinq fontaines.

Cette ravine est importante et, au point de vue de l'excursionniste, elle me paraît bien plus intéressante que la Rivière aux Herbes.

Elle sort des bois des Bains Jaunes, non loin du chemin, près des grands acomas.

En compagnie de mon ami Gaston Perret, j'ai remonté la ravine aux Avocats et j'ai pu me rendre compte de son encaissement très profond, du côté de la source, à l'endroit où elle porte le nom de « ravine Bayard ». Sur la droite, elle reçoit la prise d'eau de l'habitation Lauriat, prise qui est, on le sait, une saignée dans le canal Le Pelletier de Montéran qui provient lui-même de la Rivière Noire.

Elle traverse la route du Parnasse en formant un flot — circonstance qui peut donner à croire à un observateur inattentif qu'il se trouve en présence de plusieurs ravines ; — puis, après avoir reçu, à droite et à gauche, deux petits affluents qui lui amènent les eaux pluviales des environs, elle va alimenter le moulin Lauriat ; elle coupe ensuite, à une altitude de 455 mètres, la route de Choisy, sous un pont construit en 1870, au moyen d'une souscription publique. On aperçoit du haut de ce pont dont les pierres sont actuellement revêtues d'une belle végétation, de gros rochers qui barrent en partie le cours de la rivière et donnent au site un aspect des plus pittoresques.

Enfin, elle coule au milieu du quartier de Belle-

fond, véritable petit village qui s'est formé dans le voisinage de ses eaux, et elle va se jeter dans la rivière.

A partir de ce point, je ne trouve rien d'intéressant à signaler sur le compte de la Rivière-aux-Herbes. Elle longe les habitations Montéran et Dain, où elle subit une saignée destinée à alimenter cette dernière habitation et celles des étages inférieurs ; elle passe sous le pont Desmarais que connaissent tous les habitants de la Basse-Terre pour être venus souvent s'y promener au coucher du soleil ou au clair de lune. Ce pont pourrait, je pense, raconter plus d'une histoire indiscreète. Plus d'un couple est venu là s'asseoir par les belles soirées, sous le regard bienveillant de *l'astre cher aux voyageurs* et aux amoureux ; là, plus d'un doux propos a dû être échangé ; là, plus d'un homme jeune s'est arrêté pour chercher le reflet des étoiles dans les yeux de son amie ; là, aussi, plus d'une honorable famille bourgeoise est venue prendre le frais en causant des affaires de la maison ; là, enfin, a eu lieu, je gage, plus d'une discussion passionnée sur la politique du pays. Oui, le pont Desmarais doit être un pont savant ; il en a vu et entendu, comme on dit, de toutes les couleurs. Mais ses pierres sont muettes et le lieu est charmant pour la promenade, quand la route toute blanche s'argente de la lumière doucement diffusée du soir ; quand les formes de la montagne se profilent finement là-haut dans le ciel clair ; quand rien ne trouble le silence de la nuit sereine que l'aboiement lointain des chiens qui monte assourdi de la ville, couchée là-bas au bord de la mer, derrière la haute rangée des palmiers du Champ-d'Arbaud dont la cime, mollement balancée par la brise du soir, jette, parfois sous la lune, son éclat d'un vert métallique...

Immédiatement après avoir passé sous le pont Des-

marais, la Rivière-aux-Herbes reçoit sur la droite la ravine Diotte appelée aussi, non sans raison, *la Ravine sèche*, et qui a servi de prétexte au pont que l'on traverse sur le plateau Dain, un peu avant d'arriver à la *Mère Mitan*, petit torrent pendant la saison des pluies.

Ainsi théoriquement grossie par la Ravine sèche, la Rivière-aux-Herbes court parallèlement à la route coloniale, jusqu'à la hauteur du Jardin botanique, où elle répand la fraîcheur, mais apporte, dit-on, la fièvre ; puis, elle entre à la Basse-Terre. Là, une partie de ses eaux sont captées pour alimenter une conduite qui fournit toute la partie Ouest de la ville d'un liquide assez impur.

Enfin, elle se presse vers la mer en passant sous une élégante passerelle située entre l'évêché et la propriété Carmichaël et sous un vieux pont de pierre.

Il est fâcheux qu'aux abords de la passerelle, l'air ne soit pas toujours embaumé des parfums les plus doux et qu'on puisse faire à ce quartier quelques-uns des reproches que j'adressais tout à l'heure aux rivages pittoresques mais non pas inodores de la ravine l'Espérance. Sans cet inconvénient, je conseillerais au touriste de s'arrêter un moment sur la passerelle pour admirer le beau rideau de manguiers tendu au fond du paysage et dont la verdure tranche puissamment sur l'azur du ciel ; pour jeter un regard sur la rue du Galisbé dont les maisons, de hauteurs irrégulières, semblent grimper à l'escalade du Champ-d'Arbaud ; enfin, pour contempler et écouter l'intéressante corporation de nos blanchisseuses aux mains aussi actives que la langue, qui, là-bas, dans le fond, étalent les toiles blanches au soleil, font retentir leurs battoirs, mousser l'eau savonneuse et remplissent le lit de la rivière du bruit de leurs chansons, de leurs

rires, de leurs discussions, un bruit de ruche en travail et de volière en rumeur. Car ce n'est pas seulement notre linge sale que nettoient ces dames ; elles lavent aussi parfois le leur en public, sans attendre d'être en famille, et la Rivière-aux-Herbes est déjà salée de plus d'un propos de haut ton avant d'aller se jeter dans l'onde amère.

Pour résumer l'histoire de ce cours d'eau, nous dirons qu'il n'a pas tout à fait 6 kilomètres de longueur ; qu'il suit absolument la même direction N.-E.-S.-O. que la ravine l'Espérance, après avoir cependant dessiné un coude assez prononcé dans le Nord, à l'endroit de son confluent avec la *Ravine sèche* ; qu'il reçoit, à droite, deux affluents, dont le principal est la *Ravine-aux-Avocats* ; enfin qu'il n'a, sur la gauche, aucun affluent.

Avril 1899.

LA RIVIÈRE SENCE — LA RIVIÈRE-SALÉE
LA CÔTE DU VIEUX-FORT

La *Rivière Sence* est un petit cours d'eau situé dans le Sud, immédiatement après le Galion, et qui apporte à la mer les eaux de l'étang de Gourbeyre, plus vulgairement connu sous le nom de *Val-Canard*. Son débit est peu important ; elle serait souvent à sec sans l'apport de son principal affluent, le *Langoistoure*, qui détourne à son profit une partie des eaux du Galion.

Le Val-Canard n'a d'autre issue que celle qu'on aperçoit de l'église de Gourbeyre. Sous le pont qui existe devant cette église, un cours d'eau fuit rapide-

ment et s'enfonce dans la vallée de *Saint-Charles*. C'est le trop plein du Val-Canard qui se déverse et forme la *Rivière-Salée*.

Sur une longueur de 400 mètres environ, elle coule dans l'Ouest, en roulant des eaux troubles, couleur de feuilles mortes ; c'est à cette particularité qu'il faut attribuer le nom de *Ravine-Rouge* que les gens de Gourbeyre ont donné à toute cette partie de la rivière ; puis, celle-ci va se heurter au canal *Langoustoure* dont les eaux sont, au contraire, d'une limpidité parfaite.

Ce canal est la prise d'eau de l'habitation *Grand-Camp* dont une partie a été détournée en 1891 pour donner au bourg de Gourbeyre une conduite grâce à laquelle il peut maintenant rivaliser, comme lieu de changement d'air, avec le Camp-Jacob. Toutes les eaux pluviales du flanc Ouest du plateau du Palmiste se rassemblent dans le canal Langoustoure qui, avant de traverser la route coloniale, par une jolie chute, tombe en un gracieux bassin. C'est là que les habitants de Gourbeyre viennent, au petit matin, faire, dans l'eau glacée, provision de fraîcheur. Tout invite au bain : la couleur et la température de l'onde limpide, la douceur humide de l'air, la chambre de verdure dont les parois épaisses, tapissées de longues lianes, mettent les baigneuses à l'abri des regards indiscrets. En vain, de la route, vous chercheriez à surprendre leurs ébats ; une ombre protectrice les entoure et, seule, la fusée de leurs éclats de rire parviendra jusqu'à vous comme une ironie.

Cinquante mètres après cette cascade, le Langoustoure passe sous le pont des *Braves*. Pourquoi cette appellation héroïque ? La légende veut qu'à l'époque où on lutta pour empêcher l'Anglais de régner sur la Guadeloupe, une poignée de volontaires créoles ait, en cet endroit, repoussé l'ennemi avec une vigueur

sans pareille. Respectons la légende qui n'a rien d'in vraisemblable, car nos créoles ont fait, en ces temps-là, leurs preuves de bravoure. Mais la vérité n'est pas moins respectable et la voici, hélas ! dans toute sa prose : le pont a été construit par les braves soldats de la garnison de la Basse-Terre, employés à la confection de la route, et c'est ce qui lui a valu son nom. Ils eurent très chaud sans doute ; mais, de sang répandu, pas une goutte !... Plût au ciel que toutes les erreurs historiques pussent s'expliquer par des événements aussi pacifiques.

A 400 mètres du pont, le canal rejoint la Rivière Sence, non sans avoir toutefois subi une déviation pour alimenter le moulin de l'habitation *Saint-Charles*.

La vallée dans laquelle apparaît cette propriété et que l'on aperçoit en montant de la Basse-Terre à Gourbeyre, est vraiment belle. Circonscrite par le plateau du Palmiste, la route coloniale et le massif du Houëlmont, elle se déroule en pente gracieuse jusqu'à la mer. Pour jouir du spectacle dans toute son étendue et sous son aspect le plus séduisant, il faut se placer sur la rampe qui mène du pont des Braves au bourg de Gourbeyre. La plaine entière s'étale aux pieds du touriste avec son cadre de montagnes, ses bouquets d'arbres surmontés de quatre grands palmiers, ses ondulations souples et, tout là-bas, dans le lointain bleuissant, les deux immensités de la mer et du ciel qui se confondent.

Immédiatement au-dessous de Saint-Charles, la rivière subit deux saignées destinées à alimenter les propriétés qui s'étagent de l'autre côté de la route.

Ne quittons pas l'habitation Saint-Charles sans avoir signalé une petite source froide d'eau sulfureuse dont la présence se révèle par une odeur très prononcée d'œufs pourris. L'eau de cette source mar-

que 24° et possède des vertus curatives applicables à plusieurs affections.

Un peu au-dessous de Saint-Charles une autre saignée a été pratiquée dans la rivière pour desservir l'habitation *Bisdary*, propriété à partir de laquelle son lit s'encaisse assez brusquement et s'enfonce, entre deux rives de plus en plus escarpées, jusqu'à l'endroit appelé *les quatre falaises*. Là, tombe une belle cascade, de 15 mètres environ dont les eaux sont reçues dans un petit bassin d'une assez grande profondeur et peuplé de *Ouassous* (écrevisses du pays), justement réputés par la délicatesse de leur chair. La rivière s'échappe de ce bassin par une seconde cascade, un peu moins haute que la première.

Le site n'a pas la majesté de quelques-uns de ceux où nous avons déjà contemplé l'écoulement des cascades, dans les hauteurs de l'île. Là, une végétation luxuriante, presque trop puissante pour les forces de l'admiration humaine, un monde de fougères, de balisiers, de siguines, un chaos de lianes et de plantes grimpantes, de molles tapisseries de mousses forment aux magnifiques chutes d'eau un cadre digne de leur sauvage grandeur ; ici, le paysage change d'aspect : il plaît par sa grâce, par sa joliesse, mais il ne donne pas ce frisson que fait courir dans les veines la vue de la sublime beauté. C'est déjà presque la végétation des rivages que ne nourrissent plus les sucres d'une terre inépuisablement riche ; quelques halliers, quelques arbustes aux jaunes floraisons s'accrochent seuls aux pentes abruptes des falaises.

150 mètres au-dessous de ces deux cascades, la rivière Sence reçoit son second affluent, si toutefois on peut donner ce nom à la *Ravine-Blanche* qui recueille seulement les eaux pluviales du Houëlmont et qui n'est elle-même ordinairement alimentée que par le canal de *Bisdary*, rendant ainsi à la rivière les eaux

qu'il lui a empruntées plus haut. La ravine Blanche est ainsi nommée à cause de l'aspect blanchâtre de ses eaux : on l'aperçoit sur la droite quand on se rend au Houëlmont.

Depuis ce point jusqu'à la mer, la rivière n'offre aucune particularité intéressante. Ses bords et surtout son embouchure sont l'un des lieux de promenade que préfèrent les habitants de la Basse-Terre. A l'embouchure, les eaux sont d'une limpidité remarquable et s'étalent en larges nappes dormantes ; la grève est parsemée de galets blancs et polis ; la côte s'allonge en courbes harmonieuses ; un calme profond tombe sur ce doux paysage, entre la grande mer paisible dont les flots brisent dans un long murmure et la grande masse sombre et solennelle des montagnes du Vieux-Fort sur le flanc desquelles, face à l'océan, perchée comme un nid d'aigle, une petite maison, très blanche, pique seule sa note claire.

La rivière Sence que les Caraïbes appelaient *Maniou-Kani*, a environ 4 kilomètres de parcours. Elle coule suivant deux directions bien distinctes : d'abord de l'Est à l'Ouest, entre le Val Canard et son point de rencontre avec le Langoustoure ; puis, du Nord-Est au Sud-Ouest, c'est-à-dire parallèlement au Galion, mais en dessinant une boucle assez régulière vers le Nord entre Bisdary et la mer.

Elle reçoit deux affluents : le canal Langoustoure sur la droite et la ravine Blanche sur la gauche.

*
* *

A 500 mètres à peine de la rivière Sence, on rencontre l'embouchure d'une petite ravine appelée *Rivière-Salée*, mais qui n'est, en réalité, que le lieu de rassemblement des eaux de la partie Sud du Houëlmont et de la partie Nord du mont Caraïbe. Parfois,

cependant, les eaux de cette ravine grossissent de l'apport d'une petite source, bien précieuse pour les habitants de ce vallon mais trop facilement tarissable, et qui sourd dans le haut de la montagne près du chemin suivi pour aller au Vieux-Fort.

La ravine Salée est le dernier cours d'eau que l'on rencontre dans le Sud de la Guadeloupe, sur le versant occidental de l'île. A ce titre et malgré son défaut d'importance, elle méritait une mention spéciale.



Je m'étais promis de ne parler que des cours d'eau dans cette partie de mon travail. Je ne puis cependant me résoudre à quitter cette région de l'île sans dire quelques mots d'une promenade trop négligée à mon avis par les touristes, et sans demander au lecteur la permission de lui servir de guide sur l'une des côtes les plus admirables de la Guadeloupe : celle du Vieux-Fort.

Pour bien voir cette côte, le mieux est de la longer d'abord en canot au petit matin, avant que le soleil ait doublé la cime des montagnes qui surplombent les eaux.

A peine avez-vous dépassé l'embouchure de la rivière Salée que vous apercevez devant vous les premières assises du massif qui domine la côte jusqu'au Vieux-Fort.

Voici d'abord le petit morne de *la Carrière* qui se dresse en avant-garde et auquel fait suite le sombre promontoire des *Roches-Noires* dont les blocs énormes, aux formes convulsées, s'entassent en un étrange désordre au pied de la falaise. On double ce promontoire et, aussitôt, apparaît, de face, le morne *Turlet* sur les flancs abrupts duquel a été hardiment posée cette petite maison dont la blancheur tranche, au loin,

jusqu'à la Basse-Terre, sur le fond sévère de la muraille rocheuse revêtue d'une végétation luxuriante, presque noire, tant elle est épaisse. L'aspect des falaises du morne Turlet, toutes droites au-dessus de la mer et projetant sur les eaux bleues l'ombre de leur silhouette grise, est tout à fait grandiose.

Franchie la pointe qui porte le nom du morne, et voici la *Poupe-du-Navire* qui se dessine.

C'est un énorme rocher qu'une fantaisie de la nature a taillé en forme de Poupe, un courant de lave saisie dans le roc. Malheureusement, la physionomie singulière de ce phénomène s'altère d'année en année et la roche, entamée par les coups répétés des tempêtes, représente, déjà moins exactement, l'image d'un vaisseau qui se montrerait par l'arrière.

Au morne Turlet fait suite le morne du *Gouffre* au pied duquel la mer, livrant ses perpétuels assauts, a creusé une caverne. Les grandes lames venues du large, pénètrent par cette ouverture, s'y engouffrent, et leur masse, en brisant contre les parois intérieures du rocher, produisent un bruit sourd, semblable aux détonations d'une artillerie lointaine.

Tournons la pointe du *Gouffre* et nous voici arrivés au but de la promenade, dans cette anse charmante de la *Petite-Fontaine* où je voulais conduire le lecteur.

Une belle plage s'arrondit au pied de la falaise ; l'eau calme et limpide, infiniment bleue, vient, par une pente insensible, doucement mourir sur le sable fin, après avoir caressé les assises d'un bloc énorme de rocher qui, du haut de la montagne, est venu rouler dans la mer : c'est un endroit parfait pour les amateurs de baignade. La falaise se dresse, absolument à pic, perpendiculaire à la plage, la surplombant même en certaines parties. Ses parois sont profondément striées des plus splendides stratifications qu'il soit possible de voir. Ces entailles et ces reliefs

commencent au pied même de la falaise et se dessinent symétriquement en une direction oblique, de la gauche à la droite pour qui, tournant le dos à la mer, lève les yeux vers la puissante muraille.

L'anse est complètement fermée par la falaise qui forme un obstacle infranchissable. Il a donc fallu, pour se rendre de la Basse-Terre au Vieux-Fort par le littoral, construire une échelle qui, des rochers de la rive, permet de s'élever jusqu'au sommet d'une fissure d'où il est ensuite possible de gagner le haut de la falaise. Cette échelle n'est pas d'un usage très commode, car elle se dresse presque droite contre le roc, et il faut l'avoir plusieurs fois pratiquée pour l'aborder sans hésitations. Elle n'est pas d'ailleurs d'invention récente et déjà le père Labat en parle dans son histoire. Il dit que « *l'habitant qui s'est niché dans ce trou de montagne se servait d'une échelle pour arriver à l'anse* ».

Cette anse a une spécialité qui l'a rendue célèbre à la Guadeloupe. C'est là que nombre de nos créoles sont allés sur le pré, si je puis me servir de cette expression en pareil endroit. Mais il faut croire que les adversaires qui se rencontraient dans l'anse y étaient amenés par de sérieux motifs ou qu'ils n'avaient pas de chance, car presque tous les duels dont elle a été le théâtre ont donné de fâcheux résultats. Avis aux amateurs !...

A l'extrémité de l'anse se trouve encore un rocher de forme bizarre et que l'on a appelé, je ne sais pourquoi d'ailleurs, *la Chaudière*.

Pour finir, nous visiterons la jolie *baie de la petite Fontaine*, ainsi nommée d'une source qui, pendant la saison des pluies, sourd à l'ombre d'une exquise végétation, mais qui n'existe pas au temps de la sécheresse. La baie elle-même est un des lieux les plus charmants de promenade que je puisse recommander

dans les environs de la Basse-Terre. Elle est formée par une sorte de petite vallée étroite, resserrée entre deux énormes pitons et s'ouvrant, du côté de la mer, en une plage d'un élégant dessin, dont un gracieux bouquet de cocotiers complète le charme.

Rien n'est facile comme cette promenade, et je répète qu'il en est peu de plus agréables.

Le seul avis que je donnerai aux touristes est de se ménager le temps du retour et d'éviter de regagner la Basse-Terre à la voile. Des risées subites, très malaisées à prévoir, tombent parfois sur la mer des gorges du Houëlmont et pourraient mettre en danger de chavirer un canot dont les écoutes ne seraient pas manœuvrées par un homme du métier. Ne vous embarquez donc qu'avec un marin dont vous serez sûr, ou naviguez tranquillement à l'aviron. Le passage de la côte vous empêchera de trouver longue l'heure dont vous aurez besoin pour parvenir à l'anse de la petite fontaine.

Avril 1899.

LE GRAND CARBET

I

LES CHUTES DU CARBET

Enfin, je suis parvenu jusqu'aux chutes du Carbet !

Depuis plusieurs années que j'habite la Guadeloupe, c'était l'objet de mon constant désir. Mais ce pays, si riche en sites merveilleux, est rude au touriste. Sur ses côtes abruptes comme au sein de ses épaisses forêts, la nature ne se livre pas aux admirations banales. Barricadée derrière son rempart de mangles, de lianes, de bois inextricables, elle se défend aisément contre les curiosités profanes et ceux-là seuls qui l'aiment avec énergie peuvent la posséder tout entière.

Les parties hautes de la Guadeloupe mériteraient cependant de ne point rester inconnues et j'ai souvent pensé que si les hasards de la vie errante de Loti l'avaient conduit vers la plus belle de nos Antilles, notre littérature se serait enrichie de quelques-unes de ces pages enchanteresses, telles qu'a su en inspirer à l'auteur de *Rarahu* la Tahïti lointaine...

C'est le 7 janvier 1891, à six heures du matin, que

je me mis en route pour atteindre ces chutes du Carbet que j'avais souvent admirées et désirées de loin, lorsque, me promenant aux environs du bourg de la Capesterre, je les voyais dans les hauteurs, miroiter sous le soleil, semblables à un sillage d'argent tracé au milieu de la sombre verdure des forêts qui dévalent, ainsi qu'une grande houle, sur le groupe des montagnes qui regardent la grande vallée à l'est de l'île.

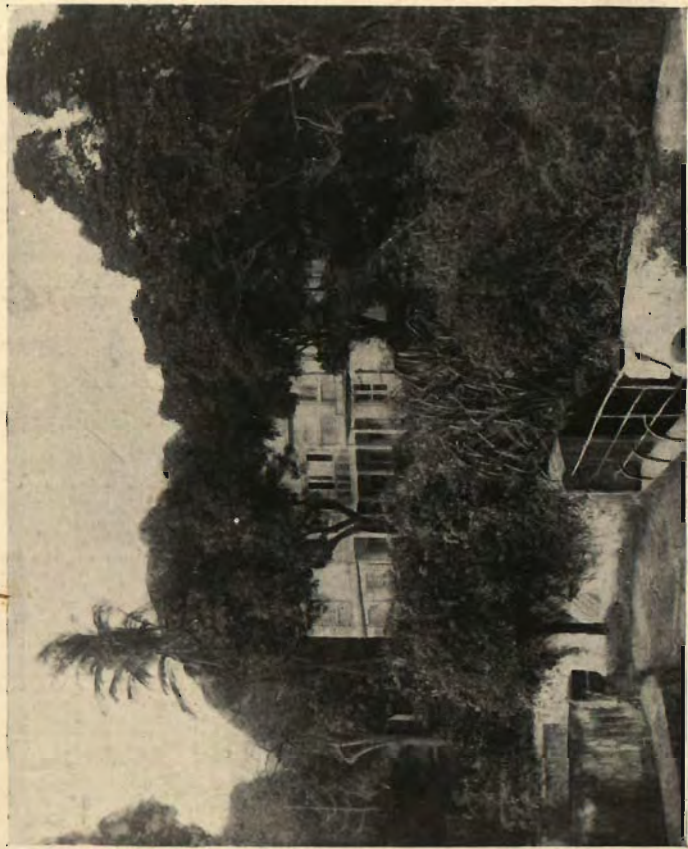
De la Basse-Terre, chef-lieu administratif de la colonie, la caisse roulante qui, sous le nom de diligence¹, fait le service de la Pointe-à-Pitre, s'engage, presque au sortir de la ville, sur une route à pente assez roide qui gagne bientôt la région montagneuse. Et presque aussitôt, le paysage est splendide. Si le voyageur tourne la tête pour jeter un regard en arrière, c'est la mer qui, sous ses yeux, s'étend, indécise, jusqu'aux limites de l'horizon, embrumée des vapeurs roses du matin, voilée comme d'une gaze transparente dont quelques lambeaux, troués de lumière, traînent encore en bas, dans la plaine, avant d'aller se dissiper au large ; à droite, les derniers contreforts du Houëlmont viennent mourir dans les eaux : le Houëlmont à la silhouette si fine, aux lignes si harmonieuses qu'il semble couché dans quelque molle attitude, pleine d'une grâce toute créole ; à gauche, quelques champs d'herbe d'un vert tendre, doux à l'œil comme un champ de jeunes blés dans notre France, jusqu'à l'heure où ils vont réverbérer le terrible soleil qui déjà nous chauffe la nuque de ses obliques rayons.

Nos mules tirent à plein collier la caisse bleue qui gémit sous ses essieux rouillés, et la lenteur de l'at-

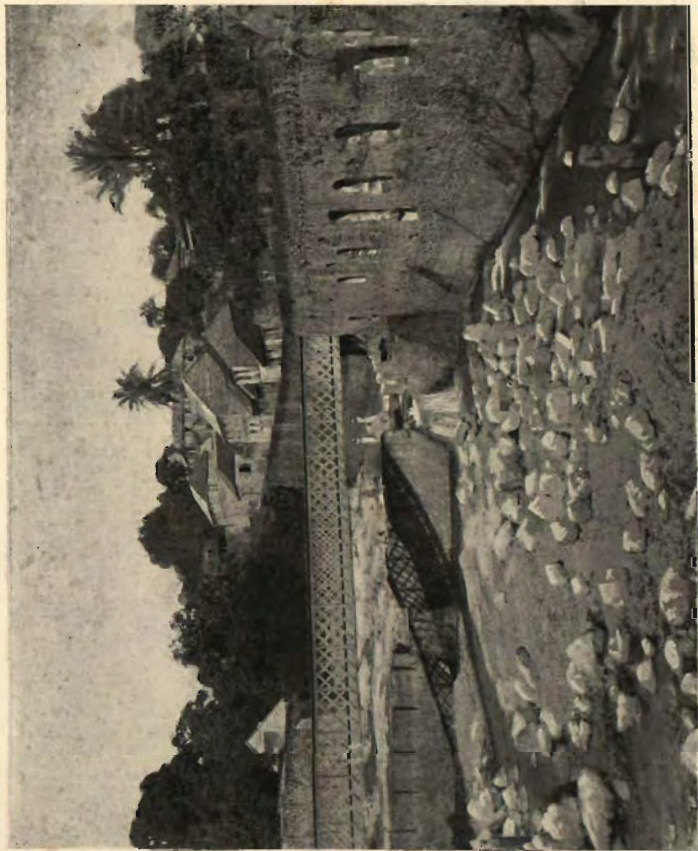
1. Depuis longtemps la guimbarde qui servait de diligence a été remplacée par de rapides autocars qui permettent de se rendre en moins de trois heures de Basse-Terre à la Pointe-à-Pitre.

LA GUADELOUPE PITTORESQUE.

PLANCHE XV.



LE JARDIN BOTANIQUE.



RIVIÈRE AUX HERBES, LE GALISBAY.

telage me permet d'admirer à loisir le réveil de la nature, de m'emplir les yeux du panorama que déroule l'étroite vallée, plus resserrée à mesure que nous montons, avec sa large et lumineuse trouée au loin, en bas vers la mer. Un dernier effort et la diligence fait une courte halte à Gourbeyre, village qui domine, à l'entrée d'un petit plateau, toute la contrée que nous venons de traverser et qui est destiné à devenir, je n'en doute pas, la villégiature la plus recherchée pendant les fortes chaleurs de l'hivernage, lorsque les travaux de canalisation, — déjà fort avancés, — auront amené l'eau à portée des habitations.

Les mules ont soufflé. Nous roulons à une assez vive allure sur la route en pente adoucie. Au passage, nous jetons un regard sur Dolé, célèbre par ses eaux thermales ; la source chaude vient sourdre dans un vaste bassin ménagé pour la recevoir sous l'ombre fraîche de grands bambous qui, de leurs têtes rapprochées, forment au-dessus des eaux un dôme de verdure. Et le charme mystérieux du site et la transparence de la source et l'exquise température du bain, tout invite à la halte en ce lieu ; et point n'est besoin d'avoir à calmer la douleur d'un rhumatisme pour se sentir attiré vers la piscine tentatrice.

Nos bêtes galopent déjà sur la route à peu près unie et nous filons au milieu de la vallée qui s'est élargie tout à coup, entre des champs de cannes à sucre. A notre droite, derrière les cannes, à l'extrémité de la chaîne boisée qui s'abaisse insensiblement, voici la mer que nous avons un temps perdue de vue, presque oubliée au milieu des détours de la montagne. Elle apparaît d'un bleu sombre, plus foncée que le ciel encore pâle du matin, avec lequel elle tranche nettement à l'horizon. Nous avançons et voici qu'une dépression de la vallée découvre à nos yeux un inou-

bliable spectacle : c'est le groupe d'île des Saintes qui émerge, véritables perles enchâssées dans le saphir des eaux, toutes blanches avec leurs rochers arides, leurs côtes finement découpées, leur ceinture d'écume dans le canal toujours agité qui les sépare du rivage de la Guadeloupe.

Notre route a tourné brusquement à gauche, en se rapprochant de la mer dont elle ne s'éloignera plus jusqu'au terme du voyage. Il est huit heures et nous venons d'atteindre le 13^e kilomètre. Après leur rude étape, nos quatre mules sont lasses et elles ont besoin de repos. Un relais nous attend aux Trois-Rivières.

Pendant qu'on change l'attelage, notre conducteur boit l'inévitable « petit sec » de chaque halte, sous forme d'un bon verre de tafia. Nous repartons au bout d'un quart d'heure. Vers le 15^e kilomètre, à droite de la route se trouve, cachée dans les bois, *la Coulisse*, une sorte de grande rigole naturelle, creusée dans le roc par la violence du courant et dans laquelle les eaux se précipitent vers un large bassin. C'est une distraction pour les amateurs de s'asseoir au sommet de la rigole et de se laisser ensuite glisser ou plutôt rouler, au fil de l'eau, jusque dans la cuvette inférieure. Cet amusement, aussi hygiénique qu'innocent, s'appelle « coulisser ». Impossible, malheureusement, d'aller prendre ce bain original qui me tente terriblement par les 28^e de chaleur dont nous jouissons déjà, malgré la brise du large.

Nous traversons pendant quelque temps des plantations de caféiers, de cacaoyers et de vanille ; et, bientôt, une bouffée d'air vient me frapper au visage ; le bruit des flots qui se brisent sur les rochers m'annonce le voisinage de la mer. Elle est là, en effet, presque sous nos pieds ; nous longeons de hautes falaises à pic dont l'aspect sauvage et la fière silhouette ne seraient point indignes de la côte bre-

tonne. A la base de ces remparts de rocs qui semblent défendre les abords de l'île contre les assauts de la mer presque toujours violente en ces parages, vient expirer, en une poussière d'écume, la grande course des houles du large.

Puis, les falaises s'abaissent et notre chemin descend jusqu'en un point de la côte dont le seul souvenir est encore pour moi un enchantement. A gauche, les montagnes ont rejoint la route qu'elles dominent de leurs pentes couvertes de bois touffus ; à droite, en contrebas, se dessine une petite anse sablonneuse, coupée par un ruisseau dont le cours tranquille, en serpentant à travers les sables, va se perdre dans l'immensité bleue de la mer, en se heurtant tout doucement à la lame. Tout autour de l'anse s'arrondit une ceinture de cocotiers à la fine silhouette dont les feuillages vert tendre se balancent, comme de grands éventails, au sommet de leurs troncs élancés, semblables de loin à des mâts de navires à l'ancre, au bord de la plage... Sur le sable, cinq ou six canots de pêcheurs, échoués ; au fond de la baie, collées au flanc escarpé du talus qui, de la route, descend jusqu'à la mer, quelques cases au toit bas forment le hameau du *Bananier*, ainsi nommé sans doute parce qu'on n'y voit aucun arbre de ce genre.

Sur ce tout petit coin de terre perdu, au pied des monts, en face de la mer, une paix règne, pleine de recueillement, de charme poétique. La puissante nature tropicale, sans renoncer aux grands effets dont elle ne se lasse jamais, semble avoir voulu donner-là surtout une impression de grâce et de mollesse.

Une dernière étape nous conduit à la Capesterre et nous admirons au passage la magnifique allée de palmistes de l'habitation *Moulin-à-Eau* qui s'étend sur un espace de plus d'un kilomètre et ne comprend

pas moins de cent arbres de chaque côté de la route ; il est dix heures, nous avons atteint le 29^e kilomètre¹.

Je suis reçu à la Capesterre par mon excellent ami, M. Deville de Perrière, le percepteur de l'endroit². Lui aussi avait, depuis longtemps, le désir d'arriver aux chutes du Carbet, éternel sujet de tentation pour lui qui pouvait chaque jour, de sa fenêtre, les voir miroiter au soleil. Il m'avait promis de m'accompagner, de recruter des amateurs et d'organiser la partie. J'avais raison, comme la suite me le prouva, de compter sur son aimable entremise.

Les préparatifs étaient déjà faits, les provisions aménagées, les porteurs commandés et les cinq personnes, composant la petite expédition, avaient rendez-vous, pour la nuit, à deux heures, à l'habitation *la Blondinière*, située non loin de l'intérieur des bois, à 2 kilomètres environ au-dessus du bourg de la Capesterre.

Hélas ! Le temps, lui aussi, s'était mis de la partie. Le ciel, tout à coup obscurci vers midi, se fondit bientôt en cataractes et, pendant une grande partie de l'après-midi, nous nous demandâmes avec angoisse s'il nous serait possible de nous mettre en route. Nous devions nous attendre à trouver les bois défoncés et les sentes changées en ravines. Mais notre projet nous tenait au cœur et, à l'heure dite, notre petite caravane s'ébranla : un excellent dîner lui avait donné du courage.

Nos porteurs précèdent chacun de nous, munis de

1. Le terrible ouragan qui passa sur la Guadeloupe en 1928 et ravagea toute l'île a entièrement détruit cette rangée de palmistes plus que centenaires ; seuls leurs troncs restent aujourd'hui debout. L'administration s'occuperait en ce moment de refaire cette allée qui fut une des beautés de la région.

2. Nommé, depuis à la Basse-Terre, Deville de Perrière y est décédé en 1917, honoré et aimé de tous.

flambeaux faits de la sève du gommier qui donne un bon encens et de bois de fougère taillés en petits morceaux, le tout entouré de feuilles de balisier attachées de distance en distance. La nuit est noire et nous avançons lentement à la clarté fuligineuse des torches. Mon thermomètre enregistre alors 21° ; c'est assez pour avoir froid à la Guadeloupe.

A quatre heures et demie du matin, notre troupe s'engage dans la forêt. Ce sont les bois qui couronnent les hauteurs de la Capesterre.

J'avais déjà fait connaissance depuis longtemps avec la sylve des Antilles ; je ne saurais rendre pourtant l'impression que j'éprouvai, cette nuit-là, en pénétrant sous le couvert des grands bois. Rien de fantastique comme la silhouette des arbres géants, à la lumière vacillante des torches dont la flamme, parfois rabattue par le vent, nous menace, tantôt d'une obscurité profonde et tantôt nous aveugle de ses lueurs sanglantes.

Au bout de trois heures de marche, nous arrivons à la première chute du Carbet qui retombe en bouillonnant d'une hauteur de 12 mètres ; mais nous ne faisons qu'une courte halte, assis sur des rochers dans le lit de la rivière pour prendre notre premier repas ; la température s'est encore abaissée et mon thermomètre ne marque plus que 19°. Nous avons réellement froid et nous nous remettons vite en route, chassés d'ailleurs par les moustiques qui ne nous épargnent pas.

Une nouvelle étape nous conduit à la prise d'eau de la Blondinière que nous atteignons vers neuf heures du matin. Cette prise, située au confluent de la rivière du Carbet et de son affluent *Le Dauriac*, est pratiquée comme le sont ordinairement, dans le pays, les prises d'eau destinées à desservir des habitations qui ont à faire mouvoir un moulin. Ce sont des sai-

gnées faites à quelque cours d'eau capté dans la hauteur des bois, souvent à une très grande distance de l'habitation. Celle de la Blondinière se trouve éloignée, de près de cinq heures de marche, des moulins auxquels elle donne la vie.

De neuf heures à onze heures, nous nous enfonçons davantage dans la région montagnaise et boisée qui, à chaque pas, nous réserve, il est vrai, quelque sujet d'admiration nouvelle, mais aussi quelque difficulté inattendue. Tantôt un morne se dresse devant nous qu'il faut gravir au travers des mangles et des lianes, après nous être ouvert un passage au coutelas ; tantôt une ravine se creuse sous nos pas dans laquelle nous dégringolons tant bien que mal, pour peiner ensuite sur le talus opposé ; tantôt c'est un plateau boueux, tapissé de débris séculaires de la forêt, que nous avons à franchir sur un terrain qui semble se creuser sous nos pieds et nous enlise parfois jusqu'à mi-jambe.

Mais le moment du déjeuner et de la grande halte s'approche ; et, toujours précédés de M. Crâne, vieillard de 64 ans, dont le courage m'étonnera plus d'une fois au cours de cette excursion, nous donnons un dernier coup de jarret pour retrouver le lit du Carbet où nous devons prendre un peu de repos et réparer nos forces. Il est onze heures et la température s'est relevée à 20° quand nous posons sac à terre.

Nous faisons honneur à nos provisions et, tout en déjeunant, nous contemplons avec plaisir le site pittoresque dans lequel nous nous sommes arrêtés. Déjà, c'est la pleine forêt, avec ses hautes futaies, ses arbres plusieurs fois centenaires, ses troncs renversés par l'âge, couchés sur un lit de feuille mortes, en proie à la pourriture qui les désagrège intérieurement tout en leur laissant leur forme première, avec une trompeuse apparence de robustesse. Partout, autour des troncs encore debout et vivants en dépit du temps, un

riche revêtement de parasites, un enchevêtrement de lianes, un enlacement de rameaux ; si bien que pas un de tous ces arbres ne paraît isolé et qu'une même vie intense semble animer, comme un corps unique, toute la grande forêt. Il va être midi, mais le soleil ne perce qu'à peine l'épais rideau de feuillage qui nous abrite et nous demeurons dans une espèce de crépuscule humide que ne vient jamais dissiper entièrement le rayonnement de l'astre qui, là-haut, au-dessus du dôme de verdure, flamboie et inonde la plaine de son impitoyable lumière.

Une longue étape nous reste encore à fournir avant la nuit complète qui vient vite sous le couvert du bois. Nous voici debout, prêts pour de nouvelles fatigues.

Mais alors, plus de route possible à travers la forêt, plus même l'ombre d'un sentier. La rivière court entre deux talus si roides, si hérissés de végétations, que nous n'avons plus d'autre ressource que de suivre le lit même du Carbet. Pendant deux longues heures, nous avançons péniblement, au fil de l'eau, obligés parfois d'entrer dans le courant jusqu'à la ceinture. Toute notre petite troupe se comporte d'ailleurs gaillardement et je ne me lasse pas d'admirer la souplesse et l'incroyable sentiment de l'équilibre de nos porteurs qui, tout chargés qu'ils sont avec leur panier ou leur dame jeanne sur la tête et leur sabre d'abattis à la main, sautent d'un pas élastique et toujours sûr, de roche en roche, pendant que nous avons nous-mêmes à compter plus d'une glissade.

Enfin, vers deux heures, nous atteignons la seconde chute. Elle est plus belle encore que la précédente et j'évalue à 68 mètres environ sa hauteur. C'est celle que l'on aperçoit du littoral de la Capesterre et qui paraît être la première. A notre gauche, un petit bras du Carbet s'enfonce sous le bois et fuit

rapidement en *coulisse* d'une dizaine de mètres sur un granit admirablement poli, rappelant la coulisse des Trois-Rivières.

La seconde chute donne dans un joli bassin aux ondes claires et tranquilles, qui semblent inviter au bain. Mon ami Deville et moi nous sommes tentés de nous délasser à la fraîcheur de cette eau limpide. Mais déjà neuf heures de marche ont échauffé notre sang, et il nous semble prudent de résister aux séductions de la rivière.

Toutefois, c'est près du bassin que nous nous décidons à faire halte et à passer la nuit. Car la nuit nous menace ! Il n'est pas trois heures et déjà, pour nous, le soleil s'est couché !

Aidés de nos porteurs qui sont allés dans le taillis chercher les matériaux indispensables, nous construisons l'*ajoupa* qui nous protégera, tant bien que mal, contre les fraîcheurs nocturnes. Quatre gros poteaux, équarris au coutelas, sont plantés en terre : deux d'entre eux, enfoncés *au vent*, beaucoup plus petits que les deux autres, afin d'assurer l'inclinaison du toit sur lequel pourra glisser la pluie sans pénétrer à l'intérieur. La charpente de ce toit est faite de gaules ou branches minces, également taillées, assujetties entre elles par des liens formés de jeunes lianes et sur lesquelles sont disposées, à la manière d'une couverture de tuiles, des feuilles de *balisier* et de *langue à bœuf*.

A l'intérieur, sur le terre-plein de la petite cabane que nous avons ainsi construite, nous ménageons, à soixante centimètres du sol environ, une sorte de plancher formé de troncs de fougères et recouvert d'une grande quantité de feuilles. Le tout est assujéti au moyen de cordes végétales que nous fournit la *siguine*, parasite des gros arbres retombant sur le sol en fils qui mesurent souvent plus d'un demi-centi-

mètre d'épaisseur et plus de vingt mètres de hauteur.

L'ombre a définitivement envahi la forêt, et nous commençons à sentir la morsure du froid humide de la nuit. Pendant que nos porteurs, sous l'habile direction de M. Crâne, le vieillard dont j'ai déjà parlé et qui semble aussi dispos qu'au sortir d'une sieste, s'activent à la construction de l'ajoupa, mon ami Deville s'efforce de faire du feu. La besogne n'est pas la plus facile, et il ne parvient pas, sans peine, à faire prendre les branches toujours humides dans ces parages. Enfin, le feu flambe : nous nous rapprochons tous frileusement du foyer dont la lueur éclaire les préparatifs de notre repas. Il est près de sept heures quand, les provisions déballées et la salade de choux palmistes préparée par mes soins, nous donnons le premier coup de fourchette. Inutile de dire que celui-ci fut suivi de beaucoup d'autres, car nous mourions de faim et nous étions décidés à emmagasiner tout le calorique nécessaire pour bien passer la nuit. Couchés sur nos lits de feuilles, nous prenons plaisir au verbiage enfantin de nos porteurs qui, sous l'influence d'un bon repas, s'amusent à échanger des contes créoles. Puis, le silence se fait peu à peu et tout le monde s'endort. Bientôt une température de 15°, jointe à l'humidité de l'atmosphère, me réveille avec une sensation de froid qui ne m'est pas désagréable. Ce n'est pas l'avis de Deville que je trouve claquant des dents et pris de frissons ; je lui passe la couverture qui me servait d'oreiller ; un sac de farine de manioc la remplace. Mais le sommeil ne revient plus, et Deville et moi, nous attendons avec impatience que le jour paraisse. Si le soleil se couche tôt dans ces bois, il est lent aussi à les éclairer, et nous ne pouvons guère nous remettre en route avant huit heures du matin, après un premier déjeuner.

CEMPLE DE RECHERCHES ANTHROPOLOGIQUES

C'est avec des peines infinies que nous parvenons aux limites supérieures de la chute, sur la rive gauche du Carbet. Il nous a fallu deux heures pour gravir une pente de 60 mètres ! Cette étape, la plus rude de toutes, nous conduit à un petit ravin dans lequel court un mince filet d'eau. Nous y campons et, pendant une demi-heure, nous prenons un repos véritablement bien gagné.

A la hauteur où nous sommes parvenus, le bois s'est éclairci et, devant nous, s'étend une région merveilleusement riche en mousses et en fougères piquantes. Quelques-uns d'entre nous se trouvent las après l'effort qu'ils ont dû faire dans la matinée : ils resteront au campement tandis que les plus valides tâcheront d'atteindre la troisième chute du Carbet¹.

Nous partons, MM. Crâne, Deville et moi, accompagnés de deux porteurs, vers dix heures et demie, et, après une descente assez dure sur le versant opposé, nous retrouvons le Carbet qui roule à cet endroit des eaux grises, d'une couleur savonneuse. Comme la veille, pendant plus d'une heure, nous sommes obligés d'exécuter une marche fort pénible dans le lit même de la rivière.

Enfin, à midi, nous avons conquis la troisième chute ; et certes, sans parler du plaisir de la difficulté vaincue, aucun de nous ne regrette sa peine. Un merveilleux spectacle s'offre à notre vue. D'une hauteur de 125 mètres au moins, le Carbet se précipite d'un seul bond, en une nappe unique, sur le flanc poli d'un immense rocher qui se dresse à pic, sans aucune saillie, aucune aspérité qui retienne ou ralentisse la masse des eaux. C'est un véritable écrou-

1. Il faudrait plutôt dire : la seconde chute, car on ne connaît que les cascades visibles du littoral. Le coup d'œil est magique quand le soleil du matin envoie ses rayons éblouissants sur les hauteurs boisées de la Capesterre et fait miroiter cette masse liquide qui se déroule en un long ruban d'argent.

lement de la rivière au cours de laquelle le sol s'est tout à coup dérobé. Quel saut magnifique ! J'ai vu des cascades plus impressionnantes par le volume d'eau qu'elles entraînent : aucune plus que celle du Carbet n'a excité mon admiration par l'imprévu de la chute, le caractère sauvage et grandiose du décor, la solennité du lieu où règne le silence de la grande forêt que trouble à peine la plainte du torrent... Mais cette chute perpendiculaire de 125 mètres n'est point la seule dont se forme la cataracte. Il semble que toute cette masse d'eau reçue sur une plate-forme de granit trop dure pour être entamé et creusé par elle en bassin, rebondisse sous la violence du choc et se précipite, d'un nouveau saut, pour une nouvelle chute de 25 mètres. On aperçoit très distinctement du littoral, par un temps clair, ces deux chutes immédiatement au-dessus de celle de 68 mètres dont j'ai parlé plus haut. Quand l'eau, après cette terrible descente, reprend son cours normal et s'enfuit de nouveau dans la profondeur du bois, elle apparaît d'un bleu vert qui forme plus loin cette teinte savonneuse remarquée en montant. La température est, en ce moment, de 19°.

Un peu au-dessous de la deuxième chute, sur la rive droite, le Carbet emporte, en fuyant, un petit affluent, ruisseau d'eau chaude, très limpide dont la température monte à 30°.

Nous essayons de nous élever au moins jusqu'aux assises de la terrasse qui domine la deuxième cataracte ; mais en vain : une demi-heure d'efforts nous a fait gagner 10 mètres ; et, au delà, l'ascension devient manifestement impossible. Il faut nous contenter d'admirer modestement d'en bas ce merveilleux caprice de la nature, et nous sentons une fois de plus combien faibles sont les forces de l'homme, combien petite est sa taille, à l'ombre de ces grands arbres, au

ped de cette grande cascade, au sein de cette puissante végétation des tropiques qui dépasse de si loin la mesure humaine.

J'ai beaucoup regretté depuis de ne m'être pas muni d'un instrument devant me permettre de calculer l'altitude du lieu où nous étions. Vu du littoral de la Capesterre, le sommet de la grande chute semble être à la hauteur du pied de la Citerne, petite montagne, en forme de dos de tortue, qui est au sud de l'Échelle, placée elle-même à côté de la Soufrière. Si l'on tient compte de l'illusion d'optique qui se produit quand, du littoral de la Capesterre, on regarde le massif montagneux de la Guadeloupe et qui vous fait croire que l'Échelle, par exemple, est plus élevée que la Soufrière, alors que c'est le contraire, on peut dire que le sommet de la dernière chute du Carbet est à 1.000 mètres d'altitude.

Nous déjeunons rapidement pour consacrer tous nos instants, trop rapides, au saisissant spectacle que pas un de nous peut-être ne reverra, mais que pas un de nous, j'en suis sûr, ne saurait oublier. Nous plaignons nos camarades restés au campement et nous nous préparons à les rejoindre. Ils s'étaient, eux, préparés à nous recevoir. En échange des récits enthousiastes que nous leur servons, inspirés par les beautés de la troisième chute, ils nous accueillent par un succulent *Colombo*, mets créole fait de restes de jambons, d'un poulet au riz et de force piment, additionné de plusieurs autres épices, à la mode indienne.

Il ne nous restait plus qu'à redescendre, et nous espérons pouvoir, le soir du même jour, être de retour à la Blondinière. Nous coupons donc au plus court, et, d'abord, notre descente est assez rapide. Mais, bientôt, il faut compter avec les difficultés du sol et ralentir la marche. Pendant trois heures, nous

nous débattons au milieu des mangles qui, sans cesse, entravent nos pas, nous défendent la ligne droite et nous obligent à des détours qui nous font peu à peu perdre notre route. Nous finissons par tomber dans le lit du *Dauriac*.

Longue est encore la distance qui nous sépare de la Blondinière, et voici que la nuit épaissit déjà l'ombre des bois. Nous renonçons à gagner la plaine avant le lendemain et nous nous résignons à coucher cette fois presque à la belle étoile. Car il est tard, nous sommes las et il nous faudrait près de trois heures pour construire un ajoupa semblable à celui de la veille. Un toit grossier de branchages étayé par quatre pieux et un lit de feuillage sur le sol plus qu'humide, voilà, pour cette nuit-là, notre hôtellerie. Aussi fut-elle assez mauvaise. Au petit matin, nous avons tous triste figure, et seul, peut-être, le vieillard eût-il pu se présenter décemment en une société de gens civilisés : il m'apparut aussi frais et dispos que s'il fût sorti de sa chambre.

A six heures, nous levons le camp et à peine étions-nous en marche que nous recevons, en manière de réconfort, l'un des plus violents grains tropicaux dont j'ai gardé le souvenir. En dépit du parapluie naturel que forme la forêt au-dessus de nos têtes, nous sommes trempés jusqu'aux os et c'est dans le plus pitoyable état que nous arrivons vers neuf heures à la Blondinière.

Un peu avant midi, je reprenais la diligence pour rentrer à la Basse-Terre, enchanté de mon excursion et roulant déjà dans mon esprit un projet d'expédition plus sérieux encore. Je crois possible de pénétrer par le chemin que je venais de suivre, jusqu'au cœur même du massif montagneux qui domine le centre de l'île et je me propos d'arriver par les sources du Carbet jusqu'au grand volcan de la Soufrière.

Pour atteindre ce but, quatre jours me seront nécessaires ; mais la vie des bois a bien son charme et ce n'est point trop acheter de quelques fatigues le plaisir d'entrer en communion avec la mystérieuse nature de l'intérieur de l'île, de violer quelques-uns de ses secrets, d'aller enfin là où l'homme ne va point d'ordinaire.

Mars 1891.

II

LES SOURCES DU CARBET

Dans une excursion que je fis, il y a deux ans, aux *Chutes du Carbet* et qui a fait l'objet du récit qui précède, j'avais formé un projet hardi, en apparence, impossible à exécuter, disaient ceux de mes amis à qui je m'en étais ouvert, et qui est pourtant passé aujourd'hui du domaine de la théorie dans celui de la réalité.

Partir de la Basse-Terre, traverser le massif montagneux que domine la Soufrière et aller tomber à la Capesterre, en utilisant, en partie, le chemin suivi une première fois pour atteindre les chutes du Carbet, voilà quel était mon programme.

Démontrer que la communication entre les deux versants de l'île pouvait être établie, à l'encontre de l'opinion bien arrêtée des excursionnistes les plus familiers avec le relief du sol de la Guadeloupe, voilà quel était le problème que je m'étais proposé de résoudre.

Et je puis dire que ce problème est à peu près résolu.

Quittons la Basse-Terre et en marche vers les hauteurs.

La route qui conduit du chef-lieu au Camp-Jacob et le sentier qui grimpe jusqu'au pied du cône de la Soufrière sont trop connus pour mériter une description spéciale. Comment ne pas s'arrêter pourtant à certaines étapes, autant pour reprendre haleine que pour donner un libre cours à son admiration ? L'homme est ainsi fait qu'il s'accoutume bien vite aux beautés de la nature qui s'étalent chaque jour sous ses yeux ; bientôt même il ne leur prête plus aucune attention. Aussi va-t-on penser que je tombe de la lune ou que je découvre une seconde fois l'Amérique, quand je me permettrai un petit mouvement d'enthousiasme presque dès le départ, pas plus haut que l'habitation *Montéran*, par exemple... Ne pensez pas que je me prépare à entamer une description de l'arbre *Zombis*, bien que cet arbre ne soit pas sans originalité. Je me contenterai de vous raconter une anecdote à son sujet.

Un soir, M. Aude, médecin en chef de la marine, remontait au Camp-Jacob, en diligence, avec son fils. En passant près de l'arbre *Zombis*, le jeune homme, qui s'intéressait aux choses de la botanique, demanda à son père à quelle famille appartenait ce géant. M. Aude allait répondre, lorsque l'un des occupants de la voiture publique, honnête habitant de Saint-Claude qui, lui aussi, regagnait sa case, se chargea de satisfaire la curiosité du jeune botaniste...

« Cet arbre ? dit-il, mais, il appartient à la famille de *Montéran* ! »

Dépassons le fromager auquel nous venons de voir ainsi conférer des quartiers de noblesse. Mais puisque nous allons à pied, comme il convient à de véritables

amis de la nature, rien ne nous empêche de nous arrêter pour répondre à ses appels. Or, dans cet admirable pays, c'est à chaque pas qu'elle nous convie à nous arrêter, c'est à chaque pas qu'elle offre une fête à nos regards.

Escaladons le talus qui domine la route, à droite, et nous jouirons d'un panorama enchanteur. Voici la Soufrière qui se dresse devant nous. Elle est encore toute rose des premières caresses de l'aurore, sa cime est baignée de lumière, elle se détache avec netteté dans l'azur pâle du matin, tandis que ses flancs et sa base sont encore enveloppés d'ombres violettes : en haut, c'est déjà la vie souriante, le gai réveil : en bas, c'est encore la mélancolie de la nuit qui achève de mourir.

A notre gauche, d'autres monts arrondissent leur chaîne en demi-cercle, depuis la mer où ils semblent prendre naissance, depuis les hauteurs abruptes des Vieux-Habitants, jusqu'au massif principal où règne le volcan. Presque à ses pieds et comme accroupie près de lui, voyez cette belle montagne, et dites-moi si elle justifie, par aucun des aspects de sa sombre masse, le nom peu poétique de *Nez cassé*. Ne vous fait-elle pas plutôt songer à la fiction antique, au monstre couché près de sa maîtresse et veillant sur elle ? Quant à moi, je me refuse absolument à deviner là aucune forme de nez et même de nez cassé.

Ainsi gardée d'une part, la Soufrière est flanquée sur sa droite par l'*Échelle* et par la *Citerne*, deux monts d'accès difficile dont le nom reviendra dans le cours de ce récit. Puis, c'est le *plateau du Palmiste* au flanc duquel s'ouvre la trouée de Gourbeyre ; et, plus loin, le massif des *Gobelins*, du *Caraïbe*, du *Houëlmont* s'abaisse graduellement vers la mer, avec des ondulations d'une grâce infinie, avec l'harmonieuse souplesse de flots qui se seraient tout à coup



BASSIN DE LANGOUSTOURE.

LA GUADELOUPE PITTORESQUE.

PLANCHE XVIII.



L'ÉCHELLE DU VIEUX-FORT.

figés dans leur cours vers ces autres flots qui miroitent là-bas au sein de la mer immense, illimitée, confondue jusqu'à l'horizon avec le ciel encore tout embué des vapeurs nocturnes. Paysage complet qui unit les beautés de la montagne aux beautés de l'Océan ! Paysage inoubliable, qui mériterait d'être décrit par une autre plume que la mienne. C'est le matin qu'il faut aller l'admirer, et c'est à dessein que j'ai commis un anachronisme dans ce récit.

Car, au cours de notre excursion, nous passons vers six heures du soir devant l'arbre Zombis, et nous devons presser le pas pour arriver au Camp-Jacob avant la nuit. Nous y couchons, si vous voulez bien, pour prendre quelques instants de repos. Mais ne dormons pas trop profondément : à trois heures il faudra se mettre en route.

Nous avons dépassé la caserne, le gouvernement, les dernières habitations du Camp. Nous voici engagés le long d'un sentier tracé, à travers bois, en 1887, par les soldats de l'infanterie de marine. Honneur aux braves qui ont été autrefois à la peine ! Leur chemin ne ressemble pas précisément à une route coloniale ; il ne rappelle pas même celui qui jadis donnait passage à la voiture du Gouverneur Touchard allant se délasser dans la piscine des *Bains-Jaunes* ; mais, tel qu'il est, c'est encore un honnête chemin, praticable aux chevaux et aux piétons et qui rend facile l'accès de la Soufrière. Seulement, il se dégrade ! Au train dont vont les choses et si on n'y prend garde, de ce sentier, il ne restera bientôt plus qu'une trace, un souvenir : la nature aura bientôt repris ses droits.

Nous voici donc sous les grands bois... Ne vous attendez pas à ce que je cherche à faire passer en vous quelque chose de cette horreur sacrée dont parlaient les anciens et qui saisit l'âme sous le cou-

vert des épaisses forêts. Qu'il vous suffise de savoir que j'éprouve le frisson dont il s'agit chaque fois que je monte aux Bains-Jaunes. Les sceptiques vont m'accuser tout de suite d'être sensible aux fraîcheurs de la nuit : je n'insiste pas.

D'ailleurs, la traversée du bois n'est pas bien longue : une heure vous suffira si vous ne vous amusez pas à prendre les raccourcis qui pourraient bien vous ramener à l'habitation *Bagatelle*, trompés par la nuit et par une connaissance incomplète des lieux. Tout chemin mène à la Soufrière comme à Rome ; mais le plus court est encore le mieux connu.

Donc la forêt s'éclaircit : à travers les arbres moins pressés commencent à paraître les pâles étoiles du matin ; l'atmosphère devient moins lourde, moins humide ; une forte brise passe sur les fronts trempés de sueur : voici les Bains-Jaunes, dans une sorte de clairière, à la sortie des grands bois, au pied des monts.

Quel bon *changement d'air* devait exister là jadis ! Et je ne parle pas d'une époque fort éloignée, mais de cinquante ans à peine. Les anémiés, les épuisés et les misanthropes trouvaient là-haut le moyen de se refaire au moral et au physique. N'en parlons plus : là où s'élevaient autrefois des cases, d'ailleurs sommairement construites, il n'y a plus rien, ou presque rien. C'est à peine si vous trouverez pour vous abriter une méchante baraque, ouverte à tous les vents. La nature détruit vite l'œuvre de l'homme dans ce pays, et l'homme lui-même n'a pas assez de respect pour ses devanciers. C'est pourtant dans la méchante baraque que je vous ai dite, qu'il faut s'installer tant bien que mal pour prendre un peu de repos avant de tenter l'ascension de la Soufrière. Dormons une ou deux heures, le sac sous la tête, comme nous pourrions, non sans avoir toutefois maudit les vandales

qui ont démoli les anciennes constructions de l'infanterie de marine. Après tout, il ne pleut pas trop dans la case, il ne pleut même pas du tout la nuit dont je vous parle, et le pire accident qui puisse nous arriver, c'est de rêver que nous couchons à la salle de police.

Êtes-vous reposé ? En route pour les hauteurs : n'attendons pas l'aube : peut-être aurons-nous la chance de voir le soleil levant éclairer l'un des plus beaux spectacles du monde.

Nous devons à M. le chef de bataillon Legot, ancien commandant des troupes, le chemin qui mène des Bains-Jaunes aux sources du Galion, situées au pied du cône. Ce chemin, qui mesure exactement 1.160 mètres, a remplacé le sentier taillé par ordre de M. Rollin lorsqu'il conduisit, au mois de janvier 1885, le comte et la comtesse de Bardy à la Soufrière. Il a le double avantage de donner accès au cône, après une demi-heure de marche, et de permettre une courte visite aux sources du Galion dont la vue ne manque pas d'intérêt.

Mais ne négligeons, au passage, aucune des beautés de la nature ; ce n'est pas une raison parce qu'elle en est prodigue chez nous pour faire les dédaigneux... A deux minutes des Bains-Jaunes, voici un spectacle charmant. Contemplez-le à la clarté de la lune : au retour, vous serez las, vous aurez les yeux un peu blasés par les splendeurs du panorama que vous réservait la Soufrière, vous marcherez trop vite pour admirer, sans autre pensée que cette piscine tentatrice des Bains-Jaunes dont les eaux tièdes dissiperont, comme par enchantement, vos fatigues.

Le site où je vous invite à faire halte quelques instants est un petit ravin plein d'ombre, de fraîcheur et de mystère, — un joli coin de paysage affublé d'un vilain nom : *le ravin à la vache*. Pourquoi la

vache ? je l'ignore. On songe plutôt à quelque belle nymphe, harmonieusement baptisée par d'antiques poètes, couchée là-bas en une muette rêverie, sous cette grotte perdue dans la verdure, couverte de mousses au fond d'un clair bassin, retraite paisible dans la grande paix de la forêt... La nymphe sommeille, bercée par la musique grave et lente du ruisseau ; ne troublons point son repos de nonchalante divinité créole.

Le chemin tout à coup débouche dans une savane. Là s'arrête complètement la poussée des bois vers les hauteurs : pour toute végétation, des mangles qui embarrassent la marche. Cette savane est séparée de la *Savane à mulets* par un morne, le *morne Tarade*, véritable taupinière dont la faible élévation, comparée à celle de la Soufrière, me laissa longtemps dans une erreur dont il faut que je fasse aujourd'hui *mea culpa*. Dans mes premières excursions à la Soufrière, je pensais n'avoir à traverser qu'une seule savane et, une nuit que je faisais l'ascension avec deux fameux excursionnistes du pays, MM. Lignièrès et Payen, j'eus même l'audace de soutenir cette opinion. Or, voici la réponse que m'adressa M. Lignièrès : appelez cette seconde savane comme vous voudrez, la savane Le Boucher, si cela peut vous faire plaisir, mais vous ne pouvez pas l'appeler Savane à mulets, car elle en est tout à fait distincte. — Si j'avais à faire la carte de nos montagnes, c'est le nom de Lignièrès que je donnerais à la savane qui fit l'objet de notre amical débat, c'est-à-dire le nom d'un ami regretté, d'un amateur passionné des monts et forêts de notre île.

Armand Lignièrès connaissait la Soufrière et ses cratères comme on ne les connaît peut-être plus jamais. C'est avec moi qu'il fit sa dernière ascension, au mois de mars 1889, et cette ascension fut une de ses dernières joies, mêlée pourtant de cette mélanco-

lie des choses qui vont finir. Il sentait qu'il ne retournerait plus sur ces cimes qu'il considérait un peu comme son domaine, et il me disait : les jambes commencent à manquer... Je ne reviendrai plus ici. Je veux clore la série de mes excursions qui remonte à une époque où vous n'étiez pas né, par une ascension à la *Grande Découverte*. Vous viendrez avec moi et je vous ferai jouir d'un panorama que je n'ai vu moi-même qu'une fois. Il est moins étendu et moins majestueux que celui de la Soufrière, mais il vaut la peine d'être contemplé.

Nous avons pris jour pour cette fête des yeux que nous nous étions promise. Mais Lignièrès avait raison : il ne devait plus monter là-haut. La maladie survint, puis la mort... Qu'il me soit permis de donner ici un souvenir attendri à celui qui repose maintenant, confondu avec cette grande nature dont les manifestations charmèrent autrefois son existence, reposèrent ses yeux et son âme du constant labeur auquel il s'était assujéti...

La savane est traversée ; nous arrivons au pied du cône : une halte s'impose avant l'effort qui doit nous conduire au sommet. Ma montre marque quatre heures du matin et mon thermomètre accuse la température la plus basse que j'aie notée dans ces parages : 9°. Il fait presque froid et, sous la grande brise qui souffle de l'Est, j'éprouve un véritable malaise, dont seul peut avoir raison un coup de *sec* tenu en réserve dans ma gourde... Ce n'est pas au moment d'attaquer le géant qu'il faut négliger de réparer ses forces.

Il se dresse devant nous et, à le voir ainsi comme à portée de la main, on croirait avoir assez d'un quart d'heure pour en venir à bout et dominer la cime. Amère désillusion pour les débutants dans la carrière alpestre. Ils auront fort à faire sur le chemin

montant, malaisé comme celui du Coche de la fable, et ils compteront une bonne heure d'essoufflement avant d'arriver au but.

A droite du cône de la Soufrière, se détache une masse sombre : c'est la montagne de l'*Echelle*, moins élevée que sa voisine, la reine du massif, mais de taille respectable cependant, et, à ce morne, un autre se trouve adossé, auquel une forme singulière a fait donner le nom de *Citerne*. Dans les flancs de ce dernier, dort un écho facile à réveiller quand le brouillard ne vient pas amortir ses sonorités, répercutées par les monts d'alentour...

J'ai conduit ceux qui ont bien voulu me suivre dans ce récit jusqu'au pied de la Soufrière. Mais qu'ils ne s'attendent pas à en gravir le cône avec moi : la chose est pénible mais relativement facile et, une fois dans le sentier, mes lectrices même pourraient continuer le voyage sans autre inconvénient probable que d'égratigner un peu leurs jolies mains. Qu'on veuille bien se souvenir que je ne suis point parti pour les cratères, mais que je cherche à atteindre les sources du Carbet. J'avertis tout de suite mes compagnons de voyage qu'ici les difficultés commencent et que l'art de la gymnastique devient nécessaire.

Là où nous allons maintenant, il serait impossible d'emporter sa lanterne et il serait imprudent de mettre un pied devant l'autre sans avoir bien regardé devant soi. Attendons le jour, et, pour utiliser nos loisirs, occupons-nous des sources du Galion.

Cet étrange cours d'eau, qui sort de la montagne presque en ébullition et qui arrive à la Basse-Terre dans un état de fraîcheur fait pour satisfaire les amateurs de bains de rivières, prend naissance dans un site sauvage, au milieu d'un enchevêtrement de mangles, et il creuse son lit entre des falaises aux flancs

desquelles s'accrochent les *siguines* au merveilleux feuillage. Il y a là de quoi ravir vos yeux, pendant que je procéderai à quelques expériences sur la température des eaux des huit sources qui forment le Galion, et que j'achèverai de dresser un tableau, à l'usage des esprits précis qui n'admirent pas seulement, mais aiment aussi à se rendre compte¹.

Après les huit premières sources, s'en trouvent deux autres, issues de la grande crevasse qui sépare le massif de l'Échelle de celui de la Soufrière. Elles sont d'un débit très fort et forment, selon moi, plutôt un affluent du Galion, auquel j'ai proposé de donner le nom de *Matylis*. (Voir mon récit sur le Galion.) Pour arriver à la crevasse, il faut traverser un petit bois de mangles. Le trajet est court, de cinq minutes environ, si l'on utilise le sentier tracé en 1891 pour aller à la Citerne : dernier vestige du Club-Alpin qui, comme il advient des institutions intéressantes quand ceux qui les ont fondées cessent de plaire, a trop peu vécu parmi nous. Pour avoir dédaigné ce chemin et voulu m'en frayer un nouveau à travers les mangles, j'ai peiné plus d'une demi-heure, le sabre d'abatis à la main.

Parvenus enfin dans la crevasse, nous voyons couler à nos pieds les deux sources dont j'ai parlé tout à l'heure : l'une d'elles, chaude (28°), présente de beaux dépôts de soufre ; l'autre, froide (21°), est également sulfureuse. A partir de cet endroit, remontons la crevasse. Ce n'est pas chose aisée. Nous sommes obligés de sauter de roches en roches, et ces roches sont, en grande partie, friables, formées de cendres et de scories qui cèdent sous le pied et nous entraînent dans des chutes dangereuses. J'ai ri parfois aux dépens de mes compagnons que je voyais disparaître,

1. Ce tableau a été inséré dans mon récit sur le Galion, où sa place était indiquée.

le fanal d'un côté, le sabre d'abatis de l'autre, au fond de la crevasse, au milieu d'une dégringolade de pierres aussi grosses qu'eux-mêmes. Mais je me hâte d'ajouter que, plus d'une fois aussi, ils ont pu me rendre la monnaie de ma pièce.

Malgré tout, nous arrivons, au bout de six à sept minutes et sans nous être rien cassé, à un bouquet de siguines, épanoui sur notre droite. C'est par là que doivent prendre les excursionnistes qui vont à la Citerne. Ils trouveront un chemin frayé en 1891, par le Club-Alpin, sur le flanc de l'Échelle, dans une région où abonde le palmier nain dont le chou constitue un véritable régal. Là aussi, coule, pendant la saison des pluies, un filet d'eau pure et glacée, que je recommande de ne point négliger au passage : plus haut, on chercherait en vain une eau potable, et celle que je viens de signaler est exquise.

Quant à nous qui n'allons pas plus, cette fois, à la Citerne qu'à la Soufrière, au lieu d'obliquer à la rencontre du bouquet de siguines, nous continuons à remonter la crevasse. Et presque aussitôt, voici deux obstacles qui retardent un moment notre marche.

Le premier pourrait faire reculer plus d'un novice : il est cependant franchissable pour quiconque possède un peu d'élasticité dans les jarrets. Mais le second semble plus sérieux, même aux habitués de la montagne. Halte ! examinons en quoi il consiste et comment nous tirer d'affaire... Figurez-vous, à cet endroit, la crevasse, profonde de sept ou huit mètres et, au beau milieu, — je veux dire l'obstruant tout entière, — un éboulis de roches énormes dont la plus grosse surplombe, à plus de trois mètres de hauteur, le chemin formé par la ravine. Le problème est donc facile à poser : il s'agit d'arriver au sommet de la grosse roche ; mais il est plus difficile à résoudre. L'escalade est d'autant plus périlleuse que le

ped ne trouve pas d'autre point d'appui qu'une petite pierre encastrée sur la gauche, dans la paroi toujours humide et absolument à pic de la crevasse ; or, cette pierre tient à peine et elle permet tout juste de poser la pointe du pied. Une première fois, j'essayai de tourner l'obstacle en remontant par le talus de gauche, mais je ne réussis qu'à déterminer un éboulement et à suivre le mouvement des terres et des cailloux en une chute de plus de 10 mètres. Guidé par cette leçon, je résolus d'attaquer le taureau par les cornes, c'est-à-dire de grimper quand même sur ma grosse roche. La petite pierre tint bon et, mes souvenirs de gymnastique aidant, je finis par me trouver au sommet : je vous fais grâce du récit de mes efforts et de mes égratignures.

Ces deux obstacles présentent des difficultés réelles, et je n'en parle pas pour le plaisir d'étonner les gens. D'ailleurs, j'ai aujourd'hui des témoins. Interrogez les aimables fonctionnaires que j'ai eu le plaisir de conduire le mois dernier à la Soufrière, après avoir inscrit au programme la double visite du volcan et de la Citerne ! Pour gagner du temps, je leur avais persuadé de descendre à ma suite la Soufrière par le Sud, de manière à tomber dans la crevasse... Tomber est le mot. Quelle descente ! Je ne sais si d'autres l'avaient tentée avant moi, mais, en tout cas, mes compagnons et moi, nous nous souviendrons longtemps de cette expérience et nous nous félicitons encore de n'être pas restés dans les fentes qui se dissimulent traîtreusement sous l'engageant tapis des belles mousses qui revêtent ce flanc du volcan¹.

1. Le club des montagnards, fondé en 1903 dans le but d'explorer les montagnes et les rivières de la Guadeloupe, a tracé sur la rive droite de la Matylis et sur le flanc sud du cône de la Soufrière un sentier qui conduit, sans trop de peine, aux fumerolles de l'Échelle. On appelle ce sentier « les marches Colardeau » du nom du Vice-Président du Club qui s'était chargé d'ouvrir ce chemin. Colardeau

Du rocher dont je viens de parler jusqu'au bout de la crevasse, le chemin ne peut passer pour être absolument semé de roses, mais, enfin, il n'est pas très mauvais et l'on ne craint plus de se rompre les os. Les parois de la crevasse se rapprochent, s'abaissent, et nous voici bientôt en une sorte de savane. Nous avons gagné quelques minutes de repos ; d'ailleurs la place est intéressante et vaut qu'on l'étudie. Nous nous trouvons à cheval sur les deux versants de l'île, et c'est ici que passe la ligne de partage des eaux. Nous constatons les effets d'un terrible éboulement qui s'est produit en 1889. Tout le flanc de l'Échelle est labouré sur une longueur de 50 mètres et sur une largeur de 20 mètres : la blessure apparaît encore à nu. Palmistes, plantes, arbustes, tout a été arraché par la force irrésistible des eaux torrentueuses ; tout a été précipité contre la Soufrière, qui se dresse juste en face, puis rejeté jusque dans la crevasse dont l'origine s'explique par l'énorme masse d'eau sans cesse déversée par les deux montagnes.

Avant de nous engager sur le versant de la Capesterre, jetons un coup d'œil sur la Basse-Terre. Elle s'étend, là-bas, toute blanche, tout étincelante de lumière, sous le grand soleil, couchée au bord de la mer d'un bleu pâle, mais nuancée à l'infini jusqu'à l'horizon, jusqu'à cette ligne lointaine et douteuse où se confondent, pour le regard, les deux océans d'azur de la terre et du ciel...

Pour arriver au Carbet, il faut maintenant s'enfoncer dans la savane¹, sur un véritable tapis de

était un intrépide excursionniste qui fit plusieurs travaux de ce genre. J'ai été mis trop tard en rapport avec cet aimable compatriote. Quand j'ai fait sa connaissance, j'avais déjà accompli les excursions décrites dans ce livre.

1. Pour faciliter l'établissement de la carte des hauteurs de l'île, j'avais donné mon nom à cette savane, ayant été le premier, je crois, à l'avoir foulée en 1892. Plus tard, le Club des montagnards la traversant à son tour, à la recherche d'un passage vers la Capesterre,

mousses magnifiques, au milieu des mangles, des palmistes nains, des ananas sauvages, à travers des rochers monstrueux, jadis vomis par la Soufrière. Asseyons-nous au pied de l'un d'eux pour casser la croûte. En homme de précaution, j'ai emporté, dans une fiole spéciale, un assaisonnement qui me permet de manger une délicieuse salade de choux palmistes, toute fraîche, que j'ai payée de quelques efforts, il est vrai, mais qui coûterait cher à la Basse-Terre.

Avant d'arriver aux sources du Carbet, si l'on regarde à droite, sur le flanc de l'Échelle, on est tout étonné d'apercevoir, à une centaine de mètres, deux fumerolles qui attestent que ce volcan n'est pas bien éteint et que la Soufrière n'est pas la seule soupape de l'île dans ces parages.

Une heure et demie s'est écoulée depuis que nous avons franchi l'éboulement dans la crevasse : nous sommes arrivés aux sources, mais une nouvelle difficulté se présente : il faut descendre au fond du ravin. J'ai trouvé un manglier qui m'a prêté son concours pendant l'opération, mais je dois prévenir mes successeurs qu'ils ont à se hâter s'ils veulent profiter du même avantage. Le manglier ne me semble pas devoir rester bien longtemps debout, et le talus du ravin, très humide, extrêmement friable, s'éboule sous les pieds. Bientôt on devra chercher ailleurs le moyen d'arriver à la source.

La voici donc ! Sauf erreur ou réclamation, elle a été découverte par celui qui signera ce récit, le 17 septembre 1892, à midi. J'étais accompagné de M. Crève-Cœur, un solide marcheur, qui me prêta plus d'une fois son utile concours.

la baptisa de son nom. Je m'efface très volontiers devant ce groupe d'hommes de bonne volonté, dont les efforts pour le tourisme sont dignes d'éloges. C'est donc la Savane des montagnards que l'on traverse pour se rendre aux sources et aux chutes du Grand Carbet.

J'avoue qu'à ce moment je me suis bien senti payé de mes peines. La source jaillit sous une roche, au fond du ravin; elle est d'abord froide, d'une limpidité cristalline, d'un goût délicieux et elle s'élargit, presque à l'endroit de sa naissance, en un joli bassin qui invite au bain. Et, autour de ce bassin, il semble que la nature se soit complu à rassembler toutes les variétés de nos plantes alpestres; elles poussent avec vigueur dans l'atmosphère humide qui règne éternellement sous des ombrages que ne perce jamais le soleil, et la famille m'a paru complète : ananas sauvages, balisiers, palmistes nains, mousses, fougères simples, fougères arborescentes, etc. C'est là qu'il sera prudent de renouveler la provision d'eau, car, plus tard, jusqu'aux chutes du Carbet, on ne trouvera qu'une eau tiède, impossible à boire. En effet, quelques mètres au-dessous de cette source fraîche, apparaissent les sources chaudes, sulfureuses comme celles du Galion, mais avec une odeur toute différente. Elles s'étagent tout le long de la rivière dont elles grossissent le cours et chacune d'elles offre une température particulière. Sur les parois du talus s'ouvrent plusieurs bouches de vapeur, très chaudes, qui font varier le thermomètre entre 63° et 90°.

A environ 100 mètres de la première source, je constatai un phénomène qui d'abord m'intrigua beaucoup; sur ma droite, dans le voisinage d'un gros rocher, j'entendis un bruit souterrain assez fort, comparable à celui que fait un liquide en ébullition... Est-ce le bouillonnement d'une source chaude qui va sourdre plus bas? Est-ce une cheminée de vapeur reliant le système volcanique de l'Échelle à celui de la Soufrière? Je creusai le sol en cet endroit : il était brûlant; des jets de vapeur s'élancèrent qui firent monter mon thermomètre jusqu'au maximum et faillirent le faire éclater. Je n'avais pas les instru-

ments nécessaires pour opérer une fouille profonde, et bien m'en a pris peut-être, car je ne sais pas trop quel travail de nature s'opère en ce lieu-là et le jeu serait probablement dangereux.

Sur une longueur de 120 mètres à partir de ce point, le lit de la rivière est encaissé entre deux talus qui défient l'escalade et dont la conformation rendrait redoutable pour le voyageur un brusque débordement des eaux. Puis les talus s'abaissent et permettent, après une ascension assez pénible d'ailleurs, de quitter le lit de la rivière. C'est ce que nous fîmes, les deux jeunes Payen qui m'accompagnaient dans cette excursion et moi-même, après avoir constaté que l'heure nous empêchait d'aller plus loin ce jour-là. Arrivés sur la crête du talus de gauche, nous avons joui d'un coup d'œil admirable.

De tous côtés s'étend, comme un vaste tapis jeté sur le massif, une véritable forêt de mangliers, beaux arbustes auxquels le touriste pardonne, pour l'amour de l'esthétique, les embarras qu'ils suscitent au passage. A notre gauche, la Soufrière présente l'aspect sous lequel elle apparaît déjà, vue de la Capesterre, au fond du paysage ; à nos pieds, la deuxième source du Carbet, que je me propose d'explorer un jour, s'enfuit à travers les mangles, dans un immense ravin qui s'ouvre à la base du cône. A droite, dans le lointain, s'étalent les plaines de la Capesterre et de la Goyave et, plus loin encore, la Grande-Terre, la Pointe-à-Pitre s'estompent dans les brumes indécises de l'horizon ; enfin, derrière nous, se profile un contrefort de l'Échelle, immense arête derrière laquelle s'est produit, en des temps reculés, un éboulement qui a creusé dans le flanc de la montagne mise à nue, cette large cicatrice que l'on aperçoit très bien du littoral de la Capesterre.

Ne pouvant pousser plus avant, cette fois, notre

aventure, nous voulûmes, du moins, laisser là une preuve de notre passage. Un magnifique drapeau, que j'avais l'intention de déployer seulement aux chutes du Carbet, fut arboré, solidement attaché à une hampe de fortune faite d'une branche de manglier.

Ce qui m'arrêta dans cette expédition du 4 octobre 1892, dont je viens de retracer les péripéties, c'est, indépendamment de l'heure avancée, la rencontre d'une cascade que je dus déclarer infranchissable. Je ne la quittai pas sans un peu de rancune, et je me promis d'en venir à bout un autre jour, au moyen d'une bonne provision de cordes. Mais ce ne fut pas avant le 13 avril dernier que je pus mettre mon projet à exécution, avec l'aide de l'intrépide Crève-Cœur.

Sans revenir sur la partie du chemin déjà parcourue et décrite, reprenons notre voyage à la cascade qui m'avait arrêté en octobre. C'est un saut de 5 mètres environ à franchir. Mais, maintenant, nous avons une bonne corde : nous attachons un bout à un pied de manglier, et la descente est bientôt opérée. Espérons, toutefois, que nous ne rencontrerons pas une série de cascades, car ma corde n'est pas inépuisable. Deux morceaux y passent encore pour franchir deux nouveaux sauts, avant d'arriver au confluent des sources.

Ainsi que je l'avais supposé, le second bras de la rivière est beaucoup plus considérable que celui que nous venons de descendre : son volume est au moins sept fois plus fort.

A ce moment, le baromètre holostérique que je devais à l'obligeance de mon collègue, M. Aubin, chef du service des Travaux publics, marque 1.070 mètres. Cet excellent instrument, que j'avais eu la précaution de régler au départ, devant la maison du chef du service de l'artillerie, au Camp-Jacob, à

532 mètres d'altitude, m'a donné, au cours de cette excursion, les altitudes suivantes : Bains-Jaunes, 940 ; pied du cône la Soufrière, 1.100 ; éboulement de l'Échelle, 1.205 ; première source du Carbet, 1.180¹.

Les eaux des deux affluents du Carbet offrent une différence curieuse : alors que celles du ravin que nous venons de parcourir forment un dépôt noirâtre, celles du second affluent, de couleur jaunâtre, forment un dépôt de même nuance et sur une certaine épaisseur. Dans l'un et l'autre lit, les eaux sont tièdes.

Nous avons mis deux heures pour parvenir au confluent des deux bras de la rivière ; deux heures pour franchir une distance de 250 mètres à peine ! c'est assez dire les difficultés rencontrées et le temps perdu pour les surmonter. Et je ne parle pas des petits inconvénients. Quand vous descendez la rivière, par exemple, vous êtes obligé de traverser un grand nombre de cascades : vous recevez alors l'eau dans le dos et dans les poches. Quand vous la remontez, c'est dans vos collets de vêtements ou dans vos manches que se déversent les aimables cascates. A l'aller comme au retour, le bain est complet.

Au confluent, la rivière s'élargit et sa descente devient plus facile. Pourtant, une nouvelle chute de 9 à 10 mètres nous arrête un moment. Nous avons déjà dépensé tant de corde que nous ne pouvons nous résoudre à un nouveau sacrifice. Cette fois, c'est notre dos et nos coudes qui payeront : l'un aidant l'autre, nous nous laissons glisser dans la cascade et nous arrivons en bas, un peu à la manière des bouchons, mais sains et saufs.

Plus bas, je suis agréablement surpris de retrouver, à peu de différence près, *la Coulisse des Trois-Ri-*

1. Sainte Claire Deville donne 950 mètres pour la première altitude et 1139 mètres pour la seconde.

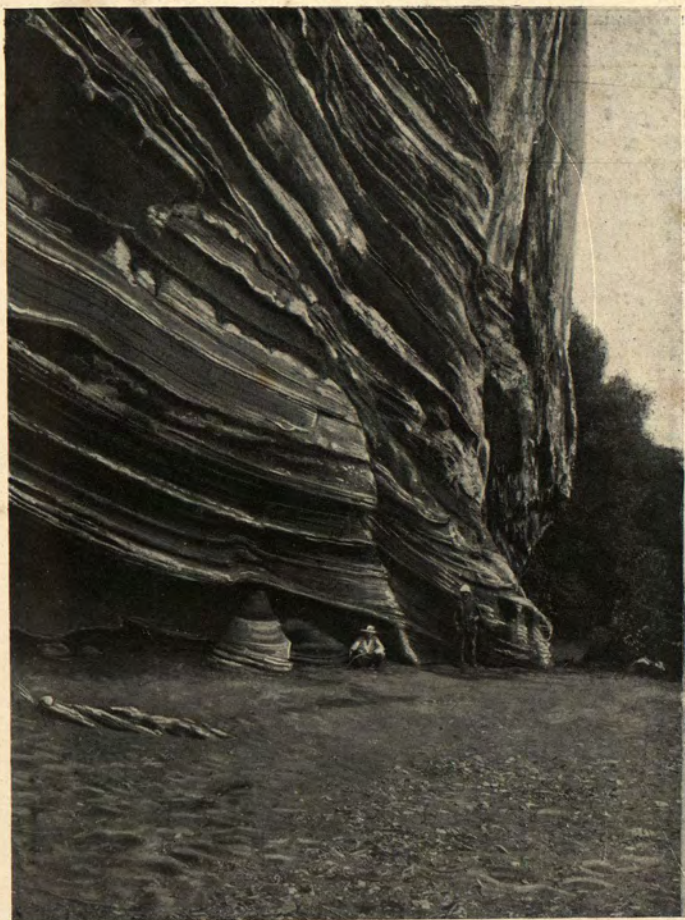
vières. Et, ma foi, la nouvelle coulisse me paraît plus belle, plus commode en tout cas, et moins dangereuse, car ses eaux filent en ligne droite, et n'achète pas, au prix de contusions ou d'écorchures, le plaisir de coulisser.

Quatre-vingts mètres plus bas, un nouveau saut de 7 mètres nous oblige à laisser le reste de notre corde, que nous doublons même par prudence. En cet endroit, les eaux s'écroulent véritablement à pic et forment, en tombant, des remous dangereux. Adieu à celui qui lâcherait sa corde ou qui serait lâché par elle !

Après cette épreuve, la descente redevient facile. Enregistrons au passage, sur notre droite, un petit affluent d'eau froide et très bonne à boire. La rivière perd dès lors sa couleur jaunâtre pour prendre ces tons savonneux que j'avais déjà remarqués avec surprise, en 1891, au bas des chutes. En ce point, l'altitude accusée par le baromètre est de 1.015 mètres.

Un peu plus loin, nouvel obstacle : une cascade de 8 mètres qu'il est impossible de descendre sans corde. Va-t-il falloir, pour cet empêchement qui sera le dernier, — j'en ai le sentiment, — renoncer au plaisir de contempler la grande chute du Carbet, qui doit être située à quelques minutes à peine ? allons-nous échouer pour ainsi dire au port ?

Pendant plus d'un quart d'heure, nous essayons de tourner l'obstacle par la rive droite : vains efforts ! nous n'avons plus d'autres ressources que d'abandonner la rivière, de nous frayer au coutelas un sentier à travers les mangles et de dominer enfin, au prix de mille peines, le talus. La récompense de notre dur labeur est une vue magnifique sur le talus opposé, beaucoup plus escarpé, beaucoup plus sauvage que celui où nous sommes perchés. Il n'a rien de bien riant ni rien de bien aimable, ce paysage, mais il



STRATIFICATIONS DE LA PETITE FONTAINE.



DÔLE.

impressionne par son âpre beauté et séduit par son « horreur » même.

Nous continuons à circuler péniblement à travers les mangles ; le talus s'abaisse insensiblement et, tout à coup, à un brusque détour de la rivière, nous voilà en présence de la seconde des grandes chutes que l'on distingue du littoral de la Capesterre et au pied de laquelle je me trouvais le 9 janvier 1891 avec mon ami Maurice Deville. C'est là, qu'après un parcours infiniment accidenté et pittoresque, s'effondre la nappe d'eau de la rivière sous laquelle s'est tout à soup dérobé le sol.

Une quarantaine de mètres à peine nous sépare du sommet de la chute. Mais le temps nous manque pour vaincre la résistance des mangles et creuser notre sillon jusqu'à la rivière même. Il est près de midi ; pour être rendu le soir à la Basse-Terre, il faut vite déjeuner et prendre le chemin du retour.

D'ailleurs, le problème que je m'étais posé est résolu. Faute de corde, nous n'avons pu franchir le dernier saut ; mais en suivant le lit de la rivière, depuis l'endroit où nous avons été contraints de la quitter jusqu'au sommet de la grande chute, je pense qu'il n'y a pas plus de vingt minutes de marche.

De ce point, pour gagner la Capesterre et relier ainsi effectivement les deux versants du massif de la Soufrière, il suffirait d'avoir un peu de temps, un peu de patience et de tracer un chemin à travers la montagne. Ce serait l'affaire de deux jours au plus et je me fais fort, maintenant que je me suis rendu compte des difficultés de la route et des précautions à prendre avant de les affronter, de ne pas mettre plus de trois jours pour aller de la Basse-Terre à l'habitation *La Blondinière*. Ce sera pour le premier beau temps.

Que le lecteur me tienne quitte des incidents du

retour par la même voie que nous venons de suivre ensemble. En rentrant au Camp-Jacob, j'avais seize heures de marche dans les jambes et de gymnastique dans tout le corps. Connaissant mieux les choses, j'irai plus lentement, plus sagement, la prochaine fois, et surtout, j'emporterai assez de corde. Celles qui m'ont servi lors de ma première excursion, ont été soigneusement enveloppées dans de larges feuilles de siguines et cachées dans des trous. Il est peu probable d'ailleurs que quelqu'un s'amuse à aller me les prendre là où elles sont...

Mon but, en faisant un récit de ce petit voyage, a été non seulement de porter à la connaissance des amateurs la découverte d'une des sources du Carbet que n'avait visitée personne, mais encore de trouver une occasion nouvelle d'appeler l'attention de tous sur les beautés que recèle notre Guadeloupe.

Sans vouloir se poser en littérateur, sans avoir la prétention de « faire son Loti », pourquoi ne pas raconter simplement, au courant de la plume, ce qu'on a vu ? pourquoi ne pas tenter le lecteur en lui disant : j'ai contemplé là-bas de bien belles choses, dans l'intérieur de ce pays qui est le tien. Tu peux toi-même aller là-bas à ton tour : tu en reviendras un peu moulu, mais satisfait quand même, je t'assure ; et tu aimeras mieux ton île natale, dès que tu auras appris à la mieux connaître. Or, quel pays plus que le tien mérite d'être connu, d'être aimé ? Et puis, j'ai écrit ces lignes par amour de la vérité, de l'exactitude, pour détruire certaines légendes qui ont cours à la Guadeloupe. J'avais entendu dire, par exemple, que les chutes du Carbet avaient une hauteur de 300 mètres. Certainement, elles n'en seraient que plus belles ; mais, quoi qu'il m'en coûtât, j'ai dû m'inscrire en faux contre cette affirmation et réduire la plus grande de ces chutes à ses véritables

proportions, 150 mètres environ... On avait raconté que le *Grand-Étang* était insondable, alors que j'ai trouvé le fond à 14 mètres... Enfin, on avait soutenu devant moi que personne n'était parvenu aux chutes du Carbet, qu'elles étaient inaccessibles : j'ai donné, il y a trois ans, la preuve du contraire.

Ne faisons pas la nature de la Guadeloupe plus farouche, plus altièrre ou plus impénétrable qu'elle ne l'est en réalité. Telle qu'elle se révèle à nous quand nous nous donnons la peine de lui rendre visite, elle mérite notre enthousiasme et notre admiration.

Puissent les quelques renseignements que j'ai recueillis dans mes diverses excursions servir un jour à plus habile que moi pour faire de nos montagnes, de nos ravins, de nos rivières, de nos panoramas, une description qui pourra être, à la fois, sincère et magnifique !

Décembre 1893.

Quand j'ai écrit ce récit, je supposais qu'il faudrait arriver jusqu'au grand V du Carbet pour se frayer un chemin d'accès vers le bas de la grande chute ; mais j'ai dû renoncer à cette idée. A ce point de la rivière, les deux bords sont absolument à pic. On ne pouvait trouver un passage qu'en évitant la proximité du grand V ; c'est ce que fit le Club des Montagnards à qui revient l'honneur de la découverte. Le sentier tracé par ses soins part du lit du Grand Carbet, en aval du point de réunion de ses sources. Il gravit la crête qui sépare la rivière de son affluent de gauche, la ravine Longueteau, et descend ensuite en lacets cette crête abrupte. C'est la partie la plus dure de l'expédition. Au bout d'une heure, on arrive non loin de la rive gauche du Grand Carbet, à un endroit où le Club a eu l'heureuse idée de construire un ajoupa. Après un court repos bien gagné, on parvient jusqu'à la rivière qu'il faut traverser deux fois en sautant sur les rochers de son lit, avant d'accéder au bas de la grande chute.

Mais ce sentier a-t-il résisté à la fureur destructive du cyclone du 12 septembre 1928 ?

III

Quand j'ai écrit les récits qu'on vient de lire, j'étais déjà atteint de la manie des excursions, mais j'avais jusqu'alors échappé à celle de la photographie.

Depuis cette époque, j'ai désiré revoir les sites du *Grand Carbet* pour en rapporter une image et j'ai pu, de la sorte, compléter sur certains points ma découverte des sources de cette rivière. Que le lecteur me permette de consigner ici mes observations nouvelles.

Le *Grand Carbet* a exactement sept sources qui, toutes, descendent du flanc Est de la Soufrière.

J'ai découvert la seconde de ces sources le 6 avril 1897, en compagnie de mon jeune ami Perret. C'est donc son nom que je donnerai à cette source.

Pour y parvenir, nous dûmes d'abord monter à la Soufrière puis en redescendre par le versant de la Capesterre.

A sept heures et demie du matin, nous partions du morne Breislach qui, on ne l'a pas oublié, est situé en face des fumerolles du Nord, et nous nous engageons sur une descente très raide, assez périlleuse même par endroits.

Au bout d'une heure, nous arrivons à une énorme crevasse, due aux éboulements causés par la violence des eaux pluviales sur ce flanc de la Soufrière. Sur leur passage, les eaux ont tout emporté ; de terres et de végétation, il ne reste plus trace ; jusqu'au fond de la vallée du Carbet, sur une large traînée, le sol est profondément raviné, creusé comme un immense sillon... C'est que rien ne saurait résister à la force des eaux pluviales quand elles se précipitent ainsi, en

abondance, sur une pente inclinée à plus de 50° !

Nous traversons la crevasse et, à peu de distance, nous en trouvons une autre qui court parallèlement à la première, pour s'infléchir bientôt et se confondre enfin avec elle, au bas de la pente. C'est cette double crevasse que l'on aperçoit bien de la Capes-terre d'où elle apparaît sous la forme d'un Y gigantesque.

A neuf heures nous avons terminé la descente du cône et nous entrons dans la région des mangles.

Notre marche devient pénible et nous n'avancions plus que lentement. Mais je flaire que la seconde source cherchée ne doit plus être éloignée. En effet, vers neuf heures et demie, après quelques tâtonnement, nous l'apercevons.

Moins importante que la source *Le Boucher*, elle est froide. Ses eaux forment, presque dès la naissance, une petite ravine qui court dans les mangles. C'est sur le bord de cette ravine que nous faisons halte pour déjeuner, opération qui a le double avantage de garnir notre estomac en détresse et d'alléger notre sac qui sera moins désagréable à porter.

Après quelques minutes passées au buffet, nous nous remettons en voyage et, pendant une demi-heure, nous descendons le lit de la ravine. Tout à coup, nous entendons un bruit d'eau tombante... « Bon ! voilà la pluie », dis-je à mon ami Perret. — « A moins que ce ne soit une cascade », me répond-il.

C'était bien une cascade. Nous voici, en effet, arrivés au sommet d'une chute d'eau de 8 mètres et nous constatons avec satisfaction qu'elle tombe dans le grand bras du Carbet dont j'avais déjà relevé l'existence en 1893.

Comment descendre la cascade ? Toute notre science en gymnastique échoue devant les difficultés

naturelles et nous sommes obligés d'avoir recours à la corde. Elle est solidement attachée à un robuste manglier et je passe le premier, donnant l'exemple au jeune Perret qui, d'ailleurs, ne se fait pas prier.

Une fois au bas de la cascade, nous laissons le bout de la corde qui nous aurait été nécessaire, pour le cas où, ne pouvant gagner le confluent des deux bras du Carbet, nous nous serions trouvés dans l'obligation de rentrer chez nous par les hauteurs de la Soufrière.

Il n'en fut rien, heureusement. Nous sautons de rocher en rocher, de cascade en cascade et, après une demi-heure de course, nous arrivons au confluent.

Là, je suis chez moi ! De ce point, il nous sera facile de remonter le bras de la source Le Boucher et de parvenir, par le col de l'Échelle, aux sources du Galion.

Le site dans lequel a lieu la réunion des deux bras du Carbet mérite d'être signalé à l'attention des touristes. Ils pourront s'y débattre au milieu d'un enchevêtrement de mangles recouvertes de *longues barbes* et de mousses, reconnaître toutes les variétés de broméliacées, suspendues, pour la plupart, à ces longues cordes végétales que forment les siguines, se perdre enfin dans une forêt de fougères arborescentes dont on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, le tronc svelte et robuste ou la fine chevelure du feuillage.

Les trois sources, que nous rencontrons après la seconde, n'offrent aucune particularité intéressante. Elles sont d'un faible débit, courent parallèlement à la source Perret et se jettent dans le grand bras, à peu de distance les unes des autres.

La sixième source a été de ma part l'objet d'une étude spéciale et le but d'une excursion que je fis le 22 septembre 1897, en compagnie de M. Eswein,

professeur d'allemand au Lycée de la Guadeloupe, et de mon neveu.

Nous arrivâmes à la Soufrière vers dix heures du matin, par un temps assez maussade de pluie ou de brouillard, après avoir rencontré M. Léon Rollin et M^{lle} Rollin qui redescendaient dans la direction des Bains-Jaunes, médiocrement satisfaits de n'avoir rien trouvé que la brume et le froid au sommet du volcan, et qui durent nous croire un peu fous en nous voyant disparaître du côté de la Capesterre dans de pareilles circonstances atmosphériques.

Nous descendons le flanc Est du cône, bien plus rapidement que je ne l'avais fait la première fois. Comme toujours, je marche en tête pour montrer la route et, tout à coup, je tombe dans une grande cavité que m'avaient cachée des mousses épaisses. Cette chute provoque d'abord l'hilarité de mes compagnons ; mais ils cessent bientôt de rire en ne me voyant pas reparaitre, et ils s'occupent du sauvetage. M. Eswein file un bout de la corde dont nous nous étions munis et je me hisse hors de mon trou, non sans avoir éprouvé quelque émotion à l'idée que « je revenais peut-être de loin. » J'étais, en effet, bel et bien tombé dans une sorte de grotte, sous un énorme rocher, et au bord d'une fente qui aurait pu me conduire beaucoup plus bas si je n'avais eu la chance de m'accrocher en route. Où menait cette fente ? C'est ce que je n'eus pas la tentation de vérifier, trop heureux de saisir ma corde et de m'éloigner au plus vite de « l'Empire des Morts ». Quant à M. Eswein, qui m'avait si utilement porté secours, il dut reconnaître que tout n'était pas rose dans le métier d'excursionniste et il se promit de profiter de l'exemple que je venais de lui donner, au début même de son premier voyage sérieux dans les hauteurs de l'île.

Trois quarts d'heure après cet incident, nous ar-

rivons à un endroit dénudé que j'avais remarqué en avril 1897 et d'où je soupçonnais que devait s'échapper la sixième source. Je ne m'étais pas trompé, car bientôt elle nous apparut.

Nul être humain, je pense, n'avait encore posé le pied en ce lieu. J'offris à M. Eswein de passer le premier et d'attacher son nom à la source que nous venions de découvrir.

Elle est sulfureuse et rappelle tous les caractères des sources du Galion.

Nous ne redescendons le cours; mais, presque aussitôt, un sérieux obstacle nous oblige à prendre la rive droite et à nous engager dans un inextricable réseau de mangles, car nous nous étions trouvés en présence d'une différence de niveau de plus de 6 mètres, tout à fait à pic et d'où s'échappait la source en mince filet d'eau. Au milieu des mangles, la marche fut pénible. Chaque fois que nous le pouvions, nous redescendions dans le lit de la source au moyen de notre corde, quittes à remonter quand un nouvel obstacle nous y forçait; ce qui ne manqua pas, car nous rencontrâmes deux cascades infranchissables et qui nous mirent dans la nécessité de reprendre la rive droite.

Enfin, après bien des péripéties et des fatigues, nous tombons dans la cinquième source. Celle-ci est plus praticable que la source Eswein et, sans grandes difficultés, nous arrivons dans le grand bras du Carbet. Il est alors une heure de l'après-midi. La fatigue nous invite à faire halte. D'ailleurs, nous ne pourrions choisir un lieu de repos plus agréable, où tout soit mieux fait pour le plaisir des yeux.

La cinquième, la sixième et la septième source se réunissent en cet endroit pour former ce que j'ai appelé le *grand bras du Carbet* et constituer une magnifique coulisse qui serpente en S.

Les eaux de la rivière coulent toutes jaunes, chargées de soufre, rongeannt leurs bords sur lesquels la végétation ne peut vivre... Mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter longuement pour admirer la beauté sauvage du site ni pour tenter l'exploration de la septième source dont le cours est encore inconnu. Il faut se hâter vers le confluent de la ravine Perret, à partir duquel la route m'est connue. Jusque là, je ne serai pas tranquille ; rien ne dit qu'un obstacle insurmontable ne se dressera pas devant nous et ne nous forcera pas à rebrousser chemin vers la Soufrière. Or, nous sommes décidés à aller de l'avant et à tenter l'impossible pour ne pas retourner sur nos pas.

Un instant, nous craignons de ne pouvoir réussir. Nous avons dû quitter le lit de la rivière, dont une cascade, suivie d'un énorme bassin, nous fermait absolument le passage. Il fallut suivre le flanc droit, dans des conditions qui rendirent notre marche non seulement difficile, mais très périlleuse. Pas un seul arbre pour amarrer notre corde ; le terrain friable, formé de scories et de laves en poussière, cède sous les pas ou bien fuit réellement sous nos pieds, détrempe par une infinité de petites sources sulfureuses. Que nous glissions nous-mêmes et nous sommes menacés de disparaître, après une chute de plusieurs mètres, dans le bassin semé de roches pointues sur lesquelles nous pourrions nous briser... Il y a là quelques minutes d'angoisse, dans un passage véritablement dangereux... Je le franchis cependant, et mon neveu me suit courageusement. M. Eswein, qui ferme la marche, a plus de peine encore ; la trace que nous avons formée, mon neveu et moi, sur la falaise en pente, s'est ramollie ; la terre s'est désagrégée, et je vois le moment où notre compagnon va être entraîné par le glissement du sol... Enfin, il a

passé, lui aussi ! Je respire, et je ne puis m'empêcher d'exprimer mon admiration pour l'énergie de M. Eswein, qui en est à sa première expédition difficile à la Guadeloupe, et qui vient de se conduire en vieux montagnard, faisant preuve de beaucoup de cœur et de beaucoup de sang-froid.

Nous ne retrouverons plus heureusement, ce jour-là, une nouvelle occasion d'émotions semblables.

Au bout d'un quart d'heure de marche, nous passons devant la quatrième ravine. C'est une source d'eau très sulfureuse et très chaude, qui doit marquer au moins 75°. Le soufre qu'elle donne est remarquablement pur.

Un peu plus loin, nous reconnaissons la troisième ravine et enfin, dix minutes après, j'aperçois avec joie une corde pendue, sur la droite, à un manglier. C'est celle que j'avais laissée en avril, et nous sommes parvenus à la ravine Perret. Dès lors la route m'est connue. Nous ne serons pas obligés de revenir en arrière. Encore quelques efforts, quelques principes de gymnastique à mettre en pratique, et notre retour est assuré par le grand confluent et par la source Le Boucher.

En remontant cette dernière source, nous sommes, mes compagnons et moi, frappés par le bruit d'un grondement souterrain. C'est celui que j'avais déjà perçu pour la première fois en 1892, et qui m'avait, dès cette époque, donné à croire qu'un travail se faisait du côté de l'Échelle.

En arrivant au col de cette montagne, un peu avant l'endroit où j'avais, en 1890, découvert l'éboulement dont j'ai parlé dans un précédent récit, je fis constater à mes compagnons l'existence des fumerolles qui ne donnaient alors que de faibles vapeurs. Mais nous étions loin de soupçonner la vérité et de deviner la puissance du travail à la suite duquel les vapeurs

de notre système volcanique, en pleine poussée, allaient se creuser une large cheminée entre le Carbet et l'Échelle, se frayer un passage par les fumerolles et donner, quelques semaines plus tard, aux habitants inquiets l'illusion d'une nouvelle éruption par de nouveaux cratères¹.

En face de ces fumerolles, je montre à M. Eswein, dans le Nord, un gigantesque bloc de rocher que la Soufrière a dû projeter autrefois, à plus de 600 mètres de distance.

Ce rocher a la forme d'un sphinx énorme, placé à l'entrée de la savane des Montagnards et chargé de la garde des sources du Carbet. Plus heureux que les sphinx du désert, il est couché au milieu d'une splendide forêt de broméliacées, de fougères et de palmistes et, à la place d'un sable aveuglant et aride, c'est le plus épais tapis de riche verdure qui s'étend à ses pieds.

*
**

Dans mon récit de 1893, j'ai dit que, faute de corde, je n'avais pu parvenir jusqu'au sommet de la grande chute du Carbet : une haute cascade m'avait arrêté et j'avais dû me contenter d'aller admirer la chute d'eau en grim pant sur la rive droite.

J'avais à cœur de compléter l'exploration laissée alors inachevée et de triompher de toutes les difficultés que présente la grande chute.

Au mois d'avril 1897, nous nous mêmes en route,

1. Depuis la rédaction de ce récit, les fumerolles de l'Échelle se sont considérablement agrandies. On en a vu une description sommaire dans ma notice sur cet ancien volcan. En 1903, la partie brûlée du flanc nord s'étendait sur un espace de 342 mètres et gagnait le côté opposé du cône de la Soufrière. Toute cette partie de la montagne est entièrement creusée par une infinité de petites fumerolles. Si les volcans de la Guadeloupe devaient un jour suivre l'exemple du mont Pelée — à Dieu ne plaise ! — c'est vraisemblablement en cet endroit que l'explosion se produirait.

M. Ducoux, le jeune Perret et moi, pour entreprendre l'une des plus dures excursions que l'on puisse faire à la Guadeloupe. De quatre heures du matin à sept heures du soir, il nous fallut marcher sans désemparer et, quand je dis marcher, je suis modeste, car les obstacles que l'on rencontre dans le lit du Carbet pourraient tenter l'agilité d'un acrobate.

Je ne dirai rien de la première partie du voyage qui se passa sans incident.

Arrivés au bassin où je fus obligé, lors d'une première excursion avec M. Crèveœur, d'abattre un arbre pour former un pont naturel qui nous permit de passer tant bien que mal, je me heurtai à une résistance imprévue de mes compagnons Ducoux et Perret. Ils me déclarèrent ne pas vouloir passer et traitèrent de folie l'expérience que j'avais déjà faite. Ils m'obligèrent à chercher ailleurs, au milieu des mangles de la rive gauche, le moyen de franchir ce pas difficile. Nous eûmes beaucoup de peine à en venir à bout, mais ce fut du moins sans danger, et je dus avouer que mes amis avaient eu raison de faire un énergique appel à la prudence.

Tout chemin mène à Rome et, à travers les mangles, nous parvînmes à un endroit d'où la vue sur le bassin était admirable, évitant ainsi les périls trop réels de la descente que j'avais effectuée jadis avec M. Crèveœur, et jouissant d'un spectacle d'une sauvage grandeur.

Au premier plan, s'étend le bassin; des falaises à pic, surplombantes même sur la gauche, le dominent; les eaux calmes et d'un sombre aspect donnent l'impression de la profondeur; ici, s'accrochent des fougères qui penchent sur l'abîme leurs frêles ramures; là, pendent des lianes de siguines, à l'endroit même où j'avais autrefois attaché la corde qui me servit à descendre dans le bassin; plus loin, la cas-

cade s'éroule ; partout flottent des vapeurs sulfureuses qui traînent contre les parois, se déchirent sur la cime des hautes fougères, embrument tout le paysage, atténuent les sons, donnent aux choses des formes indécises et répandent sur le site un aspect de mystère qui en augmente le charme et la grandeur, en reculant les perspectives, en déroband presque aux regards la falaise que l'œil devine plutôt qu'il ne la voit, à l'arrière-plan.

Le temps de fixer par la photographie le souvenir de ce spectacle, et nous continuons à marcher, tantôt dans le lit de la rivière, tantôt sur ses escarpements, au hasard des difficultés de la route. Nous contour-nons par les mangles la cascade qui m'avait arrêté en 1893 et que, d'un commun accord, nous déclarons infranchissable ; nous évitons de même plusieurs autres cascates pour faire le moins possible usage de la corde, et, brusquement, nous nous trouvons en un lieu où les deux rives, depuis quelque temps très resserrées déjà, se rapprochent tellement que nous ne pouvons plus douter du voisinage immédiat de la grande chute. Bientôt, en effet, une cascade de 2 mètres environ nous arrête, et nous pouvons constater que nous sommes parvenus à l'extrémité du Carbet. Cette cascade tombe dans un petit bassin, puis se perd, par une coulisse de 5 à 6 mètres, dans un abîme dont l'œil ne peut apercevoir le fond.

Aucun site, dans toute l'île, n'est à mon avis plus impressionnant que celui-là... « Une belle horreur » ! s'écrie l'un de nous. A droite et à gauche, les falaises se dressent à pic, à perte de vue ; les parois se resserrent de plus en plus ; les mangles et les fougères qui couvrent leurs flancs finissent, d'un bord à l'autre, par se mêler et forment au-dessus de nos têtes des berceaux de verdure ; en même temps, les rives se rapprochent tant, par le bas, qu'elles semblent se

confondre et former ainsi avec le sommet des falaises un V à l'angle très aigu. C'est à cause de cette apparence que nous avons donné à la découpure étrange que je viens de décrire le nom de « grand V du Carbet »...

Mais ce qui m'intéressait autant que la forme du grand V, c'était la physionomie de mes camarades qui trahissait leur inquiétude. Ils me regardaient de côté, sans parler, et se demandant tout bas si j'allais mettre à exécution mon projet d'aller au bout, de ne pas me contenter des apparences et de toucher du doigt la réalité. L'affaire était, il est vrai, quelque peu périlleuse et je comprends très bien que mes compagnons ne m'aient pas engagé à la tenter, bien au contraire. Un moment de vertige, une imprudence involontaire, un morceau de corde cassé, et adieu ! C'était un saut de cent cinquante mètres dans l'inconnu d'où l'on ne revient pas. Mais mon plan était arrêté. J'irais prudemment, résolu de revenir en arrière si, parvenu au bassin, je reconnaissais l'impossibilité de continuer ; mais j'irais ! Mes compagnons me firent promettre d'être aussi sage que le comportaient les circonstances ; je me déshabillai pour garder toute liberté dans les mouvements ; on m'attachait soigneusement à la corde... et le filage commença.

La violence de l'eau était telle que je dus presque aussitôt renoncer à m'aider des mains ou des pieds et que je me mis à tourner sur moi-même. Bain complet, poignante émotion, mais succès final ! Me voici arrivé à hauteur du bassin : je parviens à ne pas tomber dedans en m'accrochant à une grosse roche que je trouve un peu sur ma droite. Là, je suis en sûreté, enchanté d'avoir évité tout accident, heureux surtout de constater que j'ai atteint le but de mes efforts.

Je suis bien au sommet de la grande chute du Carbet.

Dans le fond, apparaissent les falaises boisées qui se dressent des deux côtés, au pied de la cascade; et là-bas, cette grande tache lumineuse, ensoleillée, c'est la propriété du *Marquisat* dont les champs de cannes miroitent. — Contraste magnifique ! Tout brille là-bas, tout étincelle, tout vibre dans l'aveuglante lumière d'un beau jour ; autour de moi, c'est l'ombre des épais feuillages, presque la nuit ; c'est l'air lourd et humide ; c'est ce bruit morne, immense, désolant comme une plainte éternelle, de l'eau qui tombe sans trêve.

Je demeure quelques instants à m'emplir les yeux de ces visions qui parlent mieux à l'âme de la grandeur de la création que ne le saurait faire l'éloquence des livres, et je regrette les minutes trop brèves permises à mon admiration ; car, là-haut, mes amis s'inquiètent sans doute : il faut remonter. Je me hisse à la force des poignets, luttant avec peine contre la force du courant de la cascade, aveuglé par ses eaux qui m'inondent et enfin quatre bras vigoureux me reçoivent. Mes compagnons paraissent émus ; ma foi, je le suis aussi !

Me comprennent ceux qui voudront ! J'estime que ce n'est pas acheter trop cher de quelques dangers l'émotion intense que j'éprouve dans les expéditions de ce genre... *Vous y laisserez vos os*, me dit-on parfois, *et pourquoi faire ?* Pourquoi faire ? Je n'ai rien à répondre, et je perdrais mon temps à expliquer, si vous ne sentez pas la volupté du frisson que donne cette idée que l'on va quelque part d'où peut-être on ne reviendra pas ; la joie de lutter contre des forces supérieures à l'homme et qui, pour être vaincues, sollicitent toute son énergie ; l'orgueil du but atteint ; la délicieuse lassitude qui succède à l'effort violent ;

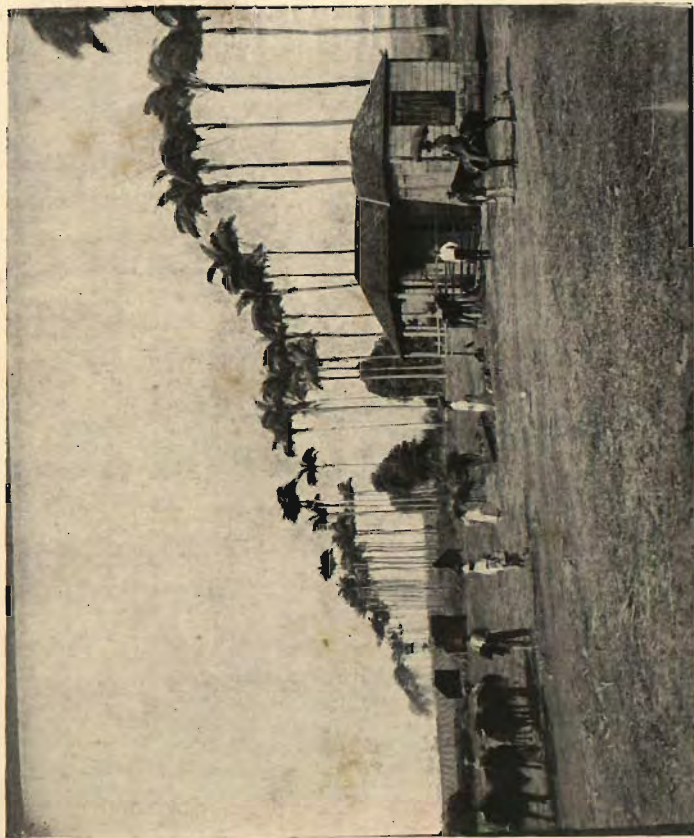
le ravissement des yeux pleins d'images encore jamais vues et qu'ils n'auraient pu percevoir ailleurs ; enfin, toutes ces émotions rares et nouvelles que j'éprouve, ne vous en déplaît ! et que je continuerai à rechercher, tant que l'âge dans mes veines n'aura pas *coulé sa glace*... A quoi cela sert-il ? Parbleu ! Je vous demande de quoi sert la contemplation de la beauté, que ce soit celle d'une femme chérie ou celle d'un paysage aimé ? De rien, évidemment ; mais rien ne me semble préférable au monde. Raillez, mes bons amis ! Je vous plains de ne pas savoir combien notre Guadeloupe est belle. Quant à moi, je le sais trop pour ne pas risquer parfois de vous faire sourire en allant lui rendre hommage, très loin, quand il le faut ; au prix de fatigues et de périls, si vous voulez ; en tenue de brigand, c'est bien possible, mais avec un cœur d'amoureux. Sachez d'ailleurs qu'elle n'est pas ingrate, qu'elle me récompense largement de mes peines, et que je vérifie, à chaque excursion nouvelle, le sens du beau vers de Lamartine... *La Nature est là qui t'invite et qui t'aime*. J'ai répondu, une fois pour toutes, aux ironistes et aux détracteurs.

*
* *

Je suis retourné deux fois aux grandes chutes du Carbet, mais sans passer, comme en 1892, par la Capesterre. Parti du Camp-Jacob, j'ai pris par le gué de *Mouzine* et le chemin de *l'As de Pique*. Ce chemin, fort intéressant, fera l'objet d'une description spéciale, quand j'en viendrai à parler des étangs de la Guadeloupe.

L'excursion, ainsi comprise, demande plus d'un jour, et le touriste doit se résigner à coucher dans les bois.

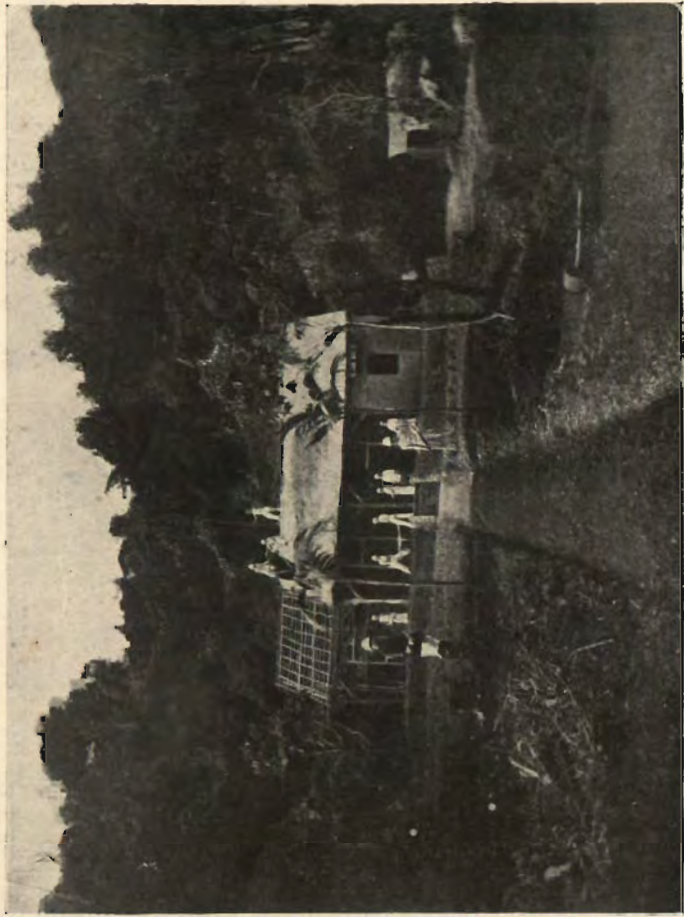
Après avoir dépassé *l'As de Pique*, on s'élève par



ALLÉE DUMANOIR.

LA GUADELOUPE PITTORESQUE.

PLANCHE XXII.



CASE DE L'INFANTERIE DE MARINE AUX BAINS JAUNES EN 1888.

une pente assez rapide, de la cote 735 à une altitude de 805 mètres. C'est le point culminant d'un vaste plateau dit *de la Grande Chasse*.

Ce plateau, situé entre *La Citerne*, à l'Ouest, la *Grosse Corde*, affluent du Carbet, dont il sera fait mention tout à l'heure, au Nord, les étangs *Zombis*, *Grand Étang* et *As de Pique*, à l'Est et au Sud, est l'un des plus étendus de la colonie. J'estime à 700 hectares environ la portion de bonnes terres qu'il contient, terres propres à la culture, mais actuellement envahies par les mangles ou par la végétation vive des tropiques. Hélas ! ce n'est pas là seulement que j'ai pu faire semblable constatation, et je connais, à la Guadeloupe, de vastes espaces dont l'homme pourrait tirer un utile parti. La terre manque moins chez nous que le goût du travail ; il faut avoir le courage de le déclarer.

Une pente assez douce, mais longue et qui paraîtra bien fatigante, par cela même, au retour, conduit à la partie inférieure du plateau. En route, vous rencontrez l'endroit appelé par les chasseurs *Cabane aux Agoutis*, puis la crête *Banza* qui domine la *Grosse Corde*.

J'ai déjà dit que la *Grosse Corde* est un affluent du Carbet : j'ajoute que c'est le principal. Il lui apporte toutes les eaux de *La Citerne* et de l'*Échelle* et forme, pendant la saison des pluies, un torrent impétueux, dont les caprices sont redoutables.

Une heure de marche sépare l'*As de Pique* de la *Grosse Corde*, rivière aux abords escarpés. Il faut suivre le chemin des chasseurs pour arriver facilement au confluent de la *Grosse Corde* et de la ravine *Lili*. Cette ravine, délicieusement pittoresque, est ainsi appelée du nom d'un vieux chasseur bien connu à Gourbeyre ; elle provient du milieu de l'*Échelle* ; ses eaux sont d'une limpidité remarquable et d'un

goût excellent. Le confluent se trouve à une altitude de 580 mètres.

Entre les deux ravines s'étend un second plateau appelé *La Chasse d'Alcide*... Encore un nom de vieux chasseur que porte également un petit affluent dont les eaux se confondent avec celles de la *Grosse Corde*, dans la partie supérieure de son cours.

Le plateau d'Alcide est très giboyeux. C'était, il y a quelque trente ans, le lieu de chasse favori de M. Saint-Léger Longueteau, un rude excursionniste, un marcheur comme il n'en existe plus. Propriétaire de l'habitation *Saint-Jacques ou Longueteau*, sur le plateau du Palmiste, il venait souvent sur les terrains de la *Chasse d'Alcide*, construisait un ajoupa dont l'emplacement est encore connu, et battait en chasse tout le plateau, pendant des jours, s'enfonçant parfois jusqu'au Carbet. Il était accompagné de son fidèle Paka, son *goujat*.

On sait ce que *goujat* veut dire... C'est le nom sous lequel les chasseurs désignent, ici, l'homme qui porte leurs provisions, qui les accompagne à travers bois et devient bien souvent leur camarade... Paka n'était pas d'ailleurs un *goujat* ordinaire : il a laissé le souvenir d'un homme des bois tout à fait remarquable, et son nom mérite de passer à la postérité. Dans cette pensée, je baptise *Paka* la petite ravine qui traverse le plateau Alcide et qui vient aboutir à l'emplacement où s'éleva jadis l'ajoupa de M. Saint-Léger Longueteau.

Si, maintenant, nous traversons la *Lili* et gravissons la montée assez abrupte de sa rive gauche, nous arrivons sur le plateau Zimbimbe. Ce nom bizarre mérite un coup de chapeau. Il rappelle le souvenir d'un grand chasseur devant l'Éternel. Le père Zimbimbe ou Bimbimbe était, au moment où l'on découvrit la fameuse chasse Sébastopol, un tout jeune

homme rempli d'ardeur et très confiant dans sa force physique. Il voulut aller seul à Sébastopol et en faire, pour son compte, la découverte. Parti sans guide, il resta perdu pendant trois jours sur le plateau, sans trouver d'autre nourriture que des choux palmistes. Jusqu'ici, le cas n'est pas bien grave, et l'on peut, à la rigueur, vivre de choux palmistes pendant trois jours. Mais ce qui compliquait la situation de Zimbimbe, c'est qu'il n'avait rien avec lui que son fusil et qu'à défaut d'aucun instrument tranchant, il dut dépecer ses choux avec ses ongles et avec ses dents. Vous voyez d'ici le supplice, si vous vous êtes jamais occupé d'extraire un chou palmiste de son enveloppe !

Aujourd'hui encore, je crois préférable de ne pas s'aventurer sur ce plateau, sans guide. Il est bien battu et parfaitement connu ; mais justement à cause des nombreux chemins qui s'y entrecroisent, le touriste peut se tromper de direction et risque bien des pas inutiles.

Deux traces principales donnent accès au Carbet qui borne, dans le Nord, le plateau Zimbimbe : à droite, la *trace d'en bas* et, à gauche, la *trace Saint-Léger*.

Nous prendrons cette dernière qui aboutit un peu en aval de la première grande chute et qui, en vingt minutes, conduit à l'extrémité du plateau. C'est en cet endroit que nous construisîmes notre ajoupa, le 19 janvier 1899, au cours d'une excursion entreprise en compagnie de mon neveu, de M. Guy de la Motte dont le nom a déjà trouvé place dans ces récits, et d'un autre officier de marine, le très sympathique M. Pascal. Malheureusement, le voyage auquel je fais maintenant allusion ne fut pas favorisé par le temps. Une pluie continuelle se mit à tomber de la façon la plus désespérante, alors que nous mettions la main à

la construction de l'ajoupa qui a gardé le nom de mon ami de la Motte.

Après une nuit passée, tant bien que mal, dans notre rustique abri, je voulus, le lendemain, malgré la pluie, photographier la première grande chute. La vue que l'on trouvera jointe à ce récit a été prise du sommet de la falaise, d'un point où le spectacle offert par la cascade est vraiment magnifique. Elle tombe dans un cadre splendide de végétations, au milieu de bois si touffus que le crépuscule y règne éternellement. C'est du sein de cette pénombre que l'observateur contemple, dans une éclaircie, la traînée lumineuse, éclatante de blancheur, dont les eaux écumantes de la cascade rayent dans leur chute les parois sombres de la falaise.

J'ai gardé, malgré l'ennui que nous causa la pluie, un excellent souvenir de cette excursion. MM. de la Motte et Pascal en sont bien probablement la cause. Ont-ils, comme moi, plaisir à se rappeler la grande chute du Carbet ? Je l'espère. En tout cas, je suis sûr qu'ils n'ont pas oublié la manière dont nous avons délassé nos jambes, au retour. Toute une nuit de danse, chez le Gouverneur qui donnait un bal en l'honneur de l'Amiral, après toute une nuit d'humidité sous l'ajoupa ! Un bon lit eût sans doute mieux fait notre affaire...

Mais la fête était animée, les dames étaient jolies, et nous dansâmes jusqu'à l'angelus.

Puissent tous les touristes reposer sur de gracieux visages de femmes leurs yeux encore tout pleins des beautés de la grande forêt ! Dieu fait bien ce qu'il fait ! Femmes, plantes et fleurs, lianes des bois et tailles souples, calices et corsages entr'ouverts, que de merveilles dans la nature et pourquoi faut-il vieillir !...



Je fis une première excursion aux grandes chutes par la Grande-Chasse, le 30 septembre 1898. Je partis en compagnie de M. le Sous-Commissaire des colonies Longuetau, neveu de M. Saint-Léger Longuetau et héritier du goût passionné de son oncle pour les bois et pour la chasse ; de M. Eswein, avec lequel le lecteur a déjà fait connaissance, et de M. Fernand Mégy. En outre, deux chasseurs émérites de Gourbeyre, le vieux père Céroles et le jeune Victor Nadoy, s'étaient joints à notre troupe.

Céroles est un type original ; il ne connaît pas son âge, mais, d'après l'ancienneté de certains souvenirs qu'il évoque, il peut bien avoir soixante-quinze ans. Voilà donc près de soixante années qu'il chasse dans les bois ! C'est lui le Christophe-Colomb du célèbre plateau où, d'après ses dires, *il y avait plus de ramiers à tuer qu'il n'en put tirer*, et qui, en mémoire du fait d'armes dont la nouvelle occupait alors l'esprit de tous les Français, reçut le nom de Sébastopol. Le vieux Céroles circule dans les bois sombres comme vous ou moi dans notre chambre, en plein jour. Il part, la nuit, de Gourbeyre pour se rendre à la *Grosse-Corde*, à travers la *Grande-Chasse*, sans daigner même emporter un fanal. Ses lumières lui suffisent !

J'avais désiré connaître cette partie des bois si célèbre à la Guadeloupe sous le nom de *Sébastopol* et qui s'étend sur les hauteurs de la Capesterre, entre le Carbet et la rivière du Pérou, d'une part ; de l'autre, entre la montagne des *Petites-Mamelles* et les contre-forts du *morne Carmichaël*.

C'est sur ce vaste et beau plateau, à l'abri des forêts épaisses qui le couvrent, que les rares gibiers de l'île

ont, jusqu'en 1855, trouvé un asile sûr contre les chasseurs ; c'est là qu'on rencontre encore, quand on a les jambes assez solides pour les y aller chercher, les derniers représentants de la faune guadeloupéenne. Ils tendent, hélas ! à diminuer singulièrement, et c'est un des effets du siège fameux que n'avaient certainement prévu ni les Russes ni les alliés. Sébastopol est un nom qui éclate comme une fanfare ; il appelle l'attention des touristes après avoir attiré celle des chasseurs. Adieu la paix des forêts impénétrables ! Agoutis et ramiers sont, comme tant d'autres, victimes des réputations historiques.

Ce plateau de Sébastopol ne le cède ni en étendue ni en beauté à celui de la *Grande-Chasse*. Deux ravines le traversent, que les chasseurs ont, par une confusion regrettable, appelées le *Jéta* et le *Pérou*. Or, les deux ravines dont il s'agit n'ont rien à voir avec le *Jéta* ou le *Pérou*. L'une d'elles n'est autre que le *Dauriac* dont j'ai parlé dans mon récit de 1892, affluent important du Carbet. Le *Jéta*, au contraire, va se perdre dans le bourg de la Capesterre, et le *Pérou* est un des affluents les plus considérables de la rivière de la Capesterre. Cette réserve faite, nous continuerons à respecter les traditions locales et nous donnerons aux rivières du plateau Sébastopol les noms *Jéta* et *Pérou des Chasseurs*.

La traversée du plateau, entre le Carbet et le *Jéta*, s'effectua rapidement et nous ne rencontrâmes, dans cette région, aucune difficulté sérieuse. Mais les choses n'allèrent pas aussi simplement pendant la dernière partie de l'expédition.

Nous avions déjà huit heures de marche dans les jambes quand nous nous engageâmes, à la suite de Victor Nadoy, notre guide en chef, dans un chemin montant qui nous parut interminable. Il était midi et demi lorsque Nadoy nous fit faire halte près d'une

ruine d'ajoupa qu'il nous présenta sous le nom d'ajoupa *Léonce*.

En chasseur malin, le jeune Victor Nadoy nous vante ce lieu comme le meilleur où il soit possible de camper.

A bien considérer l'ajoupa, retraite ordinaire de notre guide quand il vient chasser dans ces parages, je comprends pourquoi il nous a fait monter l'affreux chemin sur lequel nous peinions tout à l'heure et, entraînés loin des chutes du Carbet, seul but avoué de notre excursion. Il veut tout simplement que nous reconstruisions un abri dont il sera seul à profiter plus tard. Je ne suis pas dupe, mais je garde pour moi mes réflexions, et je fais contre mauvaise fortune bon cœur. Au demeurant, ne faut-il pas s'entr'aider ? C'est la loi de nature ; c'est aussi une nécessité pour les hommes des bois. Tel a gémi de l'obligation où il s'est trouvé de travailler à la construction d'un ajoupa, après les fatigues d'une longue course, qui se réjouira de trouver plus tard le même abri pendant un nouveau séjour dans la forêt. Le devoir de tous serait d'entretenir le mieux possible et de réparer, au besoin, les ajoupas rencontrés au passage.

Nous déjeunons rapidement, et nous employons tout le reste de l'après-midi à élever une belle maison de branches et de feuillages sur l'emplacement même de la ruine *Léonce*. Nous sommes, à ce moment, campés à une hauteur de 655 mètres.

La nuit vient vite dans les bois. Nous nous occupons de souper, avant qu'elle nous surprenne, et mon goujat est investi des importantes fonctions de cuisinier en chef. Cette circonstance me remet en mémoire que j'ai oublié de vous dire que j'avais, moi aussi, un goujat en titre. Le goujat est une nécessité pour qui veut aller loin et surtout passer la nuit en forêt : il sert de porteur pour les provisions,

part très chargé et revient généralement allégé, tant l'air des bois et des hauteurs aiguise l'appétit. Je recommande aux excursionnistes d'avoir au moins un goujat par personne, s'ils tiennent à trouver un peu de confortable à l'étape, et je conseille, à ceux qui font des expéditions fréquentes, de s'assurer toujours le concours du même goujat. Ils y trouveront leur compte, sans parler de la camaraderie qui s'établit bientôt et qui n'est pas à dédaigner dans la solitude.

Avez-vous quelquefois dîné, après une longue marche, en un coin bien choisi de la forêt?... C'est une manière de repas que je préfère à tous les banquets du monde. D'abord, pas de discours ! le vent seul parle dans les ramures, à moins que la rumeur que vous entendez là-bas ne soit celle d'une cascade... La table est simple : un tronc d'arbre renversé ou un lit de fougères, si vous préférez souper couché, à la mode antique. Les mets ne sont pas recherchés : le plus souvent, des conserves, des œufs durs et du fromage... Mais quel estomac, mes amis ! Les boissons ne coûtent pas les prix du *Café de la Paix*, mais en est-il une plus agréable que ce thé chaud qui va vous aider à combattre les fraîcheurs nocturnes ou que ce petit punch, plus chaud encore et plus efficace contre l'humidité du dehors?... Je ne suis certes pas un buveur d'alcool et je ne me permets pas même le petit verre de rhum, après le café, à domicile. Mais, ma foi ! sous bois et après une grande dépense de forces, je vous garantis le petit punch chaud qui ne pourra vous faire que du bien *par où il passe !*

Après le dîner, le thé et le pousse-thé, disposons-nous au sommeil afin d'être prêts à marcher demain matin. Mais ne nous endormons pas sans avoir savouré le charme de la nuit divine, plus divine encore dans les grands bois...

Elle est tombée.

La forêt, silencieuse pendant le jour, est devenue plus silencieuse encore. Sa solennité emprunte à l'ombre quelque chose de plus solennel. L'obscurité de l'heure semble aggravée de l'obscurité des feuillages. Pas de ciel étoilé là-haut ; un dôme lourd de palais immense. Aucun bruit dans les branches ; les rares oiseaux qui habitent les bois guadeloupéens se sont endormis. Toute la vie paraît suspendue. Quel repos ! Quelle universelle détente ! Mes compagnons ont, un moment, causé tout bas ; puis, vaincus par la fatigue, leurs propos se sont éteints. Ils dorment. Nos goujats ont, quelque temps, rôdé autour de l'ajoupa ; puis, ils se sont couchés çà et là sur des lits de feuilles. Eux aussi reposent.

Je reste seul éveillé, seul être conscient dans cette nature assoupie, et je goûte longuement le charme de la nuit, la poésie du silence... C'est une étrange volupté de se trouver ainsi perdu dans l'ombre, loin des lieux habités ; de rester allongé sur une couche de fougères et de poursuivre quelque rêverie qui, tout à l'heure, insensiblement, par une transition infiniment douce, se prolongera dans les rêves du sommeil. C'est une joie simple, mais profonde, que de réaliser ainsi, d'une façon parfaite, le vœu du bon La Fontaine : *Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais...* Et je m'endors heureux dans le grand bois tutélaire. Que les Zombis protègent notre sommeil !...

« *Monsieur, Monsieur, café !* ». C'est mon goujat, redevenu cuisinier en chef avec l'aube, qui me réveille en me tendant une tasse fumante. A la lueur encore indécise du jour qui filtre lentement à travers le feuillage, nous faisons nos préparatifs de départ. Les sacs sont bouclés ; le café a été bu, *calé* par un petit coup de rhum ; un regard jeté à notre verte hô-

CENTRE DE RECHERCHES Océanographiques

tellerie, et nous voilà en route pour la seconde grande chute du Carbet.

Je suis le seul de la bande qui connaisse déjà cette chute. M. Mégy l'a bien aperçue de loin, mais il a toujours pensé qu'il aurait le temps de la voir, étant du pays, et il ne s'est jamais donné la peine d'arriver jusqu'au pied. Quant au vieux père Céroles, depuis 60 ans qu'il bat la forêt, il a fait preuve de moins de curiosité encore ; c'est tout juste s'il n'ignore pas l'existence de la seconde chute.

M. Mégy nous mènera jusqu'à l'endroit où il l'a aperçue ; puis, je reprendrai la direction de l'expédition.

Il est six heures du matin quand nous nous mettons véritablement en route.

M. Mégy nous conduit d'abord à l'ajoupa dit *Jéta* et ainsi appelé parce qu'il se trouve dans le voisinage des sources du *Jéta* des chasseurs. Ces sources sont nombreuses : elles sont connues sous le nom de *Têtes du Jéta*. Nous en traversons cinq, au milieu de mangles heureusement clairsemées à cette altitude. Mais si les mangles ne gênent pas trop notre marche, nous avons à nous garder de la piqûre des fougères épineuses : les *attrape-sot*, comme dit le père Céroles, en nous expliquant que les imbéciles seuls se frottent à ces arbustes. Pas flatteuse pour nous cette appréciation ; car, plus de dix fois, au moment de tomber, nous cherchons instinctivement un point d'appui sur ces fougères en ne songeant qu'après écorchures, à leurs épines.

A l'extrémité du plateau, nous nous trouvons en face d'une falaise dont l'abord ne paraît pas comode. C'est par là pourtant que nous devons descendre dans le lit du Carbet. Nous soufflons un instant avant d'entreprendre cette délicate opération.

Tout à coup, un vent léger se lève et le brouillard

matinal se déchire. Devant nous, le paysage s'éclaire comme par enchantement, et là-bas, une large raie blanche étincelle sous le soleil ; elle brille avec l'éclat du cristal ou du diamant, au milieu d'un cadre somptueux de végétation... La chute ! s'écrie M. Mégy.

Qu'elle est belle ! Mais combien lointaine encore, et combien périlleuse sera son approche ! Nous commençons la descente avec précaution et, bientôt, nous sommes obligés de déployer tous nos talents d'acrobates ; tantôt debout, tantôt assis, tantôt glissant, tantôt roulant, sauvés, ici par une aspérité du terrain, là par une touffe d'herbe, là par une liane, nous parvenons au bas, de péripétie en péripétie. Nous sommes tous intacts, à part quelques écorchures ; mais je ne me souviens pas d'avoir jamais effectué descente aussi rude et, en tout cas, je n'en avais jamais rencontré de semblable pendant mon voyage de 1891.

Nous avons dû attaquer la falaise trop haut, et j'estime qu'en aval on trouverait un passage plus praticable.

Nous voici donc dans une ravine : c'est le premier affluent de gauche du Carbet. Il descend du pied du morne Carmichaël... Une belle ravine, d'ailleurs, dont les eaux se sont conservées très pures et ne sont gâtées par aucune matière sulfureuse. Elles forment, dans ces parages, un magnifique bassin que découvre M. Eswein.

Je propose — et ma proposition est adoptée à l'unanimité — de donner le nom du professeur à ce bassin.

Nous faisons halte sur ses bords. C'est un lieu d'enchantement. L'eau calme, limpide, d'une transparence qui permet d'apercevoir les blancs cailloux du lit de la ravine, malgré la profondeur, s'arrondit en un cercle assez régulier entre d'abruptes parois.

Sur le miroir du bassin palpitent les ombres de larges siguines ou les frissonnements du fin parasol des fougères. Le bleu du ciel se reflète dans les eaux claires ; mais la note dominante, c'est celle du vert d'émeraude, du vert atténué, fondu, délicieusement adouci des grandes plantes dont l'image tremble au-dessus du bassin.

Il est rempli par une série de cascades qui lui apportent les eaux de la ravine très encaissée en cet endroit et dont le cours n'a pas été reconnu jusqu'à présent. Au moment où nous l'avons visitée, aucun nom ne s'attachait encore à cette ravine. Je lui ai donné celui de *Longueteau*, afin de perpétuer le souvenir de cette famille de hardis chasseurs dont le commissaire, notre aimable compagnon de voyage, soutient si honorablement la tradition.

Mais voici que la lumière, exquisement bleue et verte, qui éclairait les eaux du bassin s'est assombrie. Des nuages obscurcissent le ciel. Partons vite ! Ce serait désolant d'arriver sous la pluie au pied de la seconde chute.

Nous nous hâtons, sur une pente très raide et, pour franchir les 400 mètres qui nous séparent de la cascade, une grande heure nous est pourtant nécessaire. Un dernier coude de la rivière est enfin contourné. La chute apparaît dans toute sa splendeur !

Non, le mot n'est pas trop fort !... Mes compagnons, qui se trouvent pour la première fois devant ce magique tableau, demeurent muets d'admiration ; moi, qui le contemple pour la deuxième fois, j'en saisis mieux, dans les détails ; toute la beauté, et l'impression que j'éprouve touche à l'enthousiasme.

Je reconnais, en haut, le *grand V*, où j'étais parvenu en 1897.

Elle est effrayante cette fissure par laquelle le Carbet s'abîme dans le vide, écroulé de toute sa masse,

de toute sa hauteur sur la plate-forme que j'ai décrite en 1891 ; rejaillissant, au milieu de nuages d'écumes, en une cascade de 25 mètres, qui ne paraît plus qu'un filet d'eau, une mince cascatelle, auprès de la chute géante qui l'écrase.

Pendant que mes amis s'avancent jusqu'au pied de la grande chute, je me hâte de braquer mon appareil photographique. Mais j'ai le chagrin de ne pouvoir obtenir une vue d'ensemble ; la rivière fait un coude qui m'empêche de reculer assez loin, et je dois me borner à fixer l'image de la plate-forme et de la *petite Cascade*.

J'avais à peine achevé que la pluie se mit à tomber.

Avant de fuir sous l'averse, nous tenons pourtant à évaluer la hauteur de la seconde chute du Carbet, abstraction faite de la plate-forme et de la petite cascade. La moyenne de nos évaluations respectives donne une hauteur de 125 mètres, sans compter — je l'ai dit — les 25 mètres de la cascade.

Or, nous sommes parvenus à une altitude de 840 mètres, et l'on se rappelle, peut-être, que j'en avais noté 990 au *grand V*. La différence de ces deux altitudes donne bien la hauteur que nous avons attribuée à la seconde chute.

Sous l'ondée, nous redescendons précipitamment. Une embellie se produit et, bientôt même, la pluie cesse. Nous en profitons pour casser la croûte au bord d'une ravine, à l'onde claire, qui coule sur la rive gauche du Carbet.

J'annonce au père Céroles que je donne son nom à cette ravine. Il me remercie par politesse, mais paraît beaucoup plus satisfait quand je lui promets, en même temps, un pantalon pour remplacer celui qu'il a abandonné par lambeaux dans les mangles de la falaise. On a beau être un vieux chasseur, habitué à toutes les difficultés de la forêt, on ne passe point

impunément par les exercices, en terrains variés, que nous venons de nous offrir. Céroles a confirmé à nos yeux sa vieille réputation, mais il revient presque sans pantalon !

Un peu restaurés par la collation sommaire prise au bord de la ravine Céroles, nous nous hâtons dans la direction de l'ajoupa, où nous attend un repas chaud, substantiel. Nous l'aurons bien gagné, car M. Mégy fait encore des siennes, et, sous prétexte de raccourci, il nous conduit par *le Tonnerre-Brûlé*, un véritable casse-cou, où nous ne cassons rien heureusement, mais où nous peinons comme des forçats.

L'excursion est terminée et nous avons atteint notre but. Il est vrai que, grâce à l'itinéraire imaginé par Victor Nadoy, ce n'est que le troisième jour que nous pouvons, en revenant sur nos pas, visiter la première grande chute. Inutile de dire que je ne retrouve plus trace de l'ajoupa construit lors de mon exploration de 1891. Où se trouve même son emplacement ? La végétation puissante des tropiques a tout envahi, tout recouvert, tout effacé. Huit années se sont écoulées, et il faut bien moins de temps, dans ces parages, à la nature sans cesse en travail, pour abolir une œuvre humaine.

C'est en faisant ces réflexions mélancoliques que j'installe mon appareil pour photographier la première grande chute ; mais, dans cette opération aussi, j'ai à compter avec les modifications survenues depuis huit ans. Un épais bouquet d'arbres a poussé sur l'îlot qui se trouve au milieu de la rivière, et le rideau de verdure qu'ils tendent, d'un bord à l'autre, m'empêche de voir le pied de la cascade.

Puis, je mesure la hauteur de la chute d'eau en mettant à profit un *truc* que m'a enseigné jadis M. de la Motte. Je commence par mesurer, dans le lit de la rivière, qui est à peu près plat en cet endroit, une

bonne base ; ensuite, avec mon sabre d'abatis et mon bras, je constitue deux triangles semblables ; le calcul opéré enfin sur ces triangles donne une hauteur de 68 mètres.

La première chute est donc moins imposante que la seconde ; mais son volume d'eau est plus considérable. A ce moment, en effet, le Carbet s'est grossi de la ravine *Longueteau*, dont le tribut a bien son importance.

Je vérifie l'altitude, au pied de la chute, et je trouve 560 mètres.

Mais mon observation la plus intéressante porte sur les effets de l'éboulement survenu en 1898 et dont j'ai déjà parlé à propos de mon excursion à l'*Échelle*. Cette énorme masse de terre qui s'est effondrée, cette portion de montagne qui a glissé, entraînant tout sur son passage, dans un parcours de plusieurs kilomètres, emportant comme pailles des arbres centenaires et laissant les rochers écorchés jusqu'au vif, est allée butter contre le morne qui domine la rive droite de la chute du Carbet ; là, elle a heurté avec tant de violence les parois de la falaise rocheuse, qu'elle a rebondi comme sur un tremplin et a franchi l'obstacle, d'un saut gigantesque, pour aller s'effondrer dans le lit de la rivière. Les eaux de celle-ci, dans leurs débordements impétueux, ont déjà balayé les débris formidables d'arbres ou de terres amoncelées à cette époque ; mais d'énormes roches ont résisté et elles obstruent encore presque complètement le cours du torrent... C'est là une des manifestations les plus étonnantes des forces de la nature qu'il m'ait été donné de constater pendant mes excursions dans les hauteurs de la Guadeloupe ! Aujourd'hui, le joli affluent de droite qui, à quelques mètres de la première grande chute, arrivait jadis en coulisse dans le Carbet, sous un épais berceau de verdure, coule

sur la roche dénudée. L'assaut terrible des masses descendues de l'*Échelle*, a entraîné toute la terre de ses bords et anéanti la riche végétation qui les ornait autrefois...

L'excursion que je viens de raconter a duré trois jours et nous avons dû coucher deux nuits dans les bois. Un voyageur qui aurait l'endurance nécessaire pour marcher sans trêve, sans autres haltes que le temps très court donné aux repas, pourrait aller du Camp-Jacob à la seconde grande chute en douze heures. Mais je ne suis plus ce voyageur-là, et je laisse à de plus jeunes la gloire d'accomplir ce difficile exploit.

Les renseignements d'ordre exclusivement géographique, qu'il convient de retenir des précédents récits, peuvent se résumer ainsi :

Le grand Carbet a près de 11 kilomètres de parcours ; sa direction est, assez régulièrement, O.-N.-O. — E.-S.-E., abstraction faite d'une grande boucle formée par le plateau Zimbimbe qui a refoulé le Grand Carbet vers le Nord.

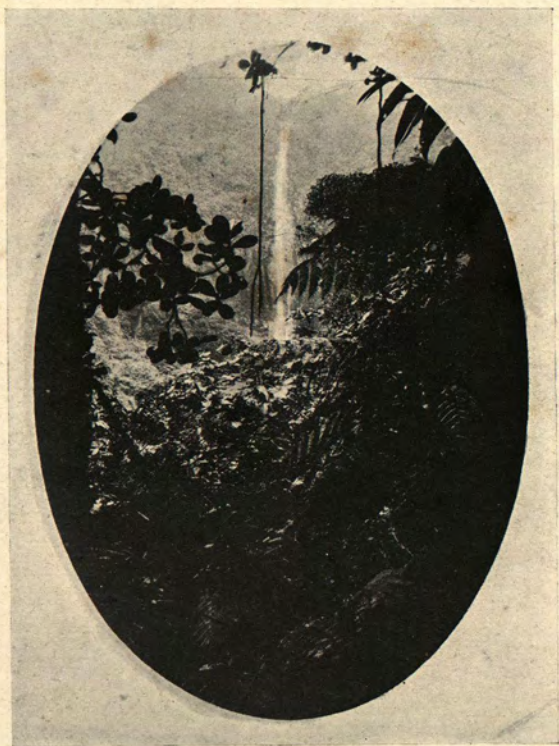
Cette rivière reçoit, sur la droite, trois affluents dont le principal est la *Grosse Corde*, et, sur la gauche, six affluents dont les principaux sont : la ravine Longuteau, le Jéta et le Dauriac.

Le Grand Carbet était appelé *Oua-Labouchi* par les Caraïbes. On voit que de son ancien nom au mien, il n'y a que la différence de deux lettres.

J'étais évidemment prédestiné à nouer commerce avec cette rivière !



SAVANE LIGNIÈRES.



DEUXIÈME CHUTE DU GRAND CARBET.
VUE DU HAUT DE LA FALAISE.

LE PETIT CARBET

Cette rivière n'est pas considérable, mais j'en connais peu de plus intéressantes.

Elle prend sa source au pied de la Citerne, dans le Sud-Est, au fond d'un grand ravin dont l'accès présente de sérieuses difficultés. Un autre y est-il allé avant moi ? Je l'ignore. En tout cas, je n'y ai trouvé aucune trace du passage de l'homme.

La source se dissimule sous l'épaisse végétation des bois et, cependant, elle tarit pendant la saison sèche. Il faut alors redescendre un peu le cours de la rivière pour rencontrer le premier filet d'eau.

C'est le 21 mai 1899 que, pour la première fois, j'ai reconnu le cours du *Petit Carbet*.

J'étais accompagné de M. Louis Souques, un tout jeune excursionniste, plein d'entrain et de vigueur, qu'anime en outre une grande curiosité pour toutes les choses des bois.

Nous passâmes par le sommet de la Citerne, qui est, on le sait déjà, à 1.160 mètres d'altitude et d'où l'on jouit d'une vue splendide. Moins étendu que celui que l'œil découvre du haut de la Soufrière, le panorama n'en offre pas moins un puissant intérêt pour le touriste qui connaît bien les bois de cette partie de l'île.

Une immense carte de géographie s'étend à nos pieds et nous n'avons qu'à la lire.

Je montre au jeune Souques émerveillé les vastes plateaux de la Grande-Anse, les hautes vallées de la Capesterre, l'étang de l'As de Pique et le Grand Étang dont les eaux miroitent sous le soleil et brillent au milieu des sombres verdure, avec l'éclat métallique d'énormes cuves de mercure.

Nous descendons le flanc de la Citerne par le sentier construit, en 1888, par MM. Rollin et de Lagarde, à la recherche de l'As de Pique par les hauteurs.

En une heure et demie, ce chemin nous conduit à la crête du ravin où nous devons descendre pour trouver la source du *Petit Carbet*. Mais les trente mètres de corde dont je suis muni, comme à l'ordinaire, et que je m'appête à dérouler pour filer par le plus court chemin, ne paraissent pas tenter beaucoup mon compagnon, peu familiarisé avec ce genre de gymnastique. Il me présente ses observations; j'ai charge d'âme; un accident est vite arrivé. Je me résigne à chercher un endroit où la corde ne soit pas indispensable à notre descente. Je le trouve enfin, mais au prix d'une perte de temps fort appréciable, et nous mettons plus de trois quarts d'heure pour aboutir au bas de la pente, partout difficile et presque à pic.

Enfin, nous arrivons à la source. Elle s'épanche, après un rapide parcours, dans un joli bassin auquel je donne le nom de *Bassin Souques*.

Le *Petit Carbet* coule dans un lit peu accidenté jusqu'au point où, sur la gauche, il reçoit une petite ravine, appelée *Boudoute*, excessivement encaissée et resserrée entre des falaises si rapprochées que le soleil de midi lui-même ne parvient pas à dissiper la nuit qui règne dans ces parages.

Le passage difficile est, heureusement, assez court. Bientôt le lit du *Petit Carbet* redevient praticable et,

après avoir marché environ six cents mètres, on parvient à un endroit très curieux, un véritable carrefour. C'est, en effet, le point d'où l'on peut partir pour s'engager dans plusieurs directions : voici d'abord le passage pour aller du Camp-Jacob ou de Gourbeyre à l'As de Pique ou à la Grande Chasse ; voici le chemin qui conduit au *roucoulage Chonchon*, au pied du piton L'Herminier du massif de la Madeleine ; voilà enfin la voie qu'il faut suivre pour descendre aux Trois-Rivières.

C'est cette dernière direction que nous allons prendre, en partant de l'altitude de 700 mètres. Désormais, le cours du Petit Carbet est tranquille ; il coule entre le morne *Boudoute*, à gauche, et le long plateau qui s'étend jusqu'à Gourbeyre ; des deux côtés, il reçoit de petites ravines qui le grossissent par l'apport des eaux de tous les environs et, notamment, de celles du versant occidental de la Madeleine dont le tribut est considérable pendant la saison des pluies. Aucun de ces cours d'eau n'a de nom. J'appelle le plus important d'entre eux la *Ravine Madeleine*, qui est située non loin du passage du roucoulage Chonchon. Au bout d'une demi-heure de marche, nous arrivons dans une partie du plateau tellement plane que le cours du Petit Carbet devient insensible. Les eaux semblent prises de paresse et s'endormir. Transparentes, elles glissent, sans aucun bruit, sous les larges mousses vertes qui recouvrent entièrement les roches et dont les reflets donnent aux flots clairs des tons d'émeraude... La rivière se repose, se complaît nonchalamment entre ses rives... Tout à l'heure, elle redeviendra impétueuse et s'élancera pour accomplir un saut dont le spectacle n'est surpassé en beauté que par celui qu'offrent les chutes du Grand Carbet.

A une altitude de 675 mètres, nous rencontrons un affluent un peu plus important que les ravines

déjà signalées. C'est la ravine *des cinq* qui se jette, à droite, dans la rivière.

Au bout de quelque temps, celle-ci s'encaisse ; son lit se creuse profondément, entre la *crête du Petit Carbet* et le *gros Morne*, contrefort de la Madeleine. La série des cascades qui rendent si beau le Petit Carbet, va commencer. Le torrent tombe d'abord, dans une chute de 15 mètres ; puis, avant de prendre son élan définitif, il se repose encore, il élargit ses eaux en un vaste bassin que les chasseurs ont appelé le *Pot du Diable* ; et, sur ce bassin, règne un éternel crépuscule !

Le Petit Carbet en sort et alors c'est une merveille ! Les cascades succèdent aux cascades. Tantôt la rivière se précipite d'un seul bond et s'effondre tout entière ; tantôt elle roule, de coulisse en coulisse, en de profonds bassins ; tantôt elle se divise pour serpenter, en deux ou trois bras distincts, à travers les rochers. Le spectacle est unique ; moins grandiose sans doute que celui des chutes du Grand Carbet, mais surprenant par sa diversité, émotionnant comme sait l'être un caprice de la nature. Pourtant, peu de personnes l'ont contemplé.

On sait bien, par ouï-dire, que le Petit Carbet possède de belles cascades, mais la difficulté de leur abord rebute les plus déterminés promeneurs. Quant à moi, je me réjouis d'avoir admiré ces cascades et je suis reconnaissant des indications que m'a données M. Léo Dufau, propriétaire de l'habitation Grand-Maison, dont j'ai été l'hôte si cordialement accueilli. En me conduisant aux cascades du Petit Carbet, M. Dufau m'a procuré un plaisir inoubliable : je suis heureux de pouvoir lui renouveler ici mes sincères remerciements.

Mais le Petit Carbet a quitté la région des montagnes. Il coule maintenant à travers une belle vallée

où se remarquent deux habitations : l'*Ermitage*, sur la rive gauche du torrent, appartient à M. Sainte-Croix de La Roncière ; *Grand'Maison*, sur la rive droite, appartient, comme je l'ai déjà dit, à M. Dufau et à son frère. Ces deux domaines contiennent d'excellentes terres à café, et leurs propriétaires poussent activement cette culture.

Sur l'*Ermitage* existent deux sources d'une importance vitale pour cette habitation et pour les propriétés des étages inférieurs. Car, dans la saison sèche, le débit du Petit Carbet devient à peu près nul, et son cours tarirait momentanément sans le tribut de ces sources qui l'alimentent. Leur eau est d'ailleurs exquise.

Avec la plaine ne cessent point les cascades du Petit Carbet. On en peut admirer deux encore dans le périmètre de l'*Ermitage*. L'une d'elles s'aperçoit de la maison de M. de La Roncière et mérite une visite spéciale. Commencant par une coulisse longue de dix mètres environ, elle tombe dans un bassin, s'écoule par une nouvelle coulisse reçue par un second bassin, d'où la rivière tout entière s'élanche dans le vide, en formant une immense gerbe d'écume. Rochers abrupts, troncs d'arbres jetés en travers du torrent, luxuriante végétation des rives, falaises boisées qui dominent le cours, tout contribue à donner au paysage un aspect du plus haut pittoresque.

L'autre cascade, un peu en amont, n'est pas beaucoup moins intéressante. Elle se trouve juste au passage de la rivière qui ouvre une communication avec le quartier de *La Regrettée*. Elle se termine par une coulisse d'une ampleur majestueuse, je l'appelle la *Cascade du gué*.

Après ces cascades, nous quittons ce qu'on pourrait appeler la zone des pluies. Là, existe, en effet, une ligne de démarcation très nettement établie, en-

tre les habitations L'Ermitage et Grand'Maison, et, par un phénomène assez curieux, toutes les eaux déversées par le massif de la Madeleine s'arrêtent le plus souvent à la limite sud de l'Ermitage.

En passant, nous devons signaler le travail remarquable fait par les propriétaires des habitations d'en-bas. Il consiste en une digue qui barre la rivière et retient ses eaux en un vaste bassin d'une profondeur de 5 mètres, aussi agréable pour les baigneurs qu'utile pour le fonctionnement agricole des habitations.

Mais, quel que soit, au point de vue de la baignade, l'attrait du bassin dont je viens de parler, il ne vaut pas la coulisse que l'on rencontre 1.500 mètres plus bas... La rivière coule rapide, comme une large rigole qui serait établie sur une forte pente longue de 28 mètres. Dans ce parcours, elle fait deux coudes. C'est là que gît la difficulté, là aussi que se trouvent l'émotion et le plaisir pour le baigneur qui se laisse glisser au fil de l'eau. Comment s'installe-t-on pour accomplir sans danger la descente ? Pour que la chose soit vraiment amusante, il faut être plusieurs. On s'assoit au sommet de la rigole, les uns derrière les autres, en se tenant les pieds, de manière à former comme un train de chemin de fer. Une fois tout le monde à son poste, le signal est donné, le train part... Un train express, un train rapide !

Voici le premier coude ; gare aux vôtres ! Vous déviez brusquement sur la gauche, pour être rejeté sur la droite ; vous filez ensuite droit comme une flèche, et vous voilà tous, pêle-mêle dans le bassin dont les eaux sont heureusement assez profondes pour vous recevoir *en mollesse*.

Les dames ont bien été invitées à passer les premières et à régler la marche du train. Mais, ma foi, à l'arrivée dans le bassin, impossible de respecter les lois de la politesse et de conserver l'ordre des pré-

séances... Une salade russe ! Ce divertissement suppose entre baigneurs et baigneuses une certaine familiarité.

Cinquante mètres au-dessous du bassin, sur la rive droite, on remarque plusieurs trous creusés dans le roc, d'une façon assez régulière. C'est dans ces trous, paraît-il, que les Caraïbes, jadis campés au bord du Petit Carbet, faisaient leur cuisine. Je veux bien le croire, en attendant une explication plus ingénieuse !¹.

A partir de cet endroit, la rivière descend, par une pente assez rapide, jusqu'à la mer, et ne présente aucune particularité digne d'être notée.

En résumé, le *Petit Carbet* a un parcours de huit kilomètres. A son origine, en quittant la Citerne, il coule dans la direction N.-O. — S.-E. ; après s'être heurté au morne Boudoute, il tourne presque à angle droit, jusqu'au carrefour, puis il conserve, à peu près régulièrement, la direction S.-E.

Il reçoit sur la droite cinq affluents dont le principal est *La Ravine des cinq* ; sur la gauche, huit affluents, dont les principaux sont : la ravine *Boudoute* et les deux sources de La Roncière appelées *Joquette* et *Saint-Gilles*. Ces deux derniers affluents ne tarissent jamais.

1. Ce qui est hors de doute, c'est l'installation d'une tribu de caraïbes sur les terres de l'habitation *Petit Carbet* aux Trois Rivières, non loin de la mer. J'ai visité une caverne où sont entassés des blocs de rochers sur lesquels ces premiers habitants de l'île ont sculpté d'une façon assez grossière, avec des outils rudimentaires, des inscriptions très curieuses. M. Jules Ballet en a parlé dans son histoire de la Guadeloupe. Plus récemment, M. Sainte-Croix de la Roncière en a fait, avec clichés à l'appui, une description détaillée dans son ouvrage : « *Dans le sillage des Caravelles de Christophe Colomb — L'île de l'émeraude 1930* ». D'après cet auteur, cette caverne aurait servi de réduit de guerre à Callinago, le chef des tribus caraïbes de l'île appelée alors Caloucaera dont on a fait plus tard Karukéra. Un de ces dessins représenterait le portrait de ce capitaine.

Pourquoi cette rivière et celle de la Capesterre ont-elles reçu le nom de *Carbet* ?

Je pense que ce nom n'est qu'un souvenir des Caraïbes.

On sait que leurs maisons s'appelaient *Carbet*. Il est probable que les Caraïbes avaient installé leurs demeures sur le bord des deux rivières et que le Grand Carbet était leur principal centre de ralliement...

Mai 1899.

LA GRANDE ANSE

La Grande Anse prend sa source, comme le Petit Carbet, au pied de la Citerne, dans le Sud-Est.

Quatre cents mètres à peine séparent les lieux d'origine de ces deux rivières, et qui connaît les sources de l'une, connaît les sources de l'autre. Toutes deux se sont, avec les années, creusé un large sillon sur le flanc de la Citerne et ce sillon s'est, à la longue, transformé en un vallon qu'a envahi la puissante végétation tropicale.

Mais si, à l'origine, la Grande Anse offre avec le Petit Carbet de nombreux points de ressemblance, elle en diffère singulièrement dans la suite. On peut dire qu'elle est, pour le touriste, aussi banale que son voisin est intéressant.

Au sortir des vallons où elle prend naissance, elle va se heurter au morne Giromon, situé au pied de la Citerne, entre le Carbet et la Grande Anse. Ce morne est un lieu de chasse très fréquenté ; mais les chasseurs, trompés par la position du Giromon, qui est adossé à la Citerne, le confondent volontiers avec elle et connaissent habituellement tout le groupe sous le nom que doit seul porter le morne.

Repoussée par les falaises Nord du Giromon, la Grande Anse se dirige de l'Est à l'Ouest et se rapproche tellement du Galion qu'à un moment donné

elle n'en est plus séparée que par une distance de 500 pas environ.

A partir de ce point, elle tourne dans le Sud, jusqu'à ce morne Joseph sur lequel je suis allé me perdre un jour, à la recherche de l'As de Pique!... J'aurais aussi bien pu y chercher le lac de Genève!

C'est en face de ce morne que la Grande Anse reçoit, sur la gauche, son premier affluent : la *Ravine-Jaune* dont les eaux troubles et de médiocre qualité exercent sur celles de la rivière une fâcheuse influence et les empêchent de redevenir jamais bien bonnes. C'est là aussi que s'ouvre largement la grande région de chasse que j'ai appelé le *Plateau de la Grande Anse* et qui s'étend jusqu'au Petit Carbet, au milieu de hautes forêts où les acomas géants et les gros palétuviers jaunes abondent.

Après avoir marché pendant une heure environ, on constate que la rivière coule à gauche, au pied d'un énorme morne : la crête Fougas. Cette crête, très longue, ferme complètement dans le Sud le plateau de la Grande Anse et force toutes les eaux du plateau à se déverser soit dans cette rivière, soit dans le Petit Carbet, à l'exclusion de tout autre voie d'écoulement.

Un peu plus loin, sur la gauche, nous ne tardons pas à remarquer les ruines d'un canal, alimenté aujourd'hui, sur une faible partie de son parcours, par un affluent de la Grande Anse, petit cours d'eau précieux pour la localité. Ce canal, dit *de Pautrizel*, a été creusé, dit-on, par les soins de M. Thirus de Pautrizel au siècle dernier, pour amener l'eau à son château situé sur les hauteurs de la Regrettée. J'ai parcouru les ruines d'un bout à l'autre et j'ai été frappé de voir, à leur extrémité Sud, sur une pierre de taille très bien conservée, l'inscription suivante que je livre aux amateurs d'archéologie : « Je suis le parvenu

A. D C P. 1783. » Pour ma part, j'ai perdu à déchiffrer cette inscription le peu de latin qui me reste. Je ne puis croire que feu M. de Pautrizel se soit lui-même traité de parvenu, à moins qu'il n'ait voulu dire qu'il était parvenu au terme de son travail. Dans tous les cas, l'orthographe serait inquiétante... Mais nous avons mieux à faire que chercher à pénétrer les secrets du seigneur de Pautrizel et nous dirons seulement à sa louange qu'il devait être assez bon ingénieur, s'il écrivait en style trop peu clair.

L'ancien canal borne, dans l'Est, le plateau dit *des Concessions*, sur les hauteurs de la Regrettée.

Ce plateau, qui peut avoir environ 200 hectares, est situé à une altitude variant entre 500 et 600 mètres. Il contient, vers le milieu, un étang dit *étang Paille* qui couvre plus de 4 hectares de superficie.

Grâce à un sentier de communication qui conduit, en moins d'une demi-heure, au chemin vicinal, le plateau *des Concessions* est d'un accès facile : on peut espérer qu'il méritera bientôt son nom et que de nombreux concessionnaires le mettront en culture. Les terres sont excellentes et devraient attirer les agriculteurs. J'ai vu là des caféiers plus beaux que ceux des terrains bas des Trois-Rivières.

C'est M. le gouverneur Pardon qui a eu l'idée de concéder les terres du plateau qui, en effet, appartient au domaine. Il les visita en 1895, et je l'accompagnai.

Nous y trouvâmes une poignée de braves cultivateurs disposés au travail et le nom de *concession Schœlcher* fut donné à l'ensemble du plateau. Notre gouverneur actuel, M. Moracchini, a donné suite au projet de M. Pardon et s'applique avec succès à le mener à bonne fin.

La Grande-Anse descend du plateau par des pentes assez rapides et arrive, au-dessus de Dolé, au sommet

d'une falaise absolument à pic et élevée d'une trentaine de mètres. La rivière ne parvient à franchir la crête de la falaise qu'à l'époque de ses hautes eaux et même de ses débordements. Elle tombe alors en une fort belle cascade, mais le phénomène est assez rare. En temps ordinaire, ses eaux se perdent par infiltration à travers la falaise et ne reparaissent qu'au pied. Deux fois, je me suis rendu en un endroit favorable pour photographier la cascade, mais j'ai eu la malchance de la trouver à sec.

C'est à Dolé que la Grande-Anse offre le plus joli spectacle. Tout le monde, à la Guadeloupe, connaît le gracieux bassin de Dolé dont les eaux claires et tièdes coulent d'une manière insensible, dans un poétique paysage, sous un berceau de verdure formé par de hautes touffes de bambous.

Je ne décrirai pas longuement des lieux aussi familiers aux habitants de la colonie. Mais j'en conseille la visite à tous les touristes de passage.

Indépendamment du bassin si charmant, du bain à une température exquise qu'offrent ses eaux, tandis que la brise murmure à travers les bambous sonores, il y a, du haut des coteaux qui entourent le vallon où se trouve l'établissement de Dolé, une vue splendide sur la vallée de la Grande-Anse et sur toute la portion de territoire qui s'étend, jusqu'à la mer, entre les sombres massifs du Vieux-Fort, à droite, et les hauteurs verdoyantes de la Regrettée, à gauche. — L'excursion aux bains de Dolé a le double avantage d'être l'une des plus pittoresques en même temps que l'une des plus faciles que l'on puisse faire aux environs de la Basse-Terre. On peut arriver en voiture jusqu'aux bords même du bassin.

Depuis quelques années, les eaux de Dolé se sont sensiblement refroidies. En 1842, d'après les observations de Sainte-Claire Deville, leur température mon-

tait à 36°7 ; vers 1890, elle n'était plus que de 30°. Mais, grâce à un travail que, sur ma proposition, l'Administration a fait exécuter et qui a permis de capter une source chaude située derrière la maison du régisseur de l'établissement, la température des eaux s'est relevée et paraît devoir se maintenir à 32°. Il est à souhaiter qu'aucune autre modification ne survienne, car, pour le moment, la sensation que l'on éprouve en entrant et même en séjournant assez longtemps dans le bassin, est des plus agréables.

Les eaux de ce bassin se déversent, sur la route coloniale, en trois cascates d'un joli effet qu'ont certainement aperçues tous les voyageurs qui se rendent de la Basse-Terre à la Pointe-à-Pitre.

Au-dessous de Dolé, dans un ravin creusé sur la droite, se trouve un autre bain qui porte le nom alléchant de *bassin d'Amour*. L'eau est tiède, le site pittoresque et la baignade gratuite. Cette dernière circonstance explique que le bassin d'Amour soit plus fréquenté que celui de Dolé. Je conseille pourtant ce dernier à ceux qui peuvent disposer de quelques sous nécessaires pour s'offrir le plaisir de s'attarder dans l'eau, sous les bambous. Tout le long de la ravine, formée par les eaux du bassin d'Amour, s'étage une série de sources tièdes qui, toutes, aboutissent dans la Grande-Anse, après s'être mêlées à la *Ravine-Blanche* qui recueille elle-même toutes les eaux du quartier dit *Dos d'Ane*.

Un peu plus bas, sur la gauche, la Grande-Anse reçoit un petit affluent qui ne paye pas de mine mais qui est bien précieux pour les habitants de la région. Cet affluent est la ravine de la *Digue* qui ne tarit jamais, tandis que la rivière dont il est le tributaire se trouve souvent à sec, au-dessus de Dolé.

La Grande-Anse se jette dans la mer, à travers de beaux sables fins d'une couleur noire, dans une anse

qui est la plus vaste de la Guadeloupe proprement dite ; d'où ce nom de Grande-Anse.

L'embouchure de la rivière forme un estuaire que l'on aperçoit de très loin, de la Soufrière notamment, à cause de la bande d'écume argentée que forment les eaux de la mer dans leur lutte avec celles de la Grande-Anse.

En résumé, cette rivière a un parcours de 8 kilomètres ; elle se dirige d'abord de l'Est à l'Ouest, tout à fait au début de sa course ; puis, elle affecte une direction, toujours sensiblement la même, du Nord au Sud. Elle reçoit, sur la droite, trois affluents dont le principal est la *Ravine-Blanche* ; sur la gauche, le même nombre d'affluents, dont les deux principaux, à peu près d'égale importance, sont : la *Ravine-Jaune* et la *Ravine de la Digue*.

Juin 1899.

RIVIÈRES SITUÉES ENTRE LES DEUX CARBETS

Entre le Grand et le Petit Carbet coulent trois rivières : *Trou-aux-Chiens*, *Bananier* et *Saint-Sauveur*. Je ne dirai que peu de mots de ces rivières qui n'offrent qu'un médiocre intérêt et qui n'ont qu'une importance tout à fait secondaire.

La rivière de Saint-Sauveur sort du morne Colin Moudong, au pied duquel se trouve, dans l'Est, l'étang Zombis. Elle n'est d'ailleurs qu'une infiltration de cet étang dont les eaux reparaissent à la surface du sol, à un kilomètre environ de la masse principale.

Après un parcours de 5 kilomètres, du N.-O. au S.-E., la rivière de Saint-Sauveur va se jeter dans l'anse du même nom qui ne présente aucune particularité remarquable.

Bien plus intéressante est l'anse Goin, qui s'ouvre immédiatement après celle de Saint-Sauveur et qui offre une plage admirable dont le sable fin, mêlé de matières ferrugineuses, est de couleur presque noire. L'anse s'évase largement, en une courbe gracieusement arrondie, et les houles de la haute mer viennent mollement s'éteindre sur une plage en pente douce, très favorable aux baigneurs. C'est l'un des points de la Guadeloupe où j'aime le mieux contempler l'Océan qui s'étend devant les yeux, sans limites,

et dont les flots arrivent sans obstacles, sans entraves, des profondeurs de l'horizon.

Dans cette anse, se jette un tout petit cours d'eau qui prend sa source sur l'ancienne propriété de M. Oraison, appartenant aujourd'hui à M. Babin. Le ruisseau qui naît à un kilomètre de la route coloniale, pour aller se perdre presque aussitôt dans la mer, est d'un aspect charmant : frais ombrages, eaux claires et délicieuses, il réunit, au cours de sa brève existence, toutes les qualités que peut présenter une ravine guadeloupéenne. Je ne connais pas de nom à celle-ci, et si elle n'en possède pas déjà, je propose de lui donner celui de M. Oraison. Faible gage de reconnaissance pour l'hospitalité si cordiale que m'accorda jadis M. Gaston Oraison, l'un des hommes les plus sympathiques de la colonie !

La rivière des Bananiers coule à peu près parallèlement à celle de Saint-Sauveur, et à une distance de cette dernière qui varie entre 1.000 et 1.500 mètres. Leur cours est d'une longueur sensiblement égale. La rivière des Bananiers tire ses eaux du Grand Étang. Parfois aussi, pendant les saisons de pluies prolongées, elle sert de déversoir au trop plein des étangs *Zombis* et *Joncs*. Mais cette circonstance se produit assez rarement, par le moyen de la ravine Sèche que l'on traverse une demi-heure avant d'arriver au Grand Étang.

C'est sur les bords de cette ravine que poussaient, il n'y a pas encore bien longtemps, de magnifiques bouquets de bambous, et, dans ces bambous, le touriste ne manquait jamais de se tailler, pour boire au Grand Étang, un gobelet, qu'il gardait ensuite comme souvenir de son excursion. Aujourd'hui, les bambous ont disparu : les pêcheurs les ont tous impitoyablement coupés pour faire leurs nasses.

Le *Bananier* n'a qu'un affluent qui se trouve sur



SECONDE CHUTE DU GRAND CARBET.



PREMIÈRE CHUTE DU GRAND CARBET.

la droite ; il provient du plateau *la Grande Chasse* et coule entre le massif de La Madeleine et une crête très abrupte, très difficile à franchir, que l'on appelle la *Crête à Racôunes*. Cette crête détourne dans le Sud le cours de l'affluent qui se redresse ensuite, pour faire sa jonction avec la rivière, à 400 mètres environ de la ravine Sèche.

L'unique affluent du Bananier dont je regrette de n'avoir pu découvrir le nom (les chasseurs ont dû pourtant le baptiser), rassemble, pendant la saison des pluies, les eaux de l'étang *Roche* et de l'étang *Madère*.

Dans les environs immédiats de la propriété de M. Satgé, un fort aimable homme dont chacun recherche la compagnie et les indications quand il s'agit d'aller au Grand Étang, la rivière du Bananier offre un joli spectacle qui rappelle celui du bassin bleu du Galion, mais auquel il me paraît supérieur. Toute la rivière se précipite par une belle cascade dont les eaux moirées, resserrées entre de profondes parois, semblent toutes noires. On dirait des eaux aperçues vers le soir, au crépuscule, et le contraste est étrange entre leurs sombres nuances et l'éclat du ciel bleu qui brille là-haut, entre les épaisses ramures...

La rivière du Bananier se jette dans la mer au hameau qui porte son nom et dont j'ai essayé une description dans le récit de mon excursion au Grand Carbet, en 1891.

La rivière du *Trou-aux-Chiens* est moins importante que les deux précédentes : elle n'a que quatre kilomètres de cours à peine. Comme toutes les rivières de ce versant, elle coule dans la direction N.-O.-S.-E.

Je ne crois pas que personne ait eu encore la cu-

riosité d'aller visiter ses sources qui sont situées dans les gorges du massif de la Madeleine, à l'Est. Le temps m'a manqué, jusqu'à ce jour, pour faire cette reconnaissance ; mais elle est inscrite à mon programme et j'aurai, je l'espère, à en reparler quand je décrirai mes excursions à la Madeleine.

Après avoir quitté les flancs abrupts de ce massif, la rivière du *Trou-aux-Chiens* arrose un très beau plateau, appelé *la Plaine* et s'étendant derrière la montagne qui porte le même nom que la rivière. Ce plateau est habité et cultivé par un grand nombre de petits propriétaires et il forme comme la continuation du *Cantamerle*, plateau beaucoup plus connu et d'ailleurs plus important.

Quant à la montagne du *Trou-aux-Chiens*, c'est un véritable pain de sucre, d'une hauteur de 440 mètres, très boisé et où les Anglais avaient, dit-on, réussi jadis à hisser des canons qui s'y trouveraient encore. Sur le flanc oriental de ce morne, s'allonge la côte si raide que les voyageurs connaissent sous le nom de *morne Salé* et dont plus d'un a gardé un cuisant souvenir pour avoir été forcé de la gravir à pied, par la fantaisie de conducteurs de la diligence plus soucieux des bêtes que des gens. On comprend que, par certaines températures, les voyageurs qui ont payé pour rouler et non pour marcher, la trouvent *salée* !

Nous aurons dit tout ce que nous savons actuellement sur la rivière du *Trou-aux-Chiens* et sur la rivière du *Bananier*, quand nous aurons rappelé leurs noms caraïbes : *Couchara gouati* et *Calloue*.

Terminons en formulant l'espoir que nous pourrions un jour compléter nos renseignements sur les rivières situées entre les deux Carbets. On nous pardonnera d'avoir commencé par les excursions les plus intéressantes.

Juillet 1899.

LA RIVIÈRE DES PÈRES

Cette rivière est l'une des plus importantes de la Guadeloupe ; mais elle affecte surtout les caractères d'un torrent : tantôt presque sans eau, pendant la saison sèche, tantôt, pendant l'hivernage, prête à de terribles débordements.

Formée de la *rivière Noire* et de la *rivière Saint-Louis*, elle ne prend son nom de *rivière des Pères* qu'au confluent de ses deux tributaires, à 300 mètres du *saut Constantin* que tout le monde connaît dans la colonie.

On peut aujourd'hui, du sommet de la Soufrière et en regardant la vallée qui s'étend dans le Nord, apercevoir une trace nettement marquée à travers les mousses et les mangles du morne Amic. C'est une trace que nous avons pratiquée, mon neveu et moi, le 28 avril 1899, pour nous frayer un chemin jusqu'aux sources de la rivière Noire.

Je ne sais si ces sources étaient connues avant cette époque, mais j'ai lieu de croire le contraire, car elles se trouvent en dehors de tout passage, et le gibier ne monte pas jusque-là. On ne rencontre plus aucun oiseau dans cette région et le *diablotin* lui-même, si

vivement chassé qu'il a, depuis longtemps, complètement disparu de l'île, n'allait pas nicher si loin ; il préférerait les falaises à pic du Nez Cassé dont les nombreuses cavités lui servaient d'abri.

Que je sois ou non le découvreur des sources de la rivière Noire, je m'y trouvais donc le 28 avril, à dix heures du matin, après avoir travaillé pendant deux heures sur le flanc du morne Amic. C'est entre ce morne, le morne Carmichaël et une crête qui forme prolongement du Nez Cassé et sépare la rivière Rouge de la rivière Noire, que se trouve la source de cette dernière, à 1.270 mètres d'altitude, dans une large et belle vallée, au milieu d'une véritable forêt de palmistes nains.

Sur les bords de la source et des deux côtés du lit de la rivière poussent des mangles aux racines enchevêtrées, qui rendent la marche impossible dans le torrent et nécessitent, pendant une demi-heure, un détour sur le flanc du morne Amic. Après quoi, l'on peut reprendre le lit de la rivière qui devient praticable, quoique toujours difficile.

Nous descendîmes ainsi, mon neveu et moi, une heure durant, avant d'apercevoir, sur la rive droite, un confluent qui se déverse dans la rivière Noire par une jolie cascade dont les eaux pulvérisées retombent en fine pluie.

Le site mériterait d'être longuement contemplé. Mais le temps nous manque ; il est déjà midi et, si nous nous attardons, nous serons forcés de coucher dans les bois. Nous repartons en hâte et nous allons si vite que je fais une chute de plus de 8 mètres de haut dans le lit du torrent. Avis à ceux qui prennent leur point d'appui sur des touffes de balisiers ! Je dégringole avec celle que j'avais saisie dans un endroit difficile et je la tiens encore inutilement dans la main quand je me relève pour *numéroter mes os*.

Rien de cassé, mais quelle *pelle* ! Je me souviendrai longtemps de la manière dont j'ai fait connaissance avec ce premier affluent de la rivière Noire.

Nous lui donnerons le nom d'un homme qui a déjà rendu bien des services à la Guadeloupe et nous l'appellerons la *Ravine Guesde*. Le souvenir de M. Guesde restera vivace dans la colonie. C'est lui qui a préparé les diverses expositions dans lesquelles notre île a figuré en si belle posture; c'est à lui que nous devons le nouveau succès qui nous attend en 1900. M. Guesde a déjà reçu pour son intelligente et patriotique initiative plusieurs hautes récompenses; mais il me paraît juste que son nom soit écrit sur la carte de la Guadeloupe.

Quelques mètres après l'endroit où j'ai si délicatement transporté ma touffe de balisier, la rivière Noire se divise pour retomber, à droite et à gauche d'un grand rocher, en deux jolies cascades de cinq à six mètres; puis, elle reprend son cours au milieu d'un amas de grosses pierres revêtues de mousses, barrées çà et là par des troncs d'arbres, rayées par de fortes lianes descendues des bois qui couronnent les bords. Le site est charmant; mais j'ai tant décrit déjà que je crains de lasser l'attention des lecteurs auxquels je ne puis que répéter : allez voir vous-mêmes ce dont je vous parle si imparfaitement ! Je n'ai d'autre ambition, dans ce travail, que d'exciter la curiosité de mes compatriotes et de faire connaître un pays digne, entre tous, de l'admiration des hommes.

A partir des cascades, la route devient, pendant quelque temps, assez facile. La rivière coule sur un terrain presque plat et ne rencontre pas d'obstacles infranchissables. Sur la droite, je relève un petit affluent sans importance et sans particularités notables; puis, sur la gauche, un autre affluent dont les

eaux, évidemment sulfureuses, présentent une couleur d'un beau jaune d'or. Ce dernier cours d'eau descend des flancs du morne Amic, très abrupt en cet endroit.

Jusque là, l'eau de la rivière Noire était délicieuse à boire et sa température ne dépassait pas 16° ; mais à mesure que nous avancerons, elle deviendra de plus en plus tiède et désagréable au goût.

Du confluent de la rivière avec les deux petites ravines dont je viens de parler, nous apercevons l'extrémité du *Nez Cassé* ; mais nous hésitons un instant à le reconnaître, car il affecte une forme inattendue. Le nez s'est transformé en pain de sucre !

Puis, les deux rives du torrent se resserrent ; le lit devient encaissé, profondément ; la marche est très dure. Mais que de beautés à regarder au passage ! Sur un parcours de trois cents mètres au moins, les cascades succèdent aux cascades, et je ne sais quelle est la plus belle. Est-ce cette chute d'eau, qui me rappelle la parabole du Galion ? Peut-être. Et cependant, au delà d'un grand bassin aux eaux noires et profondes, voici une autre chute qui peut passer pour plus admirable encore. Elle est énorme ; elle barre complètement le chemin ; elle s'effondre entre deux falaises dont les parois se dressent comme des murailles à pic. Comment allons-nous passer ?

Nous avons un moment de découragement. Voilà neuf heures que nous marchons. Pourtant, il faut franchir la cascade ou retourner en arrière, et nous ne voulons pas reculer. Nous nous décidons à escalader le talus du morne Amic.

Oh ! ce morne ! Il est d'une raideur désespérante. Nous ne pouvons tenir pied sur son flanc qu'en nous suspendant de branche en branche, en voyageant presque à la manière des singes. Que n'avons-nous du moins leur légèreté ! Qu'une branche vienne à

céder et nous sommes précipités dans l'abîme, plein d'ombre et de bruit, que nous évitons de regarder, qui nous fait peur. Mais nous avons passé. Voilà la cascade franchie ; nous voilà, tout émus, tout déchirés, dans le lit de la rivière, et nous poussons un soupir de satisfaction. En route !

Quelques minutes nous suffisent pour arriver au confluent d'une jolie ravine située sur la gauche, et je reconnais, avec une joie réelle, la ravine même par laquelle nous sommes venus, en 1896, mon bon ami le lieutenant de Boeck, le jeune Gaston Perret, M. Piras, secrétaire du Gouvernement, et moi.

C'est la ravine qui ramasse toutes les eaux pluviales du flanc nord de la Soufrière et du flanc sud du morne Amic et qui, une centaine de mètres avant son confluent avec la rivière Noire, fournit plusieurs sources d'eau sulfureuse et chaude à 31°.

Le confluent offre l'un des plus jolis sites de la rivière Noire. Trois cascades tombent presque sur un même plan : à gauche, celle par laquelle s'écoule la rivière et qui va en s'évasant vers la base, comme l'eau tombant d'une énorme pomme d'arrosoir ; à droite, celles par lesquelles la ravine se mêle à la rivière, au nombre de deux, absolument à pic, presque perdues au milieu des végétations épaisses qui couvrent les parois de la montagne. Dans le grand silence de la forêt, on entend les voix des trois cascades. Chacune chante sa grave chanson, toujours la même, éternellement monotone, originale cependant et distincte dans l'ensemble du concert... Divine musique des eaux tombantes, sous le couvert recueilli des bois profonds ! Berlioz, Wagner, j'aime et j'admire votre génie, et je demeure confondu devant la diversité de vos inspirations. Mais pourquoi ne suis-je jamais lassé d'entendre l'orchestre si simple des cascades ? Est-ce parce qu'il est, dès l'abord, parvenu

à la perfection sublime, que le génie de la nature ne se donne plus la peine d'inventer ?

Est-ce parce que rien ne saurait être plus beau dans le monde, que le vent souffle toujours avec la même harmonie à travers la cime des grands arbres, et que la voix des cascades est toujours la même et murmure toujours la même plainte, de toute éternité, sans qu'il soit souhaitable qu'elle se modifie jamais pour devenir plus belle ?...

Nous sommes au confluent de la rivière Noire et de la ravine, à une altitude de 1.030 mètres.

La ravine aux deux cascades n'a pas de nom. Je propose de lui donner celui du morne Amic qui la domine.

Vers trois heures, nous quittons à regret le site charmant pour reprendre une route que je connais déjà pour l'avoir tracée en 1896. Au bout de dix minutes de marche, nous arrivons à une petite cascade qui n'a que quatre mètres de hauteur, mais qui suffit à gêner notre passage. Nous sommes obligés à un nouveau détour par le flanc du Nez Cassé. C'est un endroit dont M. Piras gardera, je pense, longtemps le souvenir. Il faillit y laisser la vie, en 1896. Peu habitué aux excursions dans nos rivières où une sorte de limon recouvre la roche et la rend très glissante, notre sympathique compagnon perdit pied juste au-dessus de la cascade et ne put se retenir. Il fut entraîné au fil de l'eau et précipité dans le bassin inférieur, heureusement très profond. M. Piras dut à l'épaisseur de la couche d'eau de ne pas se briser la tête ou se casser les reins, et il en fut quitte pour un bain désagréable. Mais nous éprouvâmes, à le voir ainsi rouler, une émotion facile à comprendre. La cascade a, depuis cet incident comico-tragique, reçu le nom de *Saut Piras*.

Cinquante mètres plus loin, deux sources très

abondantes sourdent du flanc de la roche gauche, à 1 m. 50 de hauteur. Elles sont chaudes et sulfureuses.

Puis, toujours sur la gauche, nous remarquons un nouvel affluent d'eau froide, d'un faible volume et sans particularité intéressante.

Notons en passant, que la rivière Noire ne reçoit aucun affluent sur sa rive droite.

La rencontre d'un grand bassin nous oblige ensuite à quitter encore une fois le lit de la rivière ; mais nous franchissons l'obstacle sans difficultés sérieuses et nous parvenons à un autre affluent, plus important que la ravine Amic.

Les rares chasseurs qui s'égarèrent dans ces parages encore relativement élevés appellent cet affluent *Ravine Jaune*, parce que ses eaux sont chargées de soufre. Mais il n'y a pas de raison de ne pas nommer ainsi tous les torrents sulfureux de la colonie et le moyen ne me paraît pas bien ingénieux pour les distinguer entre eux. Je propose donc de donner à cette *Ravine Jaune* des chasseurs le nom désormais célèbre du commandant Marchand. Ce sera l'hommage d'un très petit à un très grand excursionniste !

Si je me suis déchiré les mains à bien des herbes coupantes, si j'ai fait plus d'une chute fâcheuse, si j'ai laissé plus d'un pantalon aux rochers de la colonie, je n'ai jamais vécu pendant des mois dans d'inextricables marais, en proie aux moustiques, à la fièvre, aux souffrances physiques et morales, sans vivres et sans sommeil. Mon admiration pour Marchand est aussi grande que la distance qui sépare l'explorateur qu'il est, du touriste que je suis, que la différence qui existe entre les nuits passées par moi dans nos poétiques mais inoffensives forêts et les nuits d'angoisse qu'il a passées dans les mornes solitudes de

l'Afrique ennemie... Cette réserve faite, je puis bien demander, sans faire sourire personne, que son nom soit inscrit sur notre carte de la Guadeloupe, à côté de ceux des explorateurs pacifiques auxquels je me vante de donner l'exemple... Après tout, petits ou grands, nous travaillons tous pour notre pays quand nous nous efforçons de faire connaître ou aimer un coin de son territoire. Heureux ceux qui, comme moi, reviennent de leurs expéditions, sans fièvre et sans blessures. Gloire à ceux qui sont allés assez loin et par d'assez mauvais chemins, pour mériter, au retour, l'admiration et, au besoin, l'envie et la calomnie !...

La *Ravine Marchand* sort de la base de la mamelle de la Soufrière, petit massif situé au pied du volcan et qui ferme, dans l'Ouest, la savane à Mulets. — On peut très bien apercevoir, du Camp-Jacob, la *Mamelle* qui paraît alors placée entre le morne Amic et le cône, et qui, par sa forme, justifie parfaitement le nom que je lui donne.

Le confluent de la ravine Marchand avec la rivière Noire se trouve à une altitude de 920 mètres.

A compter de ce point, la descente du lit de la rivière n'est plus qu'un jeu pour quiconque possède quelque pratique de ce genre d'exercice.

En une heure, nous faisons beaucoup de route, et il est juste quatre heures quand nous arrivons en présence de la grande cascade de la rivière Noire.

Cette cascade est belle, imposante surtout par son volume. Toute la rivière, à ce moment déjà grossie de ses nombreux affluents, se précipite en un vaste bassin sur les eaux duquel se reflète l'ombre des branches d'un énorme manglier que le caprice de la nature a jeté en travers de la cascade. Le manglier, remarquable par lui-même, est encore intéressant par la végétation parasitaire qui le recouvre ; des lianes

enlacent ses rameaux et des ananas sauvages se sont greffés sur l'une de ses branches supérieures.

Mais, malgré le caractère pittoresque qu'elle présente, cette cascade est loin d'égaliser en beauté celles que nous admirions tout à l'heure en amont de la ravine Amic.

Cent mètres plus bas, nous sommes de nouveau contraints de quitter le lit de la rivière. La série des cascades recommence, entre deux rives abruptes, entre le *Petit-Marron*, contrefort du *Nez-Cassé*, qui s'élève à pic, présentant une arête si vive qu'on pense au fil d'un rasoir, et le flanc d'un plateau sur lequel, avec quelques précautions, nous conduit une demi-heure d'escalade.

C'est un plateau beaucoup plus long que large, qui est situé en face du morne Goyavier dont le sépare un grand cirque boisé qui fait partie de la forêt des Bains-Jaunes. En le côtoyant pour revenir à la rivière, nous rencontrons, à quelques pas l'une de l'autre, deux ravines : l'une, tiède et légèrement sulfureuse ; l'autre, fraîche et roulant des eaux délicieuses. La première vient de loin ; elle prend naissance sur un plateau qui sépare la savane à Mulets du Cirque Goyavier et elle reçoit, près de son lieu d'origine, une petite ravine dont les eaux sont particulièrement recommandables par leur fraîcheur et leur légèreté. La seconde coule dans une direction à peu près parallèle ; mais elle est de moitié moins longue. Toutes deux se précipitent dans la rivière Noire par deux magnifiques cascades d'une hauteur de 30 mètres et que personne, si je suis bien informé, n'a encore contemplées de la base. J'ai pu, à l'aide de la corde, me laisser glisser jusque sur une minuscule plateforme où je suis arrivé sans encombre avec mon appareil photographique, et j'ai pu ainsi fixer l'image de la seconde ravine au moment de sa chute. Après

avoir franchi, en une seule masse, la plus grande partie de sa course, elle se divise à la crête d'un énorme rocher, dont elle arrose les deux flancs latéraux, sans en recouvrir de son écume la face antérieure. Elle l'enjambe, pour ainsi dire. Vue dans son ensemble, cette cascade représente assez bien la silhouette d'un géant qui franchirait la roche dont je viens de parler.

De ce point au canal Le Pelletier de Montéran, il ne faut pas plus d'un quart d'heure. On sait que le canal, prise d'eau dans la rivière Noire, dessert tous les établissements publics du Camp-Jacob ainsi que plusieurs habitations des étages inférieurs.

Dès lors, nous sommes arrivés sur des propriétés privées, et nous nous trouvons en plein domaine de chasse. Après un kilomètre de marche, nous rencontrons le confluent de la rivière avec la ravine *Malanga*, affluent de droite, très encaissé, issu du flanc moyen du *Nez-Cassé*, dans le Sud, et coulant au pied d'une crête très fréquentée par les chasseurs qui l'ont appelée *Grand* et *Petit Marron*.

La *Malanga* possède, elle aussi, une belle cascade de 25 mètres environ, que dérobe aux regards une végétation puissante et qui ne se laisse deviner que dans son voisinage immédiat. Cette chute d'eau se trouve située à une altitude de 800 mètres.

Nous descendons encore et, 600 mètres plus loin, nous voici au confluent de la *Ravine Roche*, affluent reçu sur la gauche par la rivière Noire.

Cette ravine Roche mérite une mention spéciale à cause du rôle important qu'elle joue au point de vue de l'alimentation de Saint-Claude et de la Basse-Terre. On l'aperçoit ou plutôt on l'entend sur la gauche du sentier qui conduit aux Bains-Jaunes, au moment où l'on va pénétrer sous les bois. Beaucoup de personnes la prennent à tort pour la rivière Noire.

Elle coule au fond de la magnifique vallée boisée qu'elle remplit de son murmure.

Formée par les infiltrations du canal Le Pelletier, aujourd'hui presque en ruines, surtout près de la prise d'eau dans la rivière Noire, la ravine Roche bénéficie de l'incurie des riverains qui ont laissé périliter le canal. Mais le jour où ce canal, encore réparable, ferait l'objet de quelques travaux, je crois bien que notre jolie ravine se trouverait à sec. On devine les conséquences d'un pareil changement, car la grande conduite qui alimente le bourg de Saint-Claude et la ville de la Basse-Terre, amène surtout l'eau provenant des infiltrations mentionnées plus haut. Elle n'a même pas conduit autre chose pendant plus de dix années, et il n'a fallu rien moins qu'un renouvellement complet de la municipalité du chef-lieu pour qu'on s'aperçût d'un semblable inconvénient. Depuis peu, on a compris que le seul moyen de parer à une disette d'eau éventuelle était de déboucher la conduite de la ravine Malanga, opération qui lui permet de mêler ses eaux pures et excellentes à celles de la conduite de la ravine Roche.

Nous devons d'ailleurs nous féliciter que les eaux de cette dernière ne lui soient fournies que par des infiltrations et ne lui arrivent que filtrées, en effet, par les sables sur lesquels elles passent avant de se mêler à celles de la Malanga.

Un pharmacien de la marine, M. Dupuy, a, en 1842, analysé plusieurs eaux de la Guadeloupe, et ses conclusions, en ce qui concerne le canal Le Pelletier, ne sont pas des plus favorables.

Malgré son voisinage relatif avec la Basse-Terre, la ravine Roche est peu connue, du moins comme lieu d'excursions ou de promenades. Et pourtant que de jolis sites sur ses bords !... Voici d'abord le barrage qui forme la conduite d'eau ; c'est un beau travail

humain, poétisé par un merveilleux cadre de nature. Toute la flore de nos régions s'est donné rendez-vous en cet endroit ; les élégantes fougères, les feuilles luisantes des siguines se balancent au-dessus du fouillis des plantes ou des lianes rampantes ; et nous retrouvons encore là cette ombre verte que j'aime tant, comme transition infiniment nuancée et délicate entre le bleu cru du ciel, là-haut, à travers les cimes des grands arbres, et le bleu, plus pâle, des eaux qui dorment, en bas, dans les bassins...

Puis, en remontant, c'est une très belle cascade. D'un élan vigoureux, d'un seul bond puissant, d'un seul jet superbe, toute la ravine s'échappe, au milieu d'une forêt de caladiums sauvages, de riches fougères et de *langues à bœuf* au subtil parfum. Rien n'est beau comme la blancheur des eaux écumantes, mêlant ses tons étincelants aux tons verts du paysage, parsemant d'argent le tapis d'émeraude des mousses et des feuillages !...

Plus loin enfin, au delà de la cascade, voici encore un site frais et charmeur. Sur la droite, un petit, mais gracieux affluent, sortant du plateau Dimba, vient mêler son flot clair à ceux de la ravine Roche ; il y tombe par une double cascetelle, qui n'a pas l'aspect imposant de celles que nous avons décrites plus haut, mais qui emprunte à son cadre de végétations folles, à la solitude silencieuse du lieu, un charme de mélancolique poésie.

Continuant son cours, la rivière Noire parvient à un endroit de la forêt trop connu pour que je tente de le décrire, malgré sa splendeur. Tous les habitants de la Guadeloupe ont visité la majestueuse cascade Vauchelet, l'une des beautés de nature les plus intéressantes aux environs du Camp-Jacob. Tout le monde est venu admirer cette élégante gerbe d'eau que divise un énorme rocher suspendu, depuis des siècles

peut-être, tout au sommet de la falaise. Tout le monde aussi a passé sur le pont de Nozière, qui franchit hardiment, à 32 mètres de hauteur, la rivière fuyant, dans l'éloignement de la perspective, comme un long serpent à travers le fouillis de verdure...

Un peu au-dessous du cimetière de Saint-Claude, la rivière Noire reçoit, sur sa droite, la *Ravine aux Écrevisses*, qui sort du flanc nord-ouest du *Gros Morne*, contrefort du *Nez-Cassé*, et sur laquelle, pendant le gouvernement de M. Nouët, a été jeté un pont d'une réelle élégance.

C'est une dérivation de cette ravine qui vient alimenter l'étang si pittoresque de la propriété de M. Rollin, avec son jet d'eau, son cadre harmonieux de hauts bambous, de fougères arborescentes, de palmistes aux troncs robustes dans leur fine élégance ; avec tout ce qu'un art intelligent a pu ajouter de grâce et d'attrait à la beauté d'un site où s'étale, dans toute sa richesse, la végétation puissante de notre Guadeloupe.

Au delà de son confluent avec la Ravine aux Écrevisses et, sur une distance de treize cents mètres environ, la rivière Noire court entre deux falaises presque toujours à pic, à la rude silhouette, à l'aspect sauvage, et elle va enfin mêler ses eaux à celles de la rivière Saint-Louis.

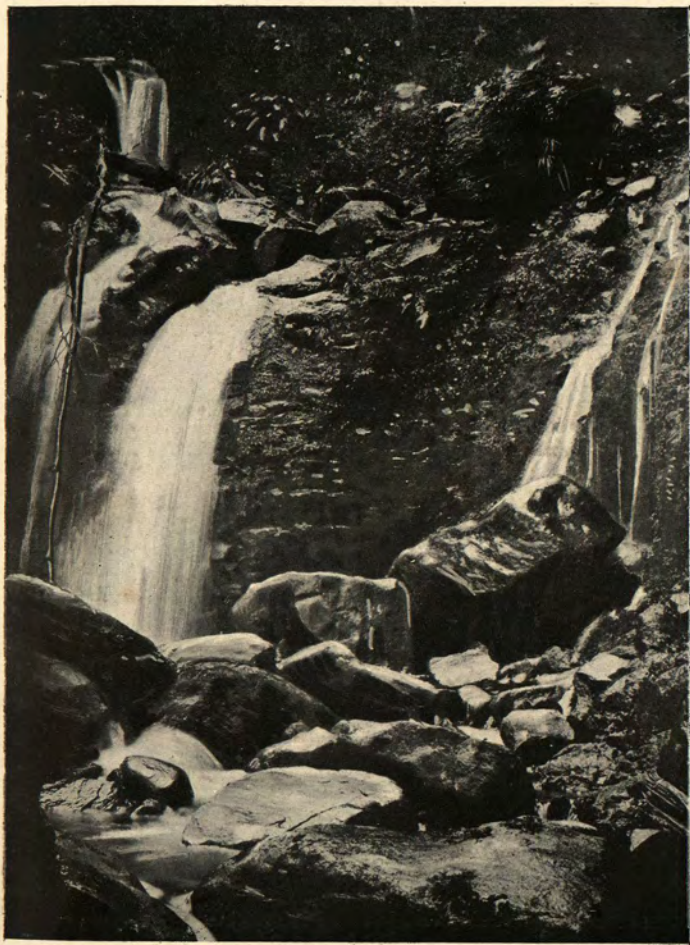
*
**

La rivière Saint-Louis arrose un bassin d'étendue considérable et reçoit toutes les eaux qui descendent du grand massif que l'on aperçoit du Camp-Jacob, comme une muraille barrant l'horizon du côté du Nord : le massif des montagnes de Saint-Louis. Les sources de la rivière occupent elles-mêmes un très grand espace, et je n'en connais pas de plus nom-

breuses. Elles s'étendent sur une longueur de plus de 3 kilomètres, depuis la Savane aux Ananas jusqu'au grand Sans-Toucher. Quant à la vallée de Saint-Louis, c'est un des plus beaux panoramas de la Guadeloupe, quand elle se développe sous les yeux d'un observateur placé au sommet de la montagne principale du massif, dont la hauteur, à ce que nous enseigne Sainte-Claire Deville, n'est inférieure que de quatre mètres à celle de la Soufrière.

J'aurai l'occasion de décrire cette région quand je ferai le récit du voyage, si intéressant, à travers les montagnes, du Matouba jusqu'au Petit-Bourg. — Pour l'heure, je ne dirai que quelques mots du chemin, qui relie ces deux localités... Commencé en 1765, sous le gouvernement du comte de Nolivos, il fut repris, en 1794, par Victor Hugues ; tracé à nouveau, en 1859, par les capitaines du génie Maréchal et Soulé, il fut ensuite abandonné pendant de longues années. Ce n'est qu'en 1889 qu'il fut, une seconde fois, repris par le Club Alpin, institution créée par M. Feillet, directeur de l'intérieur, qui aurait dû donner les résultats les plus intéressants, mais qui dura malheureusement trop peu pour achever aucune des œuvres entreprises.

Au commandant des troupes, le colonel Martin, revient l'honneur d'avoir mené à bien le travail que n'avait pas eu le temps d'exécuter le Club Alpin ; c'est lui qui, après les fortunes diverses subies par ce chemin pendant trente-cinq années, opéra la jonction entre le Matouba et le Petit-Bourg, à travers la région montagneuse... Mais, hélas ! Rien ne dure à la Guadeloupe et les meilleures intentions s'y heurtent à je ne sais quelle indolence préjudiciable aux intérêts matériels et moraux de ses habitants. L'œuvre du Club Alpin et du colonel Martin a été encore une fois abandonnée, et je n'hésite pas à dire que



CASCADES DU PETIT CARBET.



DESSINS CARAÏBES SUR ROCHES, AU PETIT CARBET.

c'est grand dommage ; car, au point de vue stratégique non moins qu'au point de vue économique, il serait utile de maintenir toujours une communication facile à travers la montagne, entre les deux villes principales de la colonie : la Basse-Terre et la Pointe-à-Pitre, l'une, siège du Gouvernement et de l'Administration, l'autre, centre de notre mouvement industriel et maritime ; mais les vérités les plus évidentes ne sont pas toujours les mieux comprises ou les plus populaires !...

J'ai voulu, l'année dernière, tenter de débarrasser cet infortuné chemin des brousses et des mangles qui en avaient déjà repris possession. Avec le lieutenant Baudot et le sergent Florentin, nous avons, non sans peine, ouvert une simple trace ; encore avons-nous dû, pour arriver à ce résultat, coucher plusieurs nuits à la belle étoile et faire quelques sacrifices pécuniaires. Pourquoi ceux qui seraient les plus intéressés à la réussite de cette œuvre ne nous ont-ils pas secondés ? Mystère ! Ils pensent sans doute que la Guadeloupe n'aura jamais plus besoin de chemin stratégique, ou bien ils se sentent de taille à exécuter en quelques heures un travail qui n'a pas encore abouti après trente-cinq ans ! Souhaitons qu'ils aient raison, mais qu'on ne nous oblige pas à les comprendre... Dans les petites comme dans les grandes choses, c'est trop souvent, hélas ! que nous manquons d'esprit de suite aux colonies. Que d'efforts perdus, que de bonnes volontés inutiles, que de pénibles travaux demeurés sans résultat ! On pourrait, avec l'histoire du chemin Matouba-Petit-Bourg, écrire un apologue.

Ai-je besoin d'ajouter qu'à l'heure où j'écris ces lignes avec une mélancolie que ne m'inspire pas seule la pensée des avortements dont je viens de parler, mais que me cause une idée bien plus générale, la trace que nous avons ouverte, MM. Baudot, Flo-

rentin et moi, doit avoir, encore une fois, disparu sous les hautes herbes !...¹.

On ne connaît bien, des nombreuses sources de la rivière Saint-Louis, que la plus petite ; celle où le capitaine Maréchal établit son campement quand il fit le chemin du *Sans-Toucher*, très remarquable travail que les circonstances de main-d'œuvre rendaient, il est vrai, plus facile à cette époque. Cette source se trouve à une altitude de 960 mètres, vers l'extrémité de la Savane aux Ananas. Et, à propos de cette savane, qu'il me soit permis de présenter une observation. Il me semble qu'on a vraiment abusé, à la Guadeloupe, de la permission d'appeler les lieux et les choses autrement que par leur nom. On pourrait facilement compter, dans l'immense savane à la dénomination de laquelle je cherche chicane, les ananas sauvages, les broméliacées ; tandis qu'elle est, au contraire, véritablement tapissée de cypéracées, ces jolies plantes qui forment l'un des plus aimables ornements des hauteurs de la colonie. J'aurais donc plutôt compris l'appellation de Savane aux Cypéracées. Il est juste d'ajouter que le mot ananas est plus facile à retenir.

Ceci dit, et pour en revenir à notre source, elle court à travers les palétuviers pendant quelque temps avant d'entrer dans la vallée que les chasseurs appellent *Les grands icaques*.

La rivière Saint-Louis reçoit, sur sa gauche, de nombreux affluents.

C'est d'abord la ravine *Marron* que l'on traverse, non loin de sa source, quand, après avoir quitté la Vigie, on se rend à la Savane aux Ananas. Cette ravine a été jadis baptisée du nom original de *Boit sans mettre à terre* par les porteurs chargés du ravitaille-

1. Voir note à la fin de ce récit.

ment du Camp Maréchal, parce que la ravine formant à cet endroit une petite cascade de plus d'un mètre de hauteur, il leur était possible de se désaltérer sans se baisser et sans être obligés de mettre leurs charges à terre.

C'est ensuite la ravine *La Flore* qui sort du morne Savon, contrefort occidental de la Grande Découverte.

Plus bas, on rencontre la ravine *Lépine* ou *Delille* qui traverse la propriété la plus élevée du Matouba et sur laquelle M. Louis Pauvert a, depuis deux ans, entrepris d'importants travaux de culture.

Plus loin encore, voici la ravine de *Madame François* ou *Rosière* que l'on franchit lorsqu'on suit le chemin de Victor Hugues, pour aller à la Vigie et au Sans-Toucher.

Ces deux dernières ravines coulent à travers un bois qui rappelle, par la régularité de ses arbres, l'aspect des petits bois en France, et qui n'a rien de tropical, ni par l'abondance des parasites, ni par l'enchevêtrement des lianes, ni par l'exubérance de la végétation que l'on est habitué à trouver dans les hauteurs de la Guadeloupe.

Quand on y pénètre, il semble qu'on parcourt un bois d'arbres régulièrement plantés par une main humaine, et l'on n'éprouve pas, sous son ombre, les sensations que donnent, à l'ordinaire, nos forêts poussant, depuis des siècles, leurs ramures à la grâce de Dieu et au caprice de la nature...

Aussitôt après sa jonction avec la ravine de Madame François, la rivière Saint-Louis coule au pied du morne Trianon et du morne Bélair. Ces deux mornes séparent la vallée de la rivière Saint-Louis de celle de la rivière du Baillif, non loin de l'endroit où la rivière Saint-Louis reçoit son principal affluent : *la rivière Rouge*.

Cette rivière est formée de deux bras principaux : l'un, celui du Nord, provient d'un morne sans nom, contrefort du morne Carmichaël, qui affecte la forme d'un pain de sucre ; l'autre, celui du Sud, sort du flanc Ouest du Carmichaël et coule, pendant quelque temps, dans une direction presque parallèle à celle de la rivière Noire, dont elle n'est, d'ailleurs, séparée que par la crête déjà signalée dans ce travail et qui relie le morne Carmichaël au Nez-Cassé.

Les eaux de ce bras du Sud sont fraîches, d'un goût parfait, en tout semblables à celles des sources de la rivière Noire : autant dire que ce sont les mêmes eaux.

Il n'en va pas de même pour le bras du Nord, surtout depuis les importants éboulements qui ont bouleversé le sol récemment dans ces régions.

Le premier de ces phénomènes s'est produit en 1891 et fut la cause d'une assez singulière aventure. Tout à coup, les eaux de la rivière s'étaient mises à charrier une fine poussière, colorée comme de l'or. Alléchés par cette constatation, les riverains montèrent d'abord isolément, en catimini, puis, par bandes entières, quand la mèche fut éventée, à la recherche des gisements du précieux métal. Il s'agissait de s'en emparer *avant que le Gouvernement eût mis la main dessus !*... Les braves architectes de châteaux en Espagne n'épargnèrent pas leurs peines ; en moins d'un mois, le plus grand nombre des roches qui encombraient le lit de la rivière furent transportées dans les cases du Matouba et, quand faire se pouvait, dissimulés sous les *cabanes*. Or, il y avait bien trace de minerai, mais c'était tout simplement du sulfure de fer, ainsi que l'a démontré l'analyse qu'a bien voulu faire, à ma prière, le pharmacien de l'hôpital militaire.

Le second éboulement eut lieu au mois d'octobre

1897 et mit à jour des sources sulfureuses froides qui s'étendent, à 1.140 mètres d'altitude, sur 100 mètres de largeur. Il fut considérable. A l'inspection des lieux, il apparaît que la rivière a dû rester bouchée pendant un certain temps ; et, maintenant encore, c'est au travers d'un amas de rochers et de pièces de bois qu'elle se fraye un passage, de cascade en cascade, sans avoir pu retrouver l'uniformité de son cours.

Mais là ne se bornèrent pas les conséquences du phénomène de 1897. Les sources sulfureuses, amenées à la surface par le bouleversement des terres, ont changé, en s'y mêlant, les qualités des eaux de la rivière, jadis réputées pour leur fraîcheur, leur goût et leur limpidité. Complètement troubles aujourd'hui, elles n'arrivent plus qu'à peine potables au Matouba¹.

C'est fâcheux à dire pour les habitants de cet Eden, mais le Matouba a beaucoup perdu à ce changement survenu dans les eaux de sa rivière. Autrefois, le bain du pont de la rivière Rouge était justement réputé parmi les meilleurs de la colonie ; maintenant, je lui préfère certainement celui de la cascade Vauchellet... Mais le Matouba n'a pas, pour cela, perdu tous ses charmes ! Il lui reste son incomparable allée, ombragée par d'admirables bambous, lieu séduisant de promenade, sur un chemin empierré, sous un berceau de verdure bruissant au moindre souffle de la fraîche brise des hauteurs... C'est encore l'endroit de la colonie — j'entends l'endroit habité et civilisé — où il y a le plus de plaisir à savourer l'ombre et la fraîcheur. Et puis, le Matouba n'a-t-il pas ses trois

1. N'oublions pas que ce phénomène remonte à plus de trente ans. Quel incessant afflux depuis un tiers de siècle ! Sans nul doute, la rivière Rouge a repris depuis longtemps son cours normal et sa limpidité. Le Matouba mérite bien et gardera toujours son nom d'« Eden des Antilles ».

chênes, plantés au temps où le gouverneur avait là sa maison de campagne ? Trois chênes seulement, me direz-vous... Oui, mais trois chênes authentiques ; trois chênes de notre douce France ; et ce sont les seuls qui existent dans toute la Guadeloupe ! Ils valent bien qu'on les loue d'avoir consenti à pousser là et, pour ma part, je ne les vois jamais sans surprise et sans attendrissement...

La rivière Rouge reçoit, à 1.100 mètres à peu près en amont du pont, la ravine des Bains Chauds. Ces bains sont trop connus pour que j'en parle longuement. Ils ont opéré, affirme-t-on, des cures merveilleuses. Certains rhumatisants, après s'y être fait transporter en hamac, ont pu, un mois après, faire bonne figure dans les bals du Matouba ! Et notez bien que le miracle ne s'en mêle pas, comme à Lourdes. C'est la vertu des eaux qui a tout fait et les malades de toute religion y trouvent leur compte, pourvu qu'ils soient d'accord sur la question rhumatismes. Quel dommage que le pays, hélas ! toujours si près de ses pièces, ne soit pas en mesure de fonder au Matouba un établissement thermal où les riches étrangers se débarrasseraient de leurs maux et nous laisseraient un peu de cet or que refuse de charrier la rivière ! Quel site pourrait être mieux choisi ? Au pied de la pente abrupte, mais boisée du *Nez-Cassé*, à une altitude de 1.060 mètres, les Bains Chauds sourdent en plusieurs bassins remplis d'une eau sulfureuse dont la température varie, pour ainsi dire, à volonté, selon que le baigneur s'éloigne plus ou moins des sources : ici, 54° ; 49°, 4 mètres plus bas ; et la température ambiante est idéale : 17°, le plus souvent.

Que si vous ne croyez pas à l'efficacité des eaux thermales, allez quand même jouir de l'exquise fraîcheur qui règne au bord des bassins, et du merveilleux paysage que l'œil découvre en cet endroit.

Par une large échappée, vous apercevrez toutes les plaines, du Baillif à la mer, et c'est un spectacle à ravir la vue. D'ailleurs, la distance est courte du Camp-Jacob aux Bains Chauds, et le chemin est facile. Vous arriverez au but par une pente très maniable qui passe par *Papaille* et qui offre un sentier très suffisant pour les piétons ; un travail facile la rendrait praticable aux cavaliers. La promenade dure à peine une heure et demie.

Un peu au-dessus du pont du Matouba, se trouve la prise d'eau qui alimente toutes les parties hautes de cette région et qui va, bien plus bas, se jeter dans la rivière Saint-Louis par le *Saut Constantin*.

Quant à la rivière Rouge elle-même, après avoir passé sous le pont, elle arrose les terres du Matouba sur un parcours approximatif de deux kilomètres ; puis elle va se confondre avec la rivière Saint-Louis, au milieu d'un bois de pommiers roses. Et, quelques mètres plus bas, s'arrondit le magnifique bassin *Marie-Louise* qui fait justement l'orgueil des propriétaires de l'habitation Le Dentu, mais qui n'en constitue pas le seul agrément. Car, certes ! s'il est une habitation charmante à la Guadeloupe, c'est bien celle de la famille Le Dentu.

J'en connais peu, pour ma part, qui me plairaient davantage, et j'en ai rapporté un souvenir que n'explique pas seule l'amabilité de l'accueil que l'on reçoit dans cette maison. En tout cas, aucune villa ne saurait rivaliser, au Matouba, avec l'habitation *Joséphine*. Il en est de bien séduisantes par la situation, de bien intelligemment aménagées, et j'en sais plus d'une où je serais tout disposé à trouver qu'il est doux de ne rien faire, en dehors de mes heures de bureau ou de Soufrière, bien entendu ! Mais c'est à la *Joséphine* que je donnerais la pomme, car là, mieux que partout ailleurs, se trouveraient flattés mes goûts

d'admirateur de la nature, de contemplateur des bois sur la montagne... Chaque fois que je me rends à la Joséphine — et cela m'arrive souvent — je me livre à ma manie de la contemplation. Assis sur la verte pelouse qui s'étend devant l'habitation, j'ai sous les yeux, comme fond de tableau, à gauche, l'énorme massif de la montagne Saint-Louis ; à côté, se dresse, dans le lointain, le Sans-Toucher avec son piton qui domine toute la vallée de la rivière Saint-Louis ; plus à droite, se hérissent les pentes de la Grande Découverte ; et, là-bas, s'élève, dans sa grâce robuste et fière, la reine de nos montagnes, la Soufrière, avec sa couronne de nuages, avec ses traînées de vapeurs qui s'enroulent autour de ses flancs comme une écharpe de géant... Rassasié de ce splendide ensemble, je vais sur la vaste terrasse ménagée à l'est de l'habitation et je me plonge dans une contemplation nouvelle : le Camp-Jacob est là, en face de moi, comme à portée de ma main, dominé dans le lointain par le plateau du Palmiste et par les hauteurs de Gourbeyre ; et, du côté de la mer, l'horizon est barré par la masse sombre de la chaîne du Vieux-Fort, tandis que s'abaissent en molles ondulations les lignes si harmonieuses de ce gracieux Houëlmont. Le tableau est complet : ciel, mer, montagnes, vallées ouvertes et pentes boisées, colorations puissantes et nuances délicatement variées, tous les verts et tous les azurs, rien ne manque à cette fête des yeux... Et rien ne manque non plus à l'accueil toujours souriant et empressé que réservent à leurs amis ou à quiconque demande seulement à admirer, au passage, les propriétaires de cette belle habitation, la mieux située de toutes au Matouba, celle d'où la vue s'étend le plus loin et sur les plus admirables choses de la nature.

Après avoir formé le bassin *Marie-Louise*, la rivière

Saint-Louis se resserre entre deux hautes et puissantes falaises. Ses eaux précipitent leur course et, par une pente rapide, viennent, en bondissant, former un saut de toute beauté, le *Saut d'eau du Matouba*. Elles retombent dans un immense bassin, après avoir inondé de leur écume la falaise stratifiée qui, sous le perpétuel ruissellement, reflète au soleil toutes les lueurs d'un féerique arc-en-ciel, toutes les couleurs du prisme. Une belle grotte ferme le bassin et retient un moment ses eaux prisonnières à 440 mètres d'altitude. Mais quelque mauvais génie habite cette grotte inhospitalière aux baigneurs. Gardez-vous de céder à son attrait. Plus d'un peut-être y a déjà laissé la vie, entraîné par le courant souterrain qui empêche de remonter à la surface, et l'on conte l'aventure de plus d'un qui faillit y périr. C'est ainsi que M. Georges Dormoy, qui voulut un jour braver le danger de la grotte mystérieuse, ne dut son salut qu'à sa présence d'esprit et à la grande énergie dont il fit preuve en saisissant, déjà submergé, une corde qu'on parvint à jeter sur l'endroit où il allait pour toujours disparaître. Pendant que, d'une main, il s'accrochait à une aspérité des parois de la grotte, il parvenait, de l'autre, et en s'aidant avec les dents, à s'entourer le corps avec la corde. Il était évanoui, épuisé par cet effort surhumain et déjà plus qu'à demi noyé, quand on le ramena à la surface de l'eau. Quel drame, lorsqu'on songe que toute sa famille assistait impuissante, sur les bords du bassin, à cet émouvant sauvetage !...

Après le Saut d'Eau du Matouba, la rivière Saint-Louis descend toujours entre des falaises. Elle reçoit, sur sa gauche, la ravine Cacador dont elle est, un moment, séparée par la crête à *guépois*, au profil tranchant comme une lame de couteau, et, treize cents mètres plus bas, le saut du Constantin.

Sans avoir la beauté de celui du Matouba, le *Saut du Constantin* ne laisse pas que de présenter un spectacle intéressant, grâce au volume de ses eaux qui s'écrasent d'un seul jet, d'une hauteur de quarante-cinq mètres, sur un chaos de pittoresques rochers qu'elles embrument de leur fine poussière d'écume, et grâce au site sauvage formé par un cirque de grandes falaises, aux parois humides desquelles s'accrochent d'innombrables siguines. Le Saut Constantin est un but d'excursion devenu presque classique. Trois chemins y conduisent, qui aboutissent tous à la rivière Noire. L'un vient du Matouba, traverse l'habitation Grand-Parc, propriété de M. Dubreuil, et descend sur la rive droite de la rivière Noire, à cent mètres du confluent ; l'autre, situé presque en face, sur la rive gauche, est suivi par ceux qui viennent de la Basse-Terre et qui ont à traverser l'habitation Ducharmoy : il aboutit à une cinquantaine de mètres du confluent ; le dernier enfin, employé par les habitants de Saint-Claude, longe la propriété Raïsser et vient s'amorcer sur le précédent, au sommet de la falaise.

Trois cents mètres au-dessous du Saut Constantin, à 270 mètres d'altitude, se trouve le confluent de la rivière Saint-Louis avec la rivière Noire et, dès lors, leurs eaux mêlées prennent le nom de *Rivière des Pères*. Ce nom rappelle le souvenir des pères dominicains dont la rivière, ainsi formée, traversait le domaine.

La rivière des Pères court constamment entre deux falaises très élevées et d'un accès dangereux. Deux passages seulement permettent aux habitants du Bailif de les traverser, et elles ne s'abaissent, avant de mourir en ondulations insensibles, que peu de temps avant d'arriver au pont de la route coloniale.

Ce pont, d'un beau travail, est composé de deux

grandes arches qui s'arcbutent à de pesants piliers, taillés en forme de proue et destinés à soutenir les rudes assauts du torrent, terrible pendant ses fortes crues.

Du pont au littoral, la rivière n'a plus qu'un parcours de sept cents mètres et elle n'offre aucune particularité bien intéressante dans les parages de son embouchure.

Les Caraïbes l'appelaient *Ouiga-Tonali*. C'est à son embouchure, à ce que rapporte le père Labat, que fut construit, sur ce versant de l'île, le premier bourg de la colonie. Mais l'emplacement était mal choisi. Les maisons furent emportées par un débordement et les habitants, se rapprochant du fort, vinrent fonder la Basse-Terre.

La rivière Saint-Louis, continuée par la rivière des Pères, présente une longueur totale de douze kilomètres environ, et son importance la classe comme la troisième de la Guadeloupe.

La rivière Saint-Louis reçoit, sur la gauche, sept affluents, dont les quatre principaux sont : la ravine Lépine, la ravine de Madame François, la rivière Rouge et la rivière Noire. Je ne connais pas encore ses affluents de droite.

La direction générale du cours d'eau (rivière Saint-Louis et rivière des Pères) est assez uniformément celle du Nord-Est au Sud-Ouest, jusqu'un peu au-dessus de la route coloniale, point où cette direction devient nettement celle de l'Est à l'Ouest.

Août 1895.

Le récit qu'on vient de lire demande à être complété sur deux points.

J'ai parlé du père Labat. A côté du premier bourg de la colonie construit sur le littoral Sud-Ouest de

l'île, ce père dominicain bâtit une tour en pierres qui porte son nom et dont on peut encore apercevoir quelques vestiges dans les halliers du rivage du Bailif. Dans son ouvrage publié en France en 1722 sous le titre : *Nouveau voyage aux isles d'Amérique*, il raconte un combat qu'il eut à soutenir contre un navire anglais. Je ne résiste pas au désir de reproduire ici le récit qu'il fit de cette lutte homérique :

« Un navire de 70 canons vint se mettre devant moi. Nous étions si proches que nous nous parlions. Il crut une fois m'avoir démonté et un de ses gens me cria en français : « Père blanc, ont-ils porté ? » Je pointai ma pièce et je donnai dans un sabord de sa sainte-barbe où il y eut du fracas. Je leur criai à mon tour : « Ont-ils porté ? — « Oui, oui, me dit-on ; nous allons te payer. » En effet, ils me lâchèrent trois volées si bien pointées qu'elles croisèrent la tour deux ou trois pieds au-dessus de nos têtes et nous en sentîmes le vent de bien près. Je le servis encore neuf ou dix fois ; après quoi, je descendis pour parler au gouverneur. »

Se représente-t-on ce prêtre, juché au sommet de sa tour, retroussant sa soutane ou même l'enlevant si elle le gênait trop, pointant neuf ou dix fois sa pièce, tout en essuyant le feu de l'ennemi et trouvant le moyen de converser avec celui-ci, le sourire aux lèvres, pendant que le vent des boulets anglais lui caressait le visage ? De tout temps il y eut des héros. Saluons la mémoire de celui-là ; il fut un vaillant pionnier de la colonisation aux îles Amériques.

Je dois aussi compléter ce que je disais en 1899 sur le chemin dit de Victor Hugues ; car, depuis trente ans, d'autres efforts ont été tentés pour rouvrir cette trace et couronnés, cette fois, d'un plein succès. Rappelons d'abord brièvement l'historique de ce chemin.

Le premier projet d'ouverture d'une route devant relier le Haut-Matouba au Petit-Bourg par les montagnes fut conçu par le gouverneur comte de Nolivos qui, par ordonnance du 19 mai 1765, déclara ce travail d'utilité publique. Ce premier projet n'aboutit pas. Il fut repris trente ans plus tard par Victor Hugues et l'on tenta de l'exécuter des deux côtés à la fois. Du Petit-Bourg une route empierrée fut ouverte à travers la forêt, sur cinq kilomètres environ, de la rivière la Lézarde à une des branches de la Rose. Il s'agissait de contourner le massif du Matéliane par son versant Est et de parvenir à la rivière Rouge par la Savane à Mulets et le col de la Grande Découverte. On ne s'était pas rendu compte que le Matéliane, pris de ce côté, présente de hautes falaises à pic ; on se heurta à cette barrière infranchissable. Du côté du Matouba, le même travail fut entrepris. Commencé au pont de la rivière Rouge, il fut poussé jusqu'à la Savane à Mulets, sur une longueur de près de cinq kilomètres ; mais le tracé ainsi formé vint se heurter aux escarpements de la rive droite de la Class, à un endroit appelé « le Sanglot » où un précipice de plus de 200 mètres arrêta net les travailleurs. On s'en tint à ces deux tronçons de route qui restèrent toujours inachevés.

En 1859, le Commissaire général Bontemps, gouverneur par intérim de la colonie, reprit l'idée de ses devanciers. Les capitaines du génie, MM. Maréchal et Soulé, furent chargés de retrouver les traces du chemin de Victor Hugues ; mais ils se heurtèrent à des difficultés telles qu'ils durent y renoncer. Ils élaborèrent alors un projet présentant partout des pentes accessibles et réussirent, au bout d'un an, à assurer la jonction entre le Matouba et le Petit-Bourg par la Savane aux Ananas et les Sans-Toucher.

En 1862, le capitaine Maréchal dut partir pour la

campagne du Mexique avec sa compagnie indigène de sapeurs du génie. Son chemin qui avait coûté tant de peine et tant d'argent fut abandonné et ne tarda pas à disparaître sous la végétation et les bouleversements de la nature.

En 1889, la section guadeloupéenne du Club Alpin fit quelques dépenses pour rouvrir la trace Maréchal ; mais cette institution dura trop peu de temps pour achever son œuvre. Celle-ci fut reprise cinq ans plus tard par le commandant Martin et menée à bonne fin. Dès l'année 1894, on pouvait traverser le massif de l'île en quatorze heures par un chemin d'une longueur de 37 kilomètres 700.

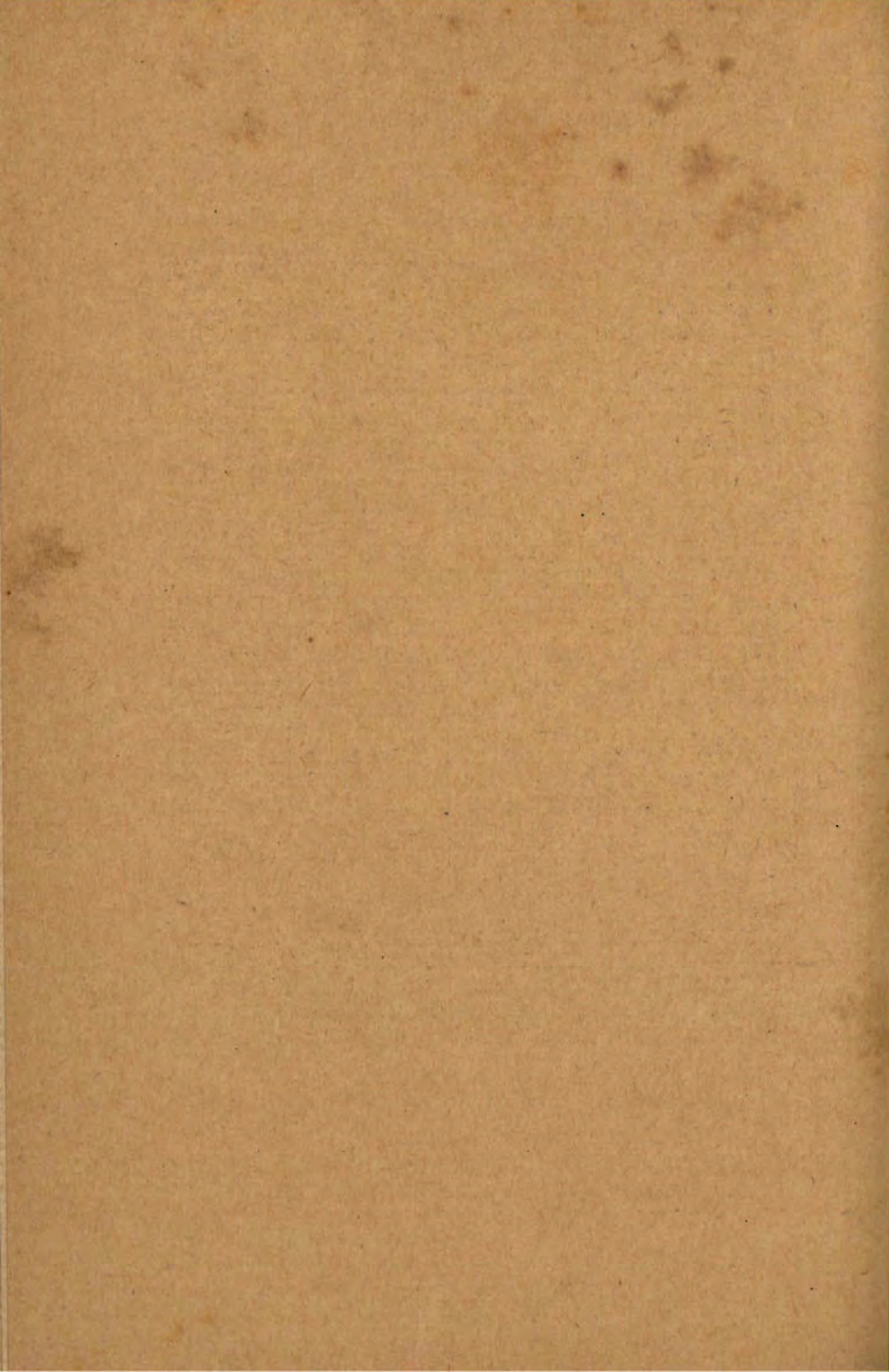
Cependant, une fatalité pesait vraiment sur cette entreprise. Les troupes militaires furent retirées de la Guadeloupe et, de nouveau, tout fut abandonné. J'ai dit dans mon récit de 1899 que j'avais tenté de le débarrasser de la brousse qui l'avait envahi. Aidé par des amis, j'ai mis trois ans à rouvrir la trace Martin jusqu'au campement du Matéliane. Puis vingt ans se passent et personne ne songe à continuer notre œuvre.

En 1919, le Club des Montagnards se met à son tour à la besogne ; par son énergie et sa persévérance il parvient à vaincre encore une fois la nature sauvage de nos montagnes et pour la troisième fois, en soixante ans, on peut se rendre du Matouba au Petit-Bourg par les hauteurs, si le terrible cyclone de 1928 n'a pas tout détruit.

C'est à tort qu'on a donné à ce chemin le nom de Victor Hugues ; c'est, en réalité, la trace Maréchal appelée indifféremment : chemin stratégique ou route des travaux, tout à fait différente de la voie Victor Hugues. Celle-ci n'est empruntée qu'au départ du Haut-Matouba, sur une longueur de 2 kilomètres 700 et, dans les hauteurs de la Rose, sur une très faible

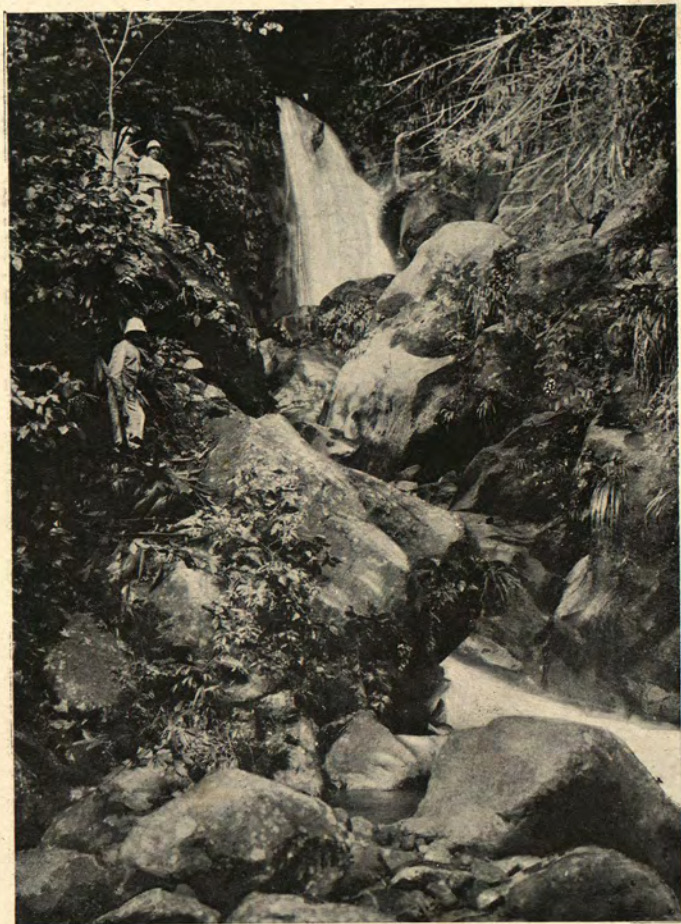
étendue. Cette route doit s'appeler « chemin stratégique », car son tracé restera toujours le plus pratique au point de vue militaire, ainsi que l'a démontré le colonel Martin et, avant lui, les capitaines Maréchal et Soulé.

Février 1931.





LE CONSTANTIN.



CASCADE VAICHELET.

LES ÉTANGS DE LA GUADELOUPE

Il y a dans la colonie deux sortes d'étangs. Les uns sont situés dans les hauteurs de l'île : ce sont les plus intéressants par leur aspect ; les autres, plus nombreux, mais moins beaux, se trouvent dans le voisinage du littoral. Ces derniers, le plus souvent formés par les embouchures des cours d'eau, prennent alors le nom de *lagons*.

Outre l'existence des étangs, nous avons encore à signaler celle de plusieurs mares, soit de formation naturelle, soit dues au travail de l'homme, et qui se rencontrent surtout sur la Grande-Terre ou dans la dépendance de Marie Galante.

ÉTANGS DES HAUTEURS

Les grands étangs situés dans les hauteurs de la Guadeloupe proprement dite sont au nombre de trois et relativement voisins les uns des autres. On les trouve, en effet, tous les trois sur le territoire dépendant d'une même commune, celle de la Capesterre, dans la grande plaine boisée qui s'étend sous les contreforts de *La Madeleine* et de *La Citerne*.

Ils portent les noms de *Grand Étang*, *Étang Zombi* et *As de Pique*.

La visite aux deux premiers est facile pour le touriste qui part de la Capesterre et qui peut, du littoral, s'élever jusqu'au but de son excursion par une pente relativement douce. Quant à *l'As de Pique*, il ne peut être aisément abordé qu'en prenant Gourbeyre ou le Camp-Jacob pour point de départ.

Le mieux, quand on a du temps et des jambes, est de rendre visite aux trois étangs le même jour. Il suffit, pour cela, de partir de grand matin du Camp-Jacob, après s'être assuré d'un gîte à la Capesterre, où l'on arrive le soir et d'où l'on peut regagner le chef-lieu par la diligence du lendemain. La fatigue occasionnée par une journée de marche aussi complète est, à mon avis, largement compensée par l'avantage d'avoir pu contempler et comparer, pour

ainsi dire coup sur coup, les trois étangs qui présentent chacun son genre de beautés.

C'est le programme que je réalisai, le 28 avril 1898, en compagnie de MM. Ducoux et Baudot dont j'ai déjà eu l'occasion de citer les noms en de précédents récits, et de mon excellent ami, M. le docteur Gibert. Ce dernier n'est pas grand amateur d'excursions dans les bois et il a de la peine à se mettre en route ; mais, une fois parti, il veut voir du pays et exige un programme aussi complet que possible. Je pense qu'il a pu se déclarer satisfait, lors de notre expédition du 28 avril.

Nous partîmes vers quatre heures du matin et, après avoir quitté le Camp-Jacob, nous nous engageâmes sur le chemin de Choisy.

Le pont du Gommier fut traversé ; et, par un sentier rocailleux, fort désagréable et malaisé, mais joli quand même, à cause des sites au milieu desquels il serpente, nous arrivâmes, au bout d'une heure de marche, au gué de Mouzine. C'est là que le Galion a déjà pris toute son ampleur de belle rivière, digne de l'attention des touristes.

Le gué est facile à reconnaître. Un tronc d'arbre immense, précipité en travers du torrent par quelque débordement furieux, indique le passage.

Nous franchissons le Galion et nous abordons, sur la rive gauche, la savane Mouzine où se devinent les restes d'une ancienne habitation, autrefois florissante, aujourd'hui disparue comme tant d'autres ! Nous pénétrons sous bois pour franchir un joli plateau situé au pied de la *Graine Verte* et qu'on appelle *l'Étang* à cause d'un fond marécageux qui en occupe une partie.

Du plateau, il s'agit de gagner le col qui sépare la Graine Verte des falaises du morne Lomba. Se diriger sans erreurs n'est pas chose facile, tant les

chasseurs ont laissé de traces dans cette région, et il faut encore compter avec le col lui-même qui ne se laisse franchir que par escalade, tant il est aride et abrupt.

Nous arrivons donc en haut, non sans peine, et nous parvenons à un très vaste plateau auquel je ne connais pas de nom et que j'ai déjà appelé *Plateau de la Grande-Anse*, pour le distinguer dans la suite de celui de la Grosse Corde. Ici règne la grande forêt tropicale ; ici s'épanouit la puissante végétation de nos contrées ; ici se développent d'immenses terrains abandonnés, inexplorés, riches cependant et qui se prêteraient merveilleusement à la culture... Mais est-il un pays où, plus qu'à la Guadeloupe, se perdent, sans utilité pour l'homme qui les méconnaît ou les néglige, les trésors de la nature ?...

Le plateau de la Grande-Anse mesure plus de deux kilomètres de longueur ; il s'étend entre la Graine Verte, la crête Fougas, la Madeleine et la Citerne ; il s'incline, vers l'Est, jusqu'au Galion et son altitude varie entre 630 et 650 mètres.

C'est là que j'ai vu les plus beaux arbres à pareille altitude.

Les acomas s'élancent comme les colonnes de quelque temple de rêve, avec une grâce puissante, une élégante robustesse, une majesté que nul autre arbre, à mon avis, ne réalise plus parfaitement dans la nature, et les palétuviers rivalisent avec eux de hauteur, les palétuviers, si étrangement montés sur leurs racines émergeant du sol et s'arrondissant, comme des arcs-boutants, au pied du tronc principal. Ces racines sont innombrables, quelquefois grosses comme le bras, quelquefois comme un doigt de la main, quelquefois aussi minces que des fils.

Je ne puis décrire, dans ce court récit, tous les types si intéressants de cette végétation des hauteurs

qui, sur le plateau de la Grande-Anse, dénonce au premier regard une merveilleuse fertilité du sol. Où sont les capitaux et les bras qui mettraient si facilement en valeur cette partie presque inconnue de la colonie?... Mais, hélas! à quoi bon des regrets superflus! A quoi bon déplorer la solitude qui règne encore dans les hauteurs de notre île, quand les deux tiers des propriétés, créées jadis dans les régions habitées, demeurent aujourd'hui en friches, faute d'argent et de bras pour les exploiter.

Je ne gémirai pas plus longtemps : je signale une situation malheureusement trop fréquente dans nos colonies, par suite de la timidité des capitaux français. Puissent-ils, dans l'intérêt de ma chère Guadeloupe, entendre l'écho de ma faible voix!...

Pour traverser le plateau de la Grande-Anse, une bonne demi-heure est nécessaire. Tout à coup, apparaît la rivière à laquelle nous avons emprunté son nom pour baptiser le plateau qu'elle arrose. Ici, ouvrons l'œil; il ne s'agit pas de traverser la rivière sur un point quelconque, pour se trouver dans la direction de l'As de Pique, le premier des lacs que nous devons rencontrer. Que les touristes qui feront après moi le voyage se souviennent qu'ils ont à franchir la Grande-Anse exactement à l'endroit où ils apercevront un acoma géant, le plus bel arbre de toute la forêt environnante.

J'ai mesuré, à un mètre au-dessus du sol, la circonférence de ce splendide représentant de notre flore tropicale; elle n'embrasse pas moins de quinze mètres, autant, par conséquent, que celle du célèbre fromager de Montéran, *l'arbre Zombis*, sous lequel passent vite, quand vient le soir, les gens qui croient encore aux revenants.

La vue seule de cet acoma, devant lequel je suis resté en extase, mériterait la montée au plateau de la

Grande-Anse. Les racines tourmentées qui s'étendent au pied de la masse, j'allais écrire du massif principal, comme de véritables contreforts, sont admirables de taille, de forme et de coloration. C'est le sentiment de l'indestructible que l'on éprouve devant une semblable manifestation des forces vivantes de la terre ; c'est aussi le sentiment d'un passé si lointain qu'il est déjà pour nous, êtres éphémères, comme une éternité... Combien d'années a-t-il fallu à ce colosse pour pousser jusqu'au ciel sa tête altière ? Pendant combien de siècles s'est-il élaboré, le mystère de sa création, dans cet *empire des morts* où reposent ses puissantes assises ?

Mais s'il fallait calculer ou philosopher devant chaque sujet d'émerveillement que présente la nature à la Guadeloupe, on s'arrêterait trop souvent en route et l'on ne pourrait pas visiter les trois étangs en un jour.

Laissons derrière nous cet acoma, avec la reconnaissance due à tout ce qui nous procure le plaisir divin de l'admiration, et traversons la rivière.

Après l'admiration, l'illusion !

Nous nous imaginons, en effet, avoir eu à franchir deux fois la Grande-Anse et, qui plus est, deux fois en sens inverse. Le cours d'eau capricieux affecterait-il la forme d'un S ? Non pas, et ce n'est pas lui que l'on passe deux fois. La Grande-Anse ne nécessite qu'un seul passage et c'est à l'un de ses affluents, à la *ravine Jaune*, sèche d'ailleurs pendant une grosse partie de l'été, que l'on doit l'illusion dont je parlais tout à l'heure.

Une demi-heure après, nous avons à franchir deux fonds marécageux qui ne profitent que trop, pour se montrer désagréables aux touristes, de la fréquence des pluies dans ces hauteurs. Nous leur payons notre tribut et nous pataugeons comme des canards pen-

dant quelques minutes dont chacune nous paraît durer beaucoup plus que les soixante secondes réglementaires.

Enfin, nous voici hors ! nous arrivons au pied du *morne Bélair* qui sépare le bassin de la Grande-Anse de celui du Petit Carbet. La traversée de ce morne, partout très maniable, est facile et nous amène aux ravines *des Cinq*.

Pourquoi ce nom bizarre ? Les anciens du pays expliquent qu'à une époque déjà loin de nous, des nègres marrons s'étaient réfugiés dans ces parages et y avaient formé deux campements : l'un de deux groupes, l'autre de cinq, justement sur le bord de ces ravines. Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut. — Quant aux ravines, elles se rejoignent un peu au-dessous du chemin qu'il faut suivre, pour former un affluent du Petit Carbet, qui va se jeter dans la rivière au pied de la crête Fougas.

Encore deux fonds marécageux à franchir et nous voici au Petit Carbet, à 700 mètres d'altitude, au point où aboutit le chemin des Trois-Rivières, ainsi que je l'ai déjà fait observer dans un précédent récit. Là se trouve une eau délicieuse, bien préférable à celle de la Grande-Anse ; nous nous arrêtons un instant sur ses bords pour prendre notre premier repas du matin.

Ainsi réconfortés, nous faisons en une demi-heure la dernière étape jusqu'à l'As de Pique, après avoir longé tout le *morne Boudoute*. Nous avons ce morne à notre droite ; sur la gauche, dans le fond, coulent le Petit Carbet puis son affluent, la *ravine Boudoute*, que nous traversons au rendez-vous de chasse dont j'ai déjà parlé et qui se nomme *le Roucoulage*. Mais ici, attention ! Une fois parvenu à l'altitude de 735 mètres, le touriste ne doit pas continuer à suivre le chemin qui le mènerait, par *La Grosse Corde*,

au Grand Carbet ; il doit prendre à droite et arriver, au bout de 240 pas environ, à l'une des ravines qui alimentent l'As de Pique... Désormais, celui-ci n'est pas loin ; quelques pas encore et vous allez l'apercevoir.

Rien de plus simple en apparence que de trouver l'As de Pique et, en réalité, la découverte n'a rien de bien délicat pour qui connaît suffisamment les chemins du grand plateau. Pourtant, j'ai mis près d'un an à m'instruire et j'ai fait plus d'une école avant de posséder mon chemin de l'As de Pique ! D'abord, c'est un amateur des bois qui s'est offert à me conduire et qui m'a fait croire qu'il était indispensable de se mettre en route la veille, de coucher à Gourbeyre, de patauger ensuite le lendemain, pendant toute une journée, sur les sommets du morne Joseph, et prendre enfin des raccourcis si savants que le temps nous manqua pour arriver au but et que nous dûmes revenir en arrière!... Une autre fois, c'est le grand homme des bois, l'illustre Bimbimbe qui me donne l'assurance qu'en trois heures il m'aura conduit sur les bords de l'étang. Comment ne pas croire en Bimbimbe ? Je m'élançai à sa suite, plein de confiance et, après des divagations sans fin sur le plateau de la Grande-Anse, je vois le moment où nous allons tomber aux Trois-Rivières. Ce fut d'ailleurs la dernière excursion du pauvre Bimbimbe qui finit comme il avait commencé. Cette recherche de l'As de Pique forme un digne pendant à son aventure de *Sébastopol* que j'ai déjà racontée. Enfin, c'est le grand chasseur Visino qui nous promet de nous conduire par le plus court à l'As de Pique... Homme de parole celui-là et qui fit bien ce qu'il avait annoncé, le 30 mai 1897.

Nous voici donc sur les bords de l'étang de l'As de Pique. Une belle nappe liquide s'arrondit sous nos

yeux, derrière une ligne de mangliers, entre deux montagnes qui s'abaissent du côté où sortent les eaux. L'étang affecte assez bien la forme d'un de ces as de pique qui figurent sur les cartes à jouer ; il dessine les deux renflements latéraux et s'effile vers le bas, du côté du déversoir, comme le bout d'une pique.

Est-ce bien déversoir qu'il fallait écrire ? On pourrait, en me lisant, supposer que l'étang s'écoule constamment et d'une manière uniforme. Il n'en est rien. Ce n'est, au contraire, qu'aux époques de grandes pluies et au temps de crues exceptionnelles qu'il se déverse par le passage que lui ménage l'abaissement des deux montagnes. A l'état normal, son niveau ne s'abaisse que par le phénomène de l'évaporation et par suite des infiltrations souterraines. Il est, je l'ai déjà dit, alimenté du côté du Nord par une ravine qui se jette dans la grande cavité du lac, sous la forme d'un mince filet d'eau.

Très beau sous la grande lumière du soleil qui le fait resplendir comme un miroir dans le cadre sombre et sévère des monts boisés, l'As de Pique offre encore un spectacle intéressant par les temps moins favorables. On voit alors des brouillards traîner à sa surface ; ses contours embrumés deviennent moins nets, les plans s'éloignent et ses proportions augmentent d'une manière démesurée. Il gagne en grandeur, dans l'atmosphère grise, ce qu'il perd de la grâce et de l'éclat dont le revêt la brillante clarté d'un beau jour. En toutes saisons et sous tous les aspects que lui prête l'état du ciel, il mérite sa réputation de beauté et récompense largement le touriste qui a peiné pour arriver jusqu'à lui.

En ce qui me concerne, je n'ai pas seulement visité l'As de Pique ; je l'ai particulièrement observé. J'ai voulu me rendre compte de sa profondeur et con-

trôler la légende d'après laquelle, à deux cents mètres on n'avait pas encore trouvé le fond, d'après laquelle aussi quelques-uns allaient jusqu'à le prétendre insondable.

Muni d'une ceinture de natation fabriquée avec des bambous que, mon ami Ducoux et moi, nous avons apportée du Camp-Jacob, j'ai pu procéder à une étude intéressante des dépressions de la grande cuvette de l'As de Pique. Pendant que Ducoux filait une corde au bout de laquelle j'étais amarré et qu'il se tenait prêt à me ramener à la rive en cas de défaillance ou de danger, je filai moi-même une ficelle longue de deux cents mètres et que j'avais pris la bien inutile précaution de marquer tous les dix mètres. Car, après avoir sondé l'étang dans ses deux dimensions principales, au lieu de rencontrer les effrayantes profondeurs auxquelles je m'attendais, je n'ai nulle part trouvé des fonds de plus de 3 m. 50. On voit que je n'étais guère d'accord avec la légende ! Je regrette d'ôter quelques illusions aux amants du mystère et de l'insondable ; mais la nature est assez belle pour ne pas chercher à l'embellir par des contes ; et s'il y a encore assez d'eau dans l'As de Pique pour noyer les plus hauts tambours-majors de l'armée française, je dois à la vérité d'avouer que je n'ai pas eu l'occasion de dérouler ma fameuse corde graduée et préparée pour les sondages les plus inattendus.

Que conclure de cette prosaïque constatation ? L'étang s'est-il comblé depuis la première observation faite il y a une trentaine d'années seulement ? Un pareil phénomène est-il vraisemblable ? Je crois plutôt que l'observateur s'est trompé, qu'il a rêvé peut-être, ou que, venant de loin, il n'a pas craint de donner pour vérités ses suppositions ou ses rêves.

On prétend, ce qui est bien possible, que l'As de

Pique n'est que la bouche d'un cratère, annexe du volcan éteint de la Madeleine.

L'endroit le plus profond se trouve à 30 mètres du bord méridional, c'est-à-dire non loin de la sortie des eaux. La plus grande longueur, très exactement mesurée, atteint 161 mètres ; la plus grande largeur 127 mètres. J'ajoute que, lorsque j'ai relevé ces mesures, le temps était fort sec et que les eaux devaient être à leur plus bas niveau. Il faudrait certainement, pendant la saison des grandes pluies et des fortes crues, majorer quelque peu les dimensions que je viens d'indiquer. D'après mes calculs, la différence de niveau entre les plus hautes eaux et les plus basses doit être de 2 m. 50.

L'As de Pique est situé à 720 mètres d'altitude. J'en ai fait le tour sans trop de difficultés. Toutefois, des falaises à gauche, des mangles et des terrains vaseux sur la droite, présentent quelques obstacles et rendent cette partie de l'excursion un peu fatigante.

*
**

Après l'As de Pique, c'est le *Grand Étang* que nous allons visiter.

Le chemin pour y parvenir est assez difficile à déterminer, mais il n'offre pas d'obstacles naturels propres à retarder sérieusement la marche. Nous sommes arrivés au but sans le secours d'aucun guide et par l'itinéraire que je vais indiquer.

Nous descendons d'abord en suivant constamment le bord de la ravine sèche qui sert, à l'occasion, de déversoir à l'As de Pique ; la pente est assez rapide et nous nous laissons glisser pendant trois quarts d'heure, en frayant nous-mêmes le sentier. Cette nécessité explique le temps relativement considérable

qu'il nous a fallu pour franchir une distance de 900 mètres environ.

Au bas de la pente, nous parvenons à un magnifique plateau qui n'est autre que l'extrémité sud de la *Grande Chasse*. Nous y trouvons un ajoupa que des chasseurs de la Capesterre ont dû construire, car il est rare que ceux de Gourbeyre s'aventurent aussi loin.

Venir de la Capesterre dans cette partie reculée de la *Grande Chasse* ne paraît pas, d'ailleurs, chose aisée. Il faut avoir la vigueur des gens habitués à un pareil genre d'exercice, pour gravir les pentes abruptes qui conduisent au plateau et pour se mettre ensuite à la poursuite du gibier. Mais ceux qui accomplissent cet acte d'énergie sont du moins assurés de ne pas revenir bredouilles, car, en aucun lieu, la colonie n'offre de terrains plus favorables à la chasse. Tous les arbres à graines recherchés par le gibier à plumes semblent avoir été rassemblée dans cet endroit. Je remarque au passage le bois *pruneau* ou *violette*, l'*olivier* ou *bois Rada*, l'*icaque*, la *graine verte*, le *goyavier montagne*, si particulièrement cher aux ramiers, le *citronnier*, l'*abricot bâtard*, la *queue de rat*, le *bois doux*, le *pimenté*, la *graine bleue*, le *gommier*, dont ramiers et grives sont également friands, le *figuier*, la *côtelette*, la *trompette*, dont la grive recherche surtout le voisinage, et beaucoup d'autres arbres à graines dont le nom m'échappe aujourd'hui. Je ne saurais trop recommander cette région à ceux que tente un joli coup de fusil ou qui sont curieux des choses de la botanique.

Mais des amis de la Capesterre auxquels nous avons donné rendez-vous nous attendent au *Grand Étang*. En route !

A partir de l'ajoupa, la ravine, sèche jusqu'à cet endroit, se met tout à coup à couler. Les infiltrations

de l'As de Pique ont réussi à se faire jour et à jaillir à la surface. Nous suivons la ravine qui serpente d'abord sur un terrain absolument plat, puis, après un coude très brusque, creuse son lit sur une pente et s'encaisse bientôt si profondément que nous devons renoncer à nous laisser guider par elle. Nous dévalons par une descente **extrêmement dure**, sur un espace de sept cents pas environ. C'est l'inclinaison très accentuée de ces pentes qui m'a fait dire que l'excursion aux trois étangs, fort possible si l'on part du Camp-Jacob, deviendrait des plus pénibles en sens inverse.

La ravine dont je viens de parler et que j'appellerai *Ravine de l'As de Pique* nous conduit ainsi à une autre ravine que je reconnais facilement. C'est celle qui alimente, dans le Sud, le Grand Étang. Nous serons au but dans cinq minutes. Bientôt, en effet, nous rejoignons nos amis, le très aimable M. Deville de Perrière, alors percepteur à la Capesterre ; M. Satgé, propriétaire dans les hauteurs de Cantamerle, l'un des habitués du Grand Étang et sans lequel il n'y a pas d'excursion complète dans ces parages ; enfin, M. Georges Dormoy, le propriétaire de la belle habitation *Bois Debout*, à la Capesterre. Ils nous félicitent de notre exactitude, car nous arrivons au temps convenu, à 10 heures du matin. Nous aurons le plaisir d'admirer, une fois de plus, le Grand Étang, le plus beau sans contredit de toute la colonie.

Pour bien jouir du spectacle, il convient de se placer du côté de la sortie des eaux. Le paysage est grandiose ; il charme et il émeut en même temps, par un mélange de grâce séduisante et d'imposante majesté. Dans un cadre merveilleux où se déploie toute la beauté de la flore guadeloupéenne, à l'ombre des sublimes *acomas* et des robustes *gommiers* qui se dressent sur les pentes de mornes abrupts, derrière un ri-

deau de magnifiques bambous, apparaissent les eaux dormantes de l'étang. Claires et transparentes près du bord où nous nous sommes arrêtés pour contempler, elles réfléchissent l'azur du ciel, avec des reflets d'argent quand une brise vient rider leur surface en faisant gémir doucement les grands bambous qui s'inclinent et craquent comme des mâts de navires. Cette voix si étrange, si particulière, si personnelle, pour ainsi dire, des bambous frissonnants est le seul bruit qui trouble la paix profonde, le silence recueilli de ces lieux poétiques. Je suis tenté de parler bas pour ne pas le violer à mon tour. Les éclats de la voix humaine détonent à ces hauteurs, au milieu de ces forêts profondes qui semblent garder jalousement l'adorable étang, qui l'entourent, qui l'enserrent dans leurs remparts de verdure impénétrable. La ceinture de mornes aux frondaisons touffues embrasse tout entier l'étang circulaire. A gauche, se dresse le morne *Marie-Galandais*, à droite, le morne *Ségur* et la *Griffe du Chat* ; au fond, le morne *Giromon* borne l'horizon ; et, parfois, par les temps clairs, les croupes de la *Citerne* et le pain de sucre de l'*Échelle* s'estompent dans les lointains bleus et dominant toute la scène.

Sur l'étang, de gros rochers noirs, revêtus de mousses, sont semés par places, comme des îlots ; et toute une végétation aquatique étale ses larges taches vertes, d'un vert pâle lavé par les eaux, sur la surface du vaste bassin... Parfois un cri bref s'élève : c'est quelque poule d'eau qui prend ses ébats, quelque canard sauvage qui passe ; puis, tout retombe dans le silence, et, seul, par intervalles, le bruissement des bambous fait entendre sa note plaintive... Je le répète, le spectacle est unique à la Guadeloupe et celui qui l'a une fois contemplé en emporte le durable souvenir que laissent les choses de la nature après avoir évoqué à nos yeux l'image de la parfaite beauté.



RAVINE ROCHE.



HABITATION ROLLIN AU MATOUBA.



MATOUBA, EN AVAL DU PONT DE LA RIVIÈRE ROUGE.



LE MATOUBA.
ALLÉE DE L'HABITATION « LA JOSÉPHINE ».

Le Grand Étang, qui paraît circulaire à ceux qui le regardent de la rive où j'ai conduit le lecteur, affecte en réalité la forme d'un demi-fer à cheval. Il mesure 1 kilomètre environ de longueur sur 400 mètres dans sa plus grande largeur. J'estime sa superficie à une vingtaine d'hectares. Malheureusement, le radeau qui servait autrefois à le parcourir a été détruit et il n'est plus possible aujourd'hui d'en construire un nouveau. Les bambous de la rive qui servaient à former cette embarcation rudimentaire ont été coupés par les pêcheurs pour fabriquer leurs nasses, et ceux qui existent encore sont hors de portée. Je n'ai donc pu vérifier exactement les dimensions de l'étang et les chiffres que je donne plus haut sont approximatifs.

Quant à sa profondeur, elle a été exagérée, comme celle de l'As de Pique. Au cours des sondages que j'ai pratiqués en 1890, au temps où la construction d'un radeau était encore relativement facile, je n'ai trouvé nulle part des fonds dépassant 16 mètres.

On prétend que le Grand Étang est artificiel. Je le croirais volontiers.

A la sortie des eaux existe, en effet, un ancien canal de décharge, assez bien conservé en certains endroits et traversant la digue qui ferme la pièce d'eau dans le Sud. Les eaux barrées par cette digue devaient s'échapper par le canal qui, peu à peu, faute d'entretien, a fini par se combler. D'autre part, le niveau des eaux a dû baisser et leur écoulement ne s'effectue plus que par infiltrations, sous la digue.

Reste à savoir comment un étang aussi vaste a pu être artificiellement formé. Je suppose que c'est en abattant une partie des deux mornes qui le surplombent de chaque côté, de manière à contenir ses eaux par l'amas des terres et des rochers ainsi précipités de la montagne. Travail gigantesque qui fut exécuté,

dit-on, pour le bon plaisir du comte de Ségur auquel appartenaient les terres voisines de l'étang !

Les gourmets m'en voudraient de quitter ces parages sans avoir dit quelques mots d'un sujet qui rend particulièrement intéressant pour eux le Grand Étang. Il y a là d'énormes écrevisses, à l'écaille marbrée, bien connues sous le nom de *Ouassous*. M. Satgé en a pêché une devant moi ; elle me parut de belle taille et pourtant ce n'était rien, au dire du pêcheur ! Si vous voulez vous rendre un compte exact des dimensions possibles de ces excellentes bêtes, allez au musée L'Herminier de la Pointe-à-Pitre. Le sympathique conservateur vous montrera le corps d'un ouassou du Grand Étang qui mesure 60 centimètres de longueur avec les pinces qui n'en ont d'ailleurs que 42. La chair du ouassou est succulente, bien plus fine que celle de l'écrevisse de France.

Le Grand Étang, situé à 420 mètres d'altitude, est alimenté par deux ravines : celle du Nord qui vient du plateau de la Grande Chasse et qui tarit pendant la période des fortes chaleurs ; celle du Sud que nous connaissons déjà sous le nom de ravine de l'As de Pique et qui reçoit un petit affluent, collecteur des eaux du morne *Giromon*. Cette dernière ravine ne tarit jamais.

Nous avons déjà dit ailleurs que le déversoir du Grand Étang forme la rivière du Bananier.



Il nous reste à visiter l'étang *Zombi*. Nous nous arrachons, non sans esprit de retour, à la contemplation des paysages qui environnent le Grand Étang et nous nous remettons en route. Un demi-heure nous suffira pour atteindre la troisième étape de notre voyage.

Nous marchons à travers un vaste et riche plateau qui monte en pente douce vers l'étang *Zombi* situé à 440 mètres d'altitude, soit à 20 mètres de plus que le Grand Étang. Le cours de la ravine qui alimente cette masse d'eau nous guide en direction et nous arrivons sans tâtonnements à la tête de l'étang. Mais nous ne l'apercevons dans toute son étendue qu'un peu plus tard, quand, après avoir longé l'un de ses bords, nous parviendrons à son extrémité opposée.

Bien moins vaste que le Grand Étang, le *Zombi* a pourtant un aspect très pittoresque et il est surtout remarquable par la ceinture des beaux arbres qui entoure sa circonférence presque parfaite. Les arbres inclinent jusque sur la surface des eaux leurs ramures dont l'image, se réfléchissant dans le liquide miroir, se multiplie à l'infini et donne l'illusion d'une seconde forêt entrevue à travers le cristal de l'étang. Quelques-uns des vétérans du bois séculaire ont succombé sous le poids des ans ; leurs troncs vermoulus gisent sur le bord où ils achèvent de se décomposer au contact de l'eau qui baigne leurs grands cadavres dénudés.

Tout cela est très silencieux, très solitaire, très mystérieux ; le soir, quand la lune brille au-dessus de cet étang perdu dans la montagne, quand sa lumière projette sur les eaux les ombres fantastiques des bois nouveaux ou des chevelures épanchées de la forêt, la danse des fantômes, des revenants et des zombis doit certainement entrer en branle. Je n'ai vu aucun de ces esprits malins voltiger sur les eaux du lac, parce qu'ils n'ont point coutume de sortir au grand jour. Mais je reviendrai par là, quelque belle nuit, et j'espère bien vérifier de mes propres yeux l'exactitude des légendes qui ont valu à l'étang son nom de *Zombi*.

Le *Zombi*, presque parfaitement circulaire comme je l'ai dit tout à l'heure, n'a qu'un diamètre de cent

à cent vingt-cinq mètres. Situé au pied et à l'angle des mornes Dongo et Colin-Moudong, il est alimenté par une ravine qui descend du plateau de la Grande Chasse et que l'on appelle la ravine *Tonnelle*. Le débit de ce cours d'eau n'est pas assez considérable pour produire un trop-plein des eaux de l'étang ; cependant, après de fortes pluies, il arrive que le ravin, qui sert de déversoir, se remplit et que ses eaux aillent rejoindre la ravine du Grand Étang pour grossir la rivière du Bananier, à travers un autre étang minuscule appelé *Joncs*. En temps ordinaire, les eaux du *Zombi* vont, par infiltration, percer à un kilomètre plus bas, pour former la rivière Saint-Sauveur.

Je viens de prononcer le nom de l'étang *Joncs*. Il faut le citer si l'on veut faire un récit complet, mais il ne mérite pas d'autre honneur que celui de la nomenclature. C'est une simple dépression de terrain où s'amassent les eaux pluviales qui s'évaporent à la saison sèche et qui laissent à découvert des fonds vaseux sur lesquels poussent volontiers les joncs. Le faible intérêt au point de vue pittoresque et les dimensions insignifiantes que présente cette flaque d'eau ne méritent pas que nous nous y arrêtions davantage.

Voici donc la visite des trois étrangs situés dans les hauteurs faite d'après le programme que nous nous étions tracé.

Quaranté minutes après avoir quitté le *Zombi*, nous arrivons chez M. Satgé, dans la demeure hospitalière duquel la halte et les rafraîchissements sont obligatoires ; en moins de temps encore, nous parvenons ensuite à Bois Debout. Enfin, nous faisons la halte définitive à la Capesterre, où le repas offert si aimablement par l'ami Deville va nous faire oublier les dix-sept kilomètres que nous avons parcourus, depuis le matin, en terrains extraordinairement variés.

Un touriste bon marcheur, qui ne perdrait pas de temps, connaissant bien les chemins, pourrait accomplir le petit voyage que je viens de raconter, en sept heures, et, dans ce faible espace de temps, il aurait visité plus de sites curieux ou splendides qu'il n'est possible d'en voir, au cours d'une seule journée, dans toute autre partie de la Guadeloupe.

Je dois toutefois prévenir ceux qui seraient tentés de marcher sur nos traces et de *faire les trois étangs* en un jour, qu'ils auront à surveiller bien attentivement leur chemin. Car le dernier cyclone a terriblement sévi dans les montagnes de l'Est, où toute la forêt a été comme hachée par le météore. La journée du 7 août 1899 a vu tomber plus d'un arbre en travers des sentiers qui mènent aux étangs, et plus d'un obstacle se dresse aujourd'hui sur l'itinéraire relativement facile que nous avons suivi en 1898¹.

*
**

Entre l'As de Pique et le Grand Étang, un peu dans le Sud, se trouvent deux petits étangs appelés *Roche* et *Madère*.

Mais peut-être cette appellation d'étangs est-elle trop prétentieuse, appliquée à deux mares qui, dans la saison pluvieuse, ne s'étendent pas sur plus de cinquante mètres de longueur... Peu intéressantes d'ailleurs, ces deux pièces d'eau ne sont ici mentionnées que pour satisfaire à notre désir d'exactitude. Disons seulement que, situées dans la coulée qui se creuse entre le massif de la Madeleine et la crête à Racounes, elles déversent leur trop-plein dans une ravine qui

1. Que dire aujourd'hui de l'état dans lequel doivent se trouver les forêts de notre belle Guadeloupe ravagées par le terrible cyclone de 1928 ! A-t-on retrouvé, après un tel bouleversement, les sentiers de chasseurs et d'excursionnistes qui sillonnaient les hauteurs de l'île ? A-t-on pu les refaire ?

va, elle-même, un peu plus loin, grossir la rivière du Bananier.

L'étang *Roche* doit son nom à un beau quartier de pierre qui se dresse en son milieu et que La Madeleine a dû vomir au temps de ses colères. Il n'est pas loin de l'ajoupa dont j'ai parlé en relatant notre excursion à l'As de Pique, et il se trouve à 630 mètres d'altitude.

L'étang *Madère*, plus petit de moitié que le précédent, doit son nom à l'abondance des racines dites *madères* qui croissent sur ses bords et que plantèrent jadis, je le suppose, des nègres marrons.

Ces deux étangs sont à une faible distance l'un de l'autre.

Pour les visiter, en partant du Camp-Jacob, le mieux est de prendre, à travers le plateau de la Grande-Anse, un chemin de chasseurs qui longe la base de la crête Fougas et qui traverse le Petit Carbet, non loin du confluent de la ravine des Cinq. De ce point, le touriste s'engagera sur le joli plateau qui s'étend au pied même du piton L'Herminier de la Madeleine, entre ce piton et le morne Boudoute. Ce plateau, dit *Chonchon*, est un lieu de chasse très fréquenté par les tireurs de Gourbeyre.

On peut encore aller aux deux étangs par la Capesterre.

Mais si vous prenez ce parti, gardez-vous bien d'imiter M. Guy de la Motte.

Cet officier, dont le nom est déjà plusieurs fois revenu sous ma plume, se mit un jour en tête de gagner le Grand Étang et l'As de Pique, sans guide et sans indications précises. Sa boussole le conduisit sur la crête à *Racounes* qu'il dut gravir, et descendre des deux côtés, au prix de beaucoup d'efforts, et pour aboutir à l'étang Roche au lieu de trouver l'As de Pique !

Plaignons sa mésaventure, mais admirons son énergie ! Gravier, en moins de deux heures, le morne Giromon et la crête à Racounes, tout en se frayant un sentier au sabre d'abatis, ce n'est pas là le fait d'un manchot... Mais j'ai eu souvent l'occasion de voir nos officiers de marine aux prises avec la terre ferme. Les pentes ne leur font pas peur et ils vont de l'avant, quelles que soient les difficultés, vent debout !

★
★★

J'aurai fini de parler des étangs des hauteurs de l'île, sur ce versant, quand j'aurai dit quelques mots de l'étang *Roussel*, aux Trois-Rivières, et de l'étang *Dumanoir*, à la Capesterre.

Le premier se cache dans le fond de la vallée qui s'étend entre les hauteurs de *La Regrettée* et le plateau où s'élèvent les habitations *Dufau* et *Dérussy*. Six cents mètres environ le séparent du bourg des Trois-Rivières. Il donne naissance à la rivière *Roussel* qui traverse ce bourg. En outre, il alimente les Trois-Rivières au moyen d'une conduite installée, il y a quatre ans, sous l'administration de M. Bernard, maire de la commune.

L'aspect de l'étang *Roussel* n'est pas fait, comme celui des trois grands étangs des hauteurs, pour frapper l'imagination et il n'offre rien de bien pittoresque. La végétation même qui l'entoure ne saurait compter parmi les plus belles de la colonie, et les halliers qui la constituent en grande partie ne mériteraient pas l'honneur d'être nommés s'ils ne vivaient en compagnie de joncs et de nénuphars dont l'apparence est moins banale. Cet étang peut, tout aussi bien d'ailleurs, être compris parmi les étangs du littoral.

L'étang *Dumanoir* ne jouit pas d'une grande célé-

brité à la Guadeloupe. On peut même dire qu'il n'est connu que des personnes qui habitent aux environs de la propriété Dumanoir, dans les hauteurs de la Capesterre. Il se dessine sous une forme elliptique et peut avoir une centaine de mètres de longueur sur soixante de large. Situé à 160 mètres d'altitude, il est distant du littoral de cinq kilomètres environ. C'est lui qui alimente la ravine Dumanoir, affluent du Grand Carbet ; il ne tarit jamais. De beautés particulières, il n'en offre aucune. C'est une assez jolie nappe d'eau qui se dissimule sous les bois : rien de plus, au point de vue pittoresque.

★
★

Deux étangs nous restent à visiter, pour avoir vu tous ceux qui existent dans les hauteurs de la Guadeloupe : l'étang *Lasalle*, à Saint-Claude, et l'étang du *Val Canard*, à Gourbeyre.

Le premier se rencontre à 510 mètres d'altitude, à moins de 3 kilomètres du Camp-Jacob, sur la route qui conduit au gué de Mouzine. Bien qu'il ne soit guère plus important que les mares dont nous parlions tout à l'heure, qu'il ne puisse guère être représenté que comme un récipient des eaux pluviales, l'étang *Lasalle* a, du moins pour lui, la grâce du cadre de verdure au milieu duquel il se cache.

Et ce cadre fait infiniment valoir le tableau !

Sur la rive, se marient harmonieusement les hautes fougères et les sveltes pommiers roses ; penchés sur l'eau, ils s'y mirent et y reflètent leurs mouvantes images. L'humidité du lieu favorise le développement de la végétation qui, peu à peu, empiète sur la surface de l'étang. L'endroit est frais, poétique et charmant. Il ne manque, pour être complet, à ce

paysage qu'un peu plus d'ampleur dans les proportions. Tel qu'il est, il mérite que le touriste se détourne un moment pour aller admirer la verte dentelle des fougères et les tons délicatement riches des pommiers roses. Mais mieux vaut, pour cette visite, choisir la saison d'hivernage, car, au temps des longues sécheresses, l'étang Lasalle se trouve réduit à sa plus simple expression quand il ne tarit pas tout à fait. Aux heures de sa richesse, il alimente la ravine Lasalle qui va se perdre dans le Galion.

L'étang du *Val Canard* ou, par corruption, *Val Kanar*, est bien connu à la Guadeloupe, ou plutôt, tout le monde croit le connaître pour avoir aperçu, à la hauteur de Gourbeyre, sur la route qui va de la Basse-Terre à Dolé, une sorte de marécage dans lequel paissent, pour n'en pas perdre l'habitude, quelques bêtes à cornes qui font penser aux sept vaches maigres de la légende biblique. Mais cet état trompe son monde et il réserve aux chercheurs d'agréables surprises.

Situé au pied du morne Boucanier et de la crête de la Chapelle — qui n'est elle-même qu'un contrefort du morne Gobelin, — il se trouve limité, dans le Nord, par la route coloniale, à cet endroit, la principale rue de Gourbeyre. Il s'étend sur plus de 900 mètres de longueur; large de 400 environ au pied du Boucanier, il se rétrécit graduellement et finit en poche resserrée. Son altitude est de 330 mètres. Il sert de réceptacle aux eaux pluviales qui se déversent du Boucanier et du Gobelin; pendant l'hivernage, son volume est considérable et il alimente la rivière Sence après s'être échappé, du côté de l'église, dans l'admirable vallée de Saint-Charles.

Au milieu de l'étang, se dresse un tertre qui s'appelle *l'Îlet* et sur lequel viennent bien des arbres fruitiers dont l'ombre abrite une maison. Des tentatives

de culture et d'élevage ont été faites sur cet îlet avec un plein succès.

Du côté de la route coloniale, l'étang n'offre pas de profondeur et, sur plusieurs points même, l'eau s'est retirée ; mais entre la montagne et l'îlet, il atteint des profondeurs qui varient de 4 à 10 mètres. C'est dans cette partie qu'il est le moins connu, et, pourtant, c'est là qu'il réserve au touriste les agréables surprises dont je parlais tout à l'heure. Là, se trouve en effet plus d'un coin pittoresque et, grâce à la présence de gros palétuviers dont les troncs sont tombés dans l'étang, le site a quelque chose de désolé et de sauvage qui ne va pas sans grandeur. En cet endroit retiré, se donnent rendez-vous les poules d'eau, oiseaux farouches entre tous, qui mettent à une rude épreuve la ruse et la patience des chasseurs. Partout abondent les plantes aquatiques qui jettent sur la face de l'étang leur voile vert, voile odorant quand les blanches fleurs de l'une d'elles le *Hedychium Koenig* ou canne d'eau, répandent leurs suaves et subtils parfums.

L'étang du Val Canard n'est pas utilisé.

Son voisinage ne nuit-il pas à la salubrité du bourg de Gourbeyre ? L'opinion générale penche pour la négative. Je ne voudrais pas y contredire...

Cependant, à la réflexion, je me demande si un pareil étang, — avec ses variations de niveau si capricieuses, avec ses périodes pendant lesquelles les eaux sont si basses qu'elles ne trouvent plus d'écoulement, — ne dégage jamais aucun miasme délétère ?

Je pose la question sans la résoudre. J'aime trop Gourbeyre pour gêner sa bonne réputation, mais je ne puis m'empêcher cependant de rêver un autre Gourbeyre.

Quel beau travail il y aurait à faire si les finances

de la colonie et celles de la commune étaient plus prospères ! Une fois desséché, quel magnifique emplacement offrirait le Val Canard pour la construction d'une ville nouvelle, pour l'érection de villas coquettes, qui feraient bien vite oublier les maisons mal bâties du Camp-Jacob et du Matouba ! Quel cadre charmant que ce cirque de montagnes, si gracieusement ouvert du côté de l'Océan par cette belle vallée de Saint-Charles ! Quel centre d'excursions ou de promenades !... Mais quel rêve aussi, quand ce pauvre pays ne loge le plus souvent que le diable dans sa bourse !

* * *

J'allais commettre un étrange oubli et quitter définitivement les étangs des hauteurs sans vous dire un mot du plus élevé de tous, du plus curieux aussi : celui qui dort au fond de *la Citerne*.

Il ne mérite pourtant ni l'indifférence du touriste ni le silence du descripteur.

On y parvient en une heure, à compter des sources du Galion ; mais s'il n'est pas long, le chemin n'est pas non plus facile. Ouvert à travers les mangles, il s'accroche au flanc Ouest de l'*Échelle* et franchit plusieurs ravines (sur lesquelles le Club Alpin jeta jadis plus de 10 ponceaux maintenant disparus ou dangereux), avant d'arriver au col de *la Citerne*, dépression située entre les deux montagnes et dans laquelle coule une jolie ravine, affluent de la Ty, que j'ai nommée *Ravine de la Citerne*.

Mais après cette heure de marche difficile dans le sentier fangeux et glissant, voici enfin le sommet de la Citerne et nous pouvons nous pencher sur le bord de l'entonnoir ! Nous sommes bien payés de nos peines et nous avons eu raison d'aller découvrir le beau mystère que cache, en cet endroit, la nature.

Au fond du cratère, au centre de la cuvette géante, au milieu d'un cirque admirable de verdure, apparaît l'étang. Un long frisson court à sa surface ; c'est la brutale caresse du vent qui, continuellement, s'engouffre et tournoie dans la vaste citerne.

Dans la mare, des joncs ont poussé ; leurs bouquets s'épaississent par places ; ils tendent à entourer toute la pièce d'eau et bientôt ils refermeront sur elle leur bruisante ceinture.

Sur toute la circonférence, les parois de la citerne sont tapissées des belles végétations des hauteurs, avec plus de richesse pourtant sur la pente abritée des vents régnants qui, toujours, soufflent fort à cette altitude...

C'est un merveilleux tableau qui séduit et qui étonne et qu'embellit encore le charme du mystère. Quelles sont les eaux de ce petit lac lointain et solitaire ? Quelle est leur origine et quelle est leur profondeur ? Nul ne le sait, car nul n'a pu encore s'aventurer parmi les joncs, sur les bords qui dissimulent peut-être quelque trahison, et nul n'a gagné le milieu de l'étang, faute des éléments indispensables à la construction d'un radeau.

Pour ma part, je suis descendu jusqu'à l'extrême limite que permettait d'atteindre la prudence et je suis parvenu jusqu'au bord de l'eau, en contournant le sommet sur la droite et sur un espace de 420 pas, c'est-à-dire sur un tiers environ de sa circonférence, puis, en suivant une petite trace qui m'a conduit jusqu'au pied de la nappe d'eau qui remplit le fond du cratère.

Elle se présente sous la forme d'un ovale assez régulier et mesure une longueur de 40 mètres.

Ainsi que je l'ai dit, des joncs et des terrains mouvants en défendent l'accès. Je ne lui suppose pas une bien grande profondeur, car il est permis de croire

qu'à la longue, avec les siècles, le fond du cratère s'est en grande partie comblé.

Pour en finir avec cet étang, disons qu'il a reçu du Club des Montagnards la dénomination de *lac Flammarion*. En lui donnant ce nom, le club a voulu rendre hommage au grand savant que fut cet homme, célèbre par ses remarquables travaux sur l'astronomie et sur les phénomènes volcaniques de notre planète.

ÉTANGS DU LITTORAL

A part quelques rares exceptions, les étangs du littoral de la colonie ne méritent guère une description spéciale.

J'ai essayé d'intéresser le lecteurs aux beaux paysages, aux sites pittoresques, aux grands bois, aux poétiques rivières qui abondent dans notre admirable Guadeloupe ; j'ai forcé mon talent pour décrire ce que j'avais vu et j'ai tâché d'inspirer à ceux qui voudront bien me lire, un peu de cette curiosité qui m'a poussé par monts et par vaux, dès que j'avais un instant de loisir professionnel. Je ne sais si j'aurai atteint mon but, mais, du moins, à ce point de vue, ma tâche est achevée. Car je n'ai pas la prétention d'ajouter, par des artifices de style, de l'intérêt aux choses qui en manquent, de la beauté à celles qui en sont dépourvues. Et, généralement, c'est le cas des étangs du littoral. Ils se ressemblent tous, pour ainsi dire. Ce sont des nappes d'eau dont l'étendue varie avec la saison, sur lesquelles croissent des nénuphars, et que défend, à l'ordinaire, une ceinture de palétuviers.

Dans la première édition de cet ouvrage, j'ai donné, sous forme de tableau, une énumération à peu près complète de ces étangs ; ils sont au nombre de 65.

A cause de son caractère technique, je n'ai pas cru devoir reproduire aujourd'hui cette nomenclature ; il m'a semblée qu'elle ne pouvait rentrer dans ce nouveau cadre auquel j'ai voulu donner une forme différente en y ajoutant quelques gravures et des cartes de nature à intéresser davantage les touristes appelés à les consulter. Les gravures sont des reproductions de clichés pris au cours de mes excursions.

La carte du plateau de la Soufrière n'est qu'un croquis où les distances ont été parfois mesurées au décamètre, mais, d'autres fois, simplement comptées au pas qu'il ne m'a pas toujours été facile de faire égal dans ce labyrinthe de rochers et de crevasses. Le lecteur voudra bien être indulgent pour un travail qui, tel qu'il est, pourra lui rendre quelques services. Tous les sentiers qui sillonnent le plateau en tous sens ont été exactement indiqués et permettront au touriste de garder son chemin même par épais brouillard.

La carte des hauteurs de l'île, dans les parties explorées et décrites par moi, a été dressée de la même façon. Rarement au décamètre, le plus souvent au pas, j'ai mesuré et tracé, boussole en main, les sentiers et les cours d'eau. Ce travail, pas plus que celui du plateau de la Soufrière, n'a été fait, on le pense bien, en un jour. Tout imparfait qu'il est, il a, je crois, le mérite de l'inédit. Que d'autres le continuent et le complètent, c'est mon vœu le plus cher. En son état actuel, il comble une lacune dans la carte de l'île de Ploix et Caspari de 1869, la seule, à grande échelle, existant à ce jour.

Bien qu'ayant supprimé la nomenclature des étangs du littoral, je ne puis me résoudre à passer sous silence trois étangs dont j'ai parlé dans la première édition de mon livre, à cause de leur particularité qui mérite d'être signalée.

A la Grande-Terre, à 5.500 mètres de la Pointe-à-Pitre, l'étang de *Poucette* jouit d'une réputation méritée. C'est là, qu'à défaut de rivière dans le voisinage, les Pointus vont prendre les bains dont ils sont si amateurs. Hélas ! nous ne sommes plus dans la montagne, auprès d'un de ces bassins pleins d'ombre et de fraîcheur, sous le couvert des grands arbres de la forêt silencieuse ! Pourtant, avec ses eaux relativement pures, ses bouquets de cocotiers, son morne boisé, la piscine naturelle de *Poucette* a son charme et je comprends qu'elle soit devenue le rendez-vous des oisifs, le lieu de plaisir des habitants de la Pointe-à-Pitre. Le bain y est agréable, les matelotes faites sur place avec du poisson pêché tout à l'heure dans des nasses toujours installées, sont d'un excellent goût ; mais la case qui sert d'hôtel-restaurant n'est point en harmonie avec l'ensemble ; et, au risque de le désobliger, je déclare que le propriétaire de l'établissement pourrait tirer meilleur parti de sa situation privilégiée. Demander du luxe serait un soin superflu ; mais exiger, en pareil lieu, un peu de confortable et d'élégance, n'aurait, certes, rien d'exagéré !... L'eau de *Poucette* va former un bel étang de sept cents mètres de longueur, sur trois cents mètres de largeur.

A Marie-Galante existent deux mares dont je veux citer les noms à cause des légendes qui s'y rattachent : la mare du bourg et la mare de l'habitation *Pirogue*.

Jadis des arrêtés municipaux protégeaient contre les bêtes et les gens les eaux limpides de la mare du bourg. Jadis, car, aujourd'hui, adieu la limpidité ! Mais, à cette époque, on était tenté de boire les eaux de la mare et c'était, paraît-il, au prix du plus grand danger. « Défiez-vous de la mare du bourg », disait-on aux fonctionnaires de passage dans la localité. Ce

LA GUADELOUPE PITTORESQUE.

PLANCHE XXXV.



ÉTANG DE L'AS DE PIQUE.



LE GRAND ÉTANG.

n'est pas la fièvre qui vous guette, la typhoïde, la maligne ou la pernicieuse, mais une maladie bien plus grave vous menace, un mal d'amour que guérit seul le mariage ? Qu'une jeune fille parvienne à vous faire boire un peu d'eau de la mare du bourg, et vous êtes perdu ; c'est le coup de foudre !... Or, par manie de me rendre compte de toutes choses, je n'attendis pas qu'une jeune fille me fit boire de l'eau de la mare du bourg, et j'en bus moi-même. Trois mois après, j'étais marié, non pas à Marie-Galante, il est vrai, mais enfin marié dans une autre dépendance.

A la mare de l'habitation *Pirogue* se rattache le souvenir d'un punch gigantesque auquel elle servit de saladier peu banal. En 1848, des esclaves fêtèrent sur ses bords l'avènement de la liberté. Ils versèrent tout le rhum qu'ils sucrèrent avec tout le sucre et qu'ils aromatisèrent avec tous les citrons, toutes les oranges de l'habitation. Et ce punch gigantesque fut savouré aux accords de la bamboula ! Dans la suite, la mare garda le nom de *Mare au punch*.



Lecteur, j'ai achevé cette série de mes récits et je n'ai plus qu'à solliciter ton indulgence. Si je t'ai intéressé, je suis payé de ma peine. Ces récits représentent plus de dix années d'excursions ; ils ne s'appliquent toutefois qu'à la partie méridionale de l'île, la seule qui me soit bien connue.

Je n'ai pu, ami, te faire admirer notre chère Guadeloupe tout entière ; je suis heureux quand même d'avoir soulevé à ton intention quelques coins du voile qui cache ses innombrables beautés.

INDEX ALPHABÉTIQUE

- Avant-propos, p. vii.
Acomas, p. 89-226.
Ajoupa, p. 116-163.
Arbres à graines, p. 234.
As de pique, p. 230.
Bains chauds du Matouba, p. 240.
Bains jaunes, p. 18-126.
Banancier (hameau), p. 111.
Bassin bleu, p. 77.
Belvédère, p. 20.
Bimbimbe ou Zimbimbe (plateau), p. 158-230.
Chasse d'Alcide, p. 159.
Chasse Sébastopol, p. 161.
Chemin Stratégique, p. 216.
Citerne, p. 247.
Constantin (Saut du), p. 214.
Coulisse, p. 110-178.
Dolé, p. 109-184.
Echelle, p. 46.
 Ses fumerolles, p. 49-135-150.
Etang Dumanoir, p. 243.
Etang Joncs, p. 240.
Etang Lasalle, p. 244.
Etang Madères, p. 241.
Etang Roche, p. 241.
Etang Roussel, p. 243.
Etang du Val Kanar, p. 244.
Etang Zombis, p. 238.
Etangs du littoral, p. 250.
Grand Etang, p. 233.
Flammarion (Lac), p. 247.
Fougères Attrape Sot, p. 166.
Galion, p. 53.
 Sa grande Cascade, p. 61.
 Ses Sources, p. 56-130.
Goin-Anse, p. 187.
Goujat, p. 158-163.
Grande-Anse, p. 181.
Grande-Anse (Plateau), p. 226.
Grand Carbet, p. 107.
 Ses Sources, p. 122-135-144-148.
 Sa 1^e grande chute, p. 114-170.
 Sa 2^e grande chute, p. 118-167.
 Le Grand V, p. 154-168.
Grande Chasse, p. 157-234.
Grosse Corde, p. 157.
Houélmont, p. 85-108-124.
Icaques de Made Toussaint, p. 76.
Joséphine (Habitation), p. 211.
Langoustoure (Bassin), p. 99.
Mamelle, p. 198.
Marches Colardeau, p. 133.
Marrons (grand et petit), p. 200.
Matouba, p. 209.
Matylis, p. 59.
Minerai du Matouba, p. 209.
Morne Salé, p. 190.

- Mouzine-Gué, p. 80-225.
 Nez Cassé, p. 24-124-194
 Nuit dans la forêt, p. 117.
 Ouassous, p. 101-238.
 Parabole, p. 73.
 Pautrizel (Canal), p. 182.
 Pautrizel (Château), p. 182.
 Père Labat, p. 75-84-105-215.
 Petit Carbet, p. 173-229.
 Petite Fontaine, p. 105.
 Pont des Braves, p. 99.
 Pont Desmarais, p. 36.
 Pont des marsouins, p. 83.
 Pont de Nozière, p. 203.
 Pont du Galion, p. 84.
 Poucette, p. 252.
 Ravin à la vache, p. 127.
 Ravine aux avocats, p. 95.
 Ravine aux écrevisses, p. 203.
 Ravine de l'Espérance, p. 87.
 Ravine du Gommier, p. 82.
 Ravine Guesde, p. 193.
 Ravine Le Boucher, p. 71.
 Ravine Lili, p. 157.
 Ravine Longueteau, p. 168.
 Ravine Malanga, p. 200.
 Ravine Marchand, p. 197.
 Ravine Roche, p. 200.
 Repas dans la forêt, p. 164.
 Richepanse (fort), p. 84.
 Rivière du Bananier, p. 188.
 Rivière aux Herbes, p. 93.
 Rivière noire — Sasource, p. 191.
 Sa grande cascade, p. 198.
 Rivière des Pères, p. 191-214.
 Rivière Rouge, p. 208.
 Rivière Saint-Louis, p. 203.
 Rivière Salée (de Gourbeyre),
 p. 102.
 Rivière Saint-Sauveur, p. 187.
 Rivière Sence, p. 98.
 Rivière du Trou aux chiens, p. 189.
 Saintes (Les), p. 21-110.
 Sans-Toucher, p. 204.
 Saut d'eau, p. 213.
 Savane aux Ananas, p. 206.
 Savane Lignièrès, p. 21-128.
 Schoelcher (Concessions), p. 183.
 Sphinx, p. 151.
 La Soufrière, p. 13.
 Caverne, p. 37.
 Cratère Napoléon, p. 36.
 Cratère du Nord, p. 25-34.
 Cratère du Sud, p. 32-41.
 Eruptions, p. 35.
 Gouffre Tarrissan, p. 32.
 Grotte des amis, p. 25.
 Lac de soufre, p. 34.
 Piton du sud, p. 22-28.
 Plateau de la Découverte, ou
 Karukéra, p. 24.
 Poème de Cougoul, p. 13.
 Pont naturel, p. 41.
 Portes d'enfer, p. 23.
 Roche du tonnerre, p. 29.
 Visite du plateau, p. 39.
 La Ty, p. 63-69.
 Val Kanar, p. 98-244.
 Vauchelet (Cascade), p. 202.
 Victor Hugues (Chemin), p. 204.
 Vieux-Fort, p. 69-103-124.
 Zombi (L'arbre à), p. 125-227.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	VII
LA SOUFRIÈRE (Poème)	IX

LES VOLCANS DE LA GUADELOUPE

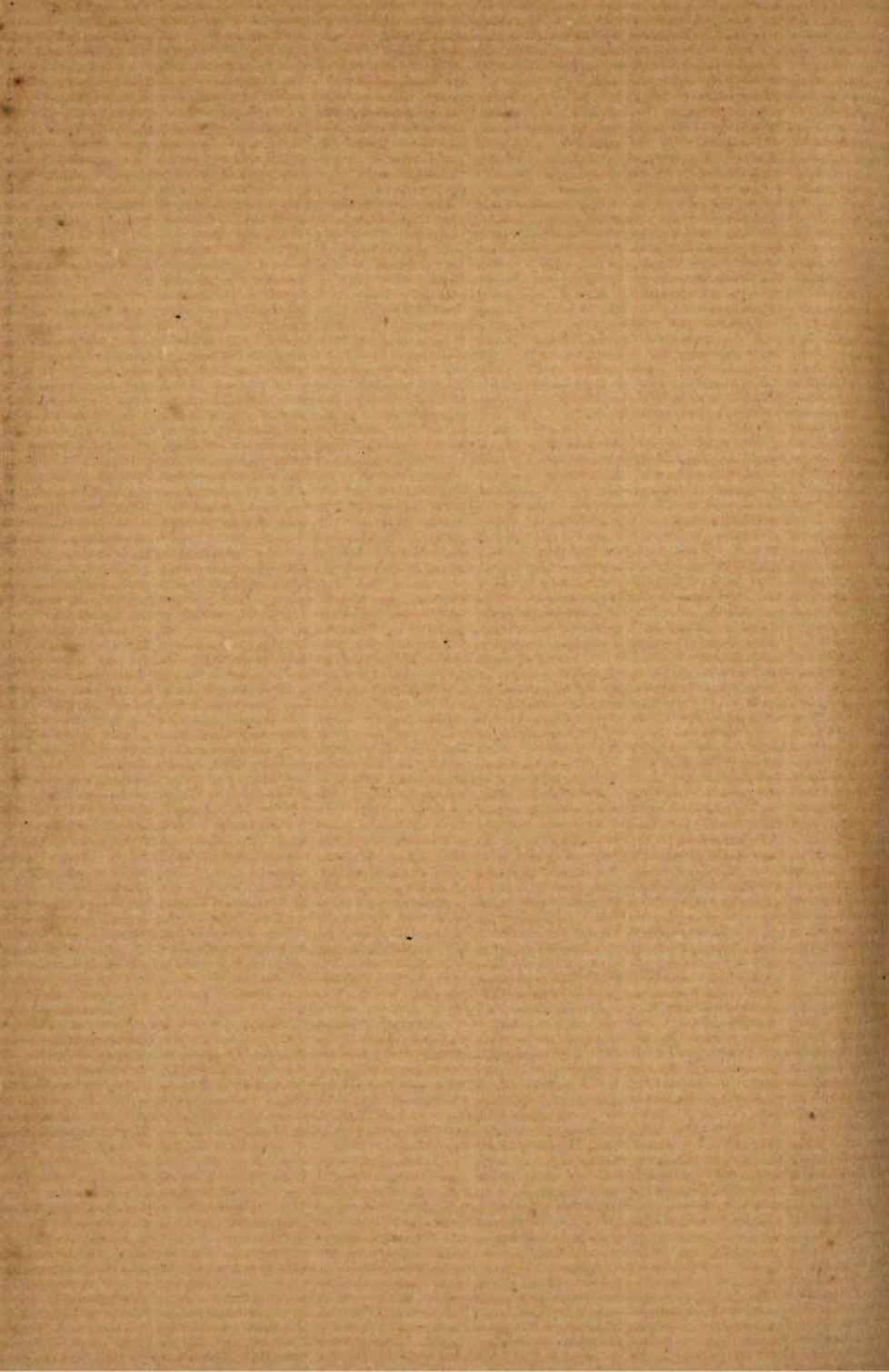
La Soufrière	13
L'Echelle	46

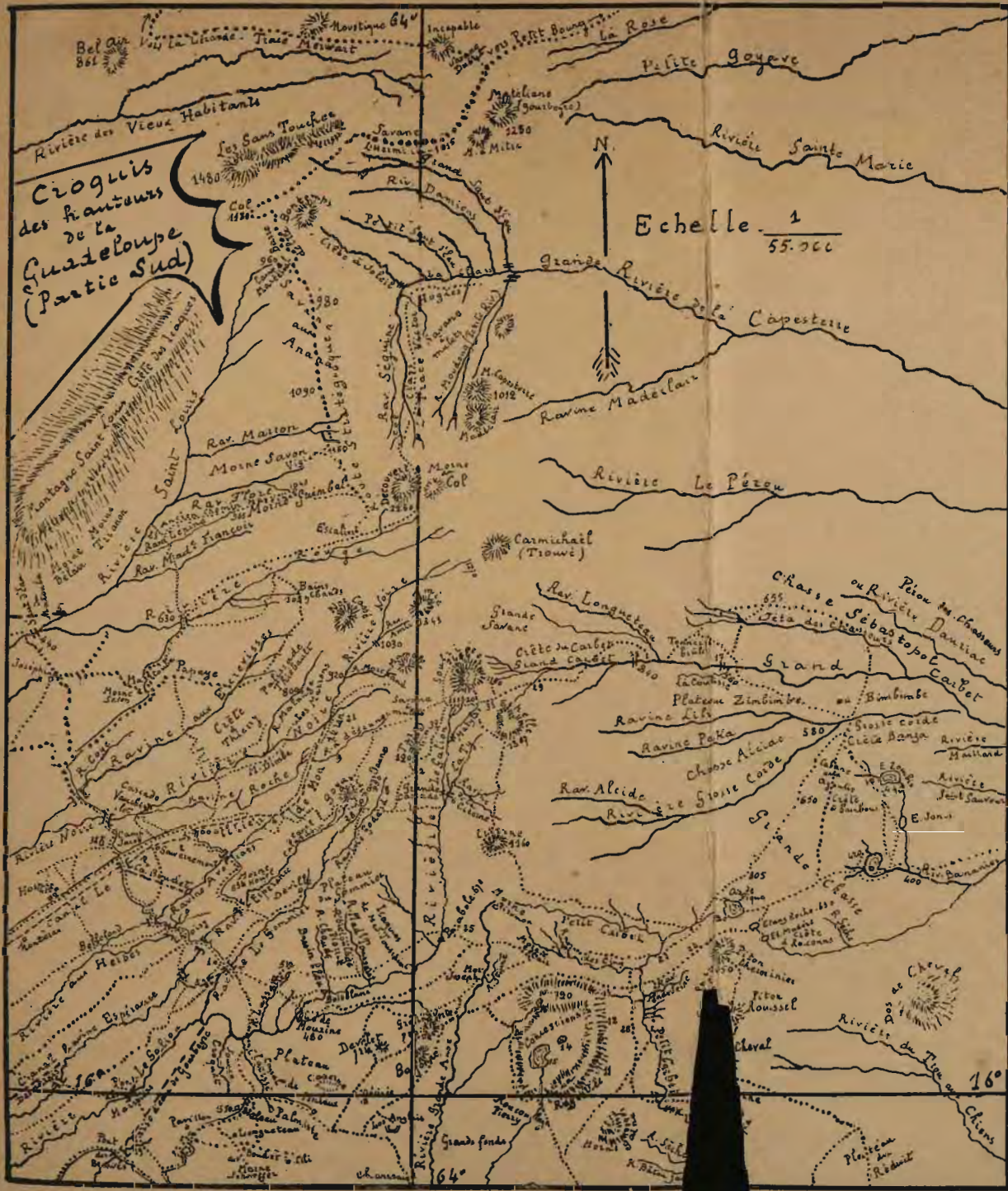
LES RIVIÈRES DE LA GUADELOUPE

Le galion	53
Ravine l'Espérance	87
Rivière aux Herbes	93
Le grand Carbet	107
Le petit Carbet	173
La grande anse	181
Rivières situées entre les deux Carbets	187
La rivière des Pères	191

LES ÉTANGS DE LA GUADELOUPE

Étangs des hauteurs	224
Étangs du littoral	250
INDEX ALPHABÉTIQUE	255





Legende.

- 1 Bagatelle (Habit^{on}) 470m.
- 2 Belvédère. 1060m.
- 3 Canal du Gommier
- 4 Canal Laurial
- 5 Canal Saint-Louis
- 6 Cascade Ty.
- 7 Cinq Fontaines
- 8 Crique des Bains Jaunes
- 9 Crique de la Rivière Noire
- 10 Côte Longue. 720m.
- 11 Côte Gaine
- 12 Côte Petit Carbet
- 13 Côte, Parize
- 14 Etang Fortin
- 15 Etang Vaille (Grand)
- 16 - d - (Petit)
- 17 Grand Carbet - 1^{re} grande chute:
- 18 - d - 2^e - 50'
- 19 Langoustiere.
- 20 Marches Colardeau.
- 21 Morne Baudouin
- 22 Morne Goudoute
- 23 Planet Anous (Habit^{on}) 660m.
- 24 Plateau Chonchon.
- 25 Plateau Grand'Anse
- 26 Plateau La Feuille
- 27 Pot du Diable
- 28 Ravin à la Vache
- 29 Ravine des Montagnards
- 30 Ravine Tonnelle
- 31 Saint Claude - Eglise
- 32 Savane Lignières
- 33 Zone bulée de l'échelle. 1270m.





E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 1931.







**SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
GÉOGRAPHIQUES, MARITIMES & COLONIALES**

Société anonyme au Capital de 1.000.000 de francs

ÉDITION

VENTE AU DÉTAIL ET LIBRAIRIE GÉNÉRALE :

184, Boulevard Saint-Germain - PARIS - VI^e - Tél. : Littre 75-02

ÉDITION ET VENTE DE TOUS OUVRAGES

**RELATIFS À LA GÉOGRAPHIE
À LA MARINE ET AUX COLONIES**

**OUVRAGES SUR LES COLONIES FRANÇAISES
ET LES PAYS LOINTAINS**

Généralités ◊ Histoire ◊ Géographie ◊ Voyages
Economie Coloniale ◊ Guides

**OUVRAGES SUR L'AFRIQUE DU NORD
ET LE BASSIN MÉDITERRANÉEN**

Cultures ◊ Histoire ◊ Droit ◊ Linguistique ◊ Géographie

CARTES GÉOGRAPHIQUES ET CARTES MARINES

Agent commissionné du Service Géographique des Colonies
et du Service Hydrographique de la Marine

OUVRAGES SUR L'AGRICULTURE TROPICALE

Canne à Sucre ◊ Café ◊ Cacao ◊ Thé ◊ Vanille
Textiles ◊ Caoutchouc ◊ Arachide ◊ Fruits ◊ Elevage

OUVRAGES SUR LA MARINE

Guerre et Commerce
Constructions navales ◊ Machines ◊ Electricité
Navigation ◊ Astronomie ◊ Droit maritime ◊ Pêche ◊ Manuels



D 062 095231 6